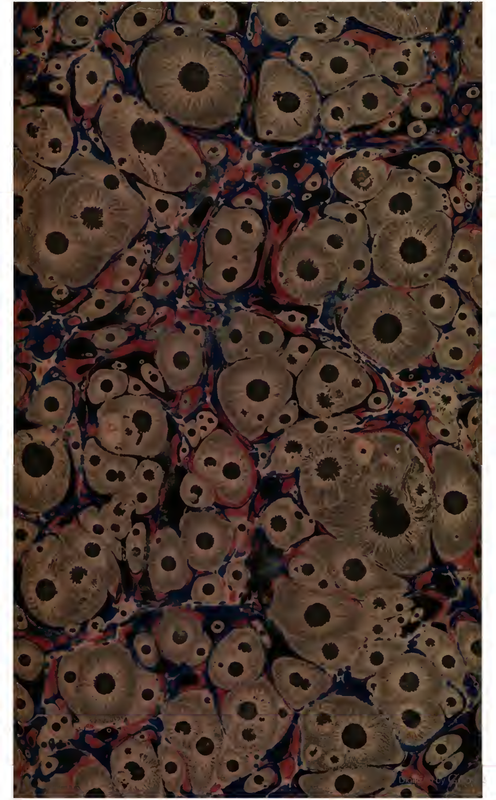




VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES GRAVURES,

Ainsi que l'ordre à suivre pour classer chaque Volume.

Les cartes géographiques sont en tête de chaque Département.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume, par ordre de Département.

DÉPARTEMENT DES ARDENNES. Vol. 2.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE.

DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.

DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE.

DÉPARTEMENT DES VOSGES.

DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAONE.

Fin de la Table du deuxième Volume.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

L'aspect d'un peuple libre, est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE, *centenaire de la liberté.* Acte Ier.

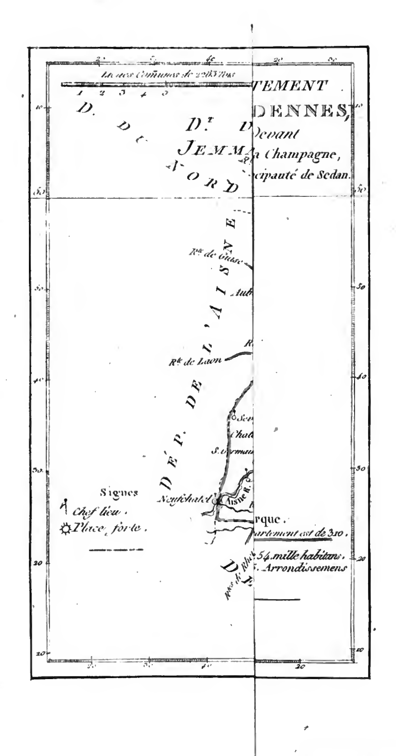
A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.




1 2 3 4 5
TEMENT
DENNES,
Devant
a Champagne,
cipauté de Sedan.
D. DU NORD
Dt. DE JEMMA
DÉP. DE L'AISNE
Rte. de Guise
Aub
Rte. de Laon
Chal
S. Germain
Neufchatel
Aisne R.
Signes
Chef lieu.
Place forte.
rque.
artement est de 310.
54. mille habitans.
5. Arrondissemens

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DES ARDENNES.

C'EST ICI, Monsieur, le berceau des assemblées nationales, et, par une contradiction qui nous paroitroît bisarre maintenant, mais qui, dans le fonds, n'est qu'une preuve de la foiblesse de nos ancêtres, c'est aussi dans ce lieu que se trouve le berceau du pouvoir féodal. Attigny, bourg très-peu considérable aujourd'hui, fut le *Versailles* des Rois de la première et de la seconde race : et Charlemagne, si vanté par les prêtres, si odieux aux sages, sanctifié par le fanatisme, proscrit par la philosophie, fit de ce village le séjour de ses plaisirs. C'est là qu'avant lui, ces Rois moins puissans, moins opulens que n'étoient un sous-fermier et un agent-de-change de l'ancien régime, tenoient communément leur cour, et avoient leur palais, si l'on peut donner ce nom à une chaumière orgueilleuse, à une grange délabrée, où loin de trouver cette paix, cette modestie, cette pureté de mœurs,

parure enchanteresse des masures villageoises, on ne rencontroit que des hommes superbes, des êtres que la flatterie commençoit à dégrader, ou que l'ambition instruisoit aux grands crimes dans le silence de la médiocrité.

Les Rois des Français étoient loin alors de ce faste; où notre indolence, notre servile idolâtrie, nos sueurs, et les vices inséparables de la foiblesse humaine, les ont plongés depuis. Ils n'étoient, à vrai dire, que de simples particuliers, dont quelques vertus, aussi grossières que les mœurs du tems frappoient les yeux de la multitude. La simple cérémonie de les élever sur un bouclier (1) suffisoit pour leur inauguration. Dans cet état, on les présentoit à l'armée : ils étoient proclamés *Chefs* ou *Rois*. Les prêtres chrétiens qui, graces à l'imbécillité des Empereurs d'Orient, commençoient à deviner leurs futures destinées, sentirent la ressource qu'ils pourroient tirer du pouvoir de ces chefs, s'ils les enveloppoient de leurs magiques consécrations, et si le peuple s'accoutumoit à croire que son choix avoit besoin d'être validé par les sacramentelles momeries du sacerdoce. En conséquence, la *Sainte-Ampoule* descendit du ciel sur les ailes de l'hypocrite ambition, et la colombe de Rheims ne fut autre chose que la superstition sortie des enfers à la voix du fanatisme. Dieu n'est pas sujet à ces méprises, et s'il eût voulu que les Rois fussent *sacrés*, la Sainte-Ampoule fût descendue du ciel pour Trajan, et non pas pour Clovis.

Malgré l'huile et les prêtres, le peuple renferma longtems le pouvoir de ces premiers Rois dans les limites

convenables à des hommes dont il vouloit bien pour chefs à la guerre, mais non pour tyrans dans la paix. Ils n'avoient d'autres revenus que ceux qu'ils tiroient de leurs domaines, ou terres, qu'ils possédoient en propre, et les tributs que les peuples qu'ils avoient subjugués leur payoient : droit désastreux, dont l'avarice profita pour alimenter en eux le desir des conquêtes! origine de l'usage de réunir successivement à la couronne toutes les provinces de l'empire. Les seuls habitans de leurs domaines étoient tenus de les suivre dans les guerres relatives à leur orgueil ou à leur particulière avidité : le peuple eut long-tems la sagesse de ne marcher que pour les guerres nécessitées par l'intérêt de l'état.

La majeure partie des loix du royaume furent consenties dans ce village nommé *Attigny*. Ces loix étoient plutôt des principes généraux posés, que des loix détaillées et communes à toute la Nation. Chaque pays avoit sa coutume particulière. Et c'est de cette anarchie législative qu'ont découlé les maux dont la France s'est vue la victime pendant tant de siécles, et d'où le pouvoir arbitraire tiroit sa force, sous prétexte de remédier par la volonté et la sagesse d'un seul, à l'incohérence de tant de loix disséminées sur la tête d'un même peuple. La seule précaution sage, et celle qui, par conséquent, tomba le plutôt en désuétude, fut d'obliger les juges à savoir toutes ces coutumes par cœur. Précaution *inapte* toutefois à asseoir l'équité de leur jugement, puisque, dans ce choc perpétuel de loix contradictoires entre elles, ils avoient souvent

à prononcer entre des hommes fondés en droit par les coutumes de leurs divers pays.

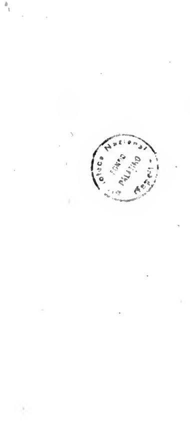
L'aristocratie se glissa bien vîte dans ces premiers tribunaux, dont les magistrats prononçoient en dernier ressort. On n'avoit d'appel qu'au Roi, et si l'appel étoit déclaré mal intenté, les appelans étoient condamnés à des amendes pécuniaires s'ils étoient de *qualité*, et au fouet, s'ils étoient *roturiers*.

Ce peuple, que l'on fouettoit, élisoit pourtant lui-même ces juges. Mais les *grands* n'étoient point soumis à leur juridiction, et ne pouvoient être jugés que par leurs *pairs*. Il falloit une sagesse *noble* pour prononcer sur un crime *noble*. Comment la *noblesse*, qui, dans tous les tems, a abandonné au peuple toutes les *épisodes* du mépris, s'est-elle réservée celle du crime? La belle caste! que celle qui, dans un empire, pourroit dire : je n'ai que des vertus, et je le prouve.

C'étoit à Attigny, dont la gravure vous fera connoître la situation actuelle, que se tenoient ces assemblées dites, *cours* ou *fêtes royales*, où ces Rois mangeoient dans un jour leurs petits revenus de quelques années pour la petite gloriole de se montrer la couronne en tête, et le manteau royal sur les épaules, de se faire servir à table par ceux qui se nommoient *grands*, et de jetter quelques pièces de monnoie à ceux que l'on nommoit *petits*. Charlemagne donna plus de splendeur, ou plutôt ajouta plus de profusion à ces *orgies royales*. Ce fut là qu'il reçut ce Witikind, que les historiens donnent pour chef à la race Capétienne, le dernier des défenseurs de la liberté Saxonne, et le père de ceux qui si long-tems ont enchaîné celle de



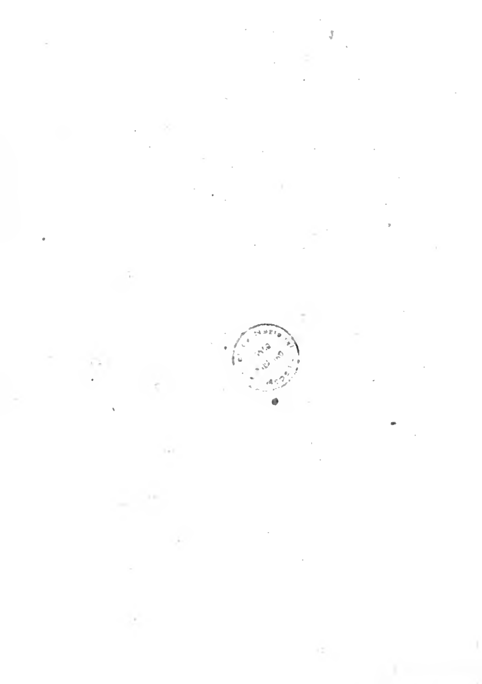
Attigny



la France. Ce Witikind fut le trisayeul de Hugues Capet. Jusqu'à l'époque de l'usurpation de ce Prince, les Rois avoient toujours nommé aux places militaires, elles n'étoient qu'à vie, et ne touchoient qu'à l'individu, et non à la famille. De là l'origine des titres : on appelloit *ducs* du verbe *ducere*, ceux à qui l'on confioit le gouvernement des provinces, le commandement des armées, et la principale administration de la justice : *comtes*, du mot *comes* (compagnon) ceux qu'on leur donnoit pour suppléans en cas d'absence : *marquis* étoient les gardiens des frontières que l'on nommoit *marches*, d'où dérivoit ce nom, comme celui de *baron* est venu, par corruption, du nom de *braves*, que l'on donnoit à ceux chargés d'accompagner à cheval les Rois dans les batailles. Les titres n'étoient donc primitivement que la dénomination de la profession, et non la désignation du sang. Mais quand Hugues Capet, qui n'avoit aucun droit au trône, s'imagina d'en éloigner le véritable héritier, Charles, duc de Lorraine, fils de Louis IV, dit d'*Outremer*, quelques uns tournèrent au profit de leur orgueil l'ambition d'un seul. Ils consentirent à élire Roi Hugues Capet, à condition que chacun auroit en propriété le gouvernement dont il étoit nanti. Les seigneurs de moindre étage, tels que les *châtelains*, exigèrent la même concession pour lui donner leur voix : et ce fut ainsi que s'enracina le régime féodal. Ce département prend son nom de cette forêt des Ardennes, qui jadis s'étendoit jusqu'aux portes de Tournay et de Rheims, et dont nous avons insensiblement reculé les limites au-delà de Sédan. En comparant la situation actuelle de cette forêt avec le

terrein qu'elle occupoit du tems de César, on pourroit en induire une opinion favorable à l'activité Française dans l'agriculture. Il est sûr que nous avons beaucoup plus dérobé à cette forêt que n'ont fait les Nations, où elle pénètre comme chez nous.

Les premiers romans sont nés des forêts. Cette morne et religieuse horreur que leur silence inspire : l'intempérie des airs que l'humidité de leur sein appelle sur leur tête : la décrépitude des âges, que la faulx du Tems semble avoir gravé sur leur front ténébreux : les Aquilons, dont le souffle se brise en sifflant contre les cîmes chevelues des chênes majestueux : le voile que leur ombre étend entre l'astre du jour et la terre attristée : les phantômes ordinaires habitans des solitudes : tout leur aspect, enfin, a dû frapper l'imagination de l'homme. Alors la raison se sera glacée devant les rêves de l'imagination : magiques Titans, ses idées auront entassé des montagnes de mensonges : et si le despotisme des puissans s'est mêlé à la morne terreur du spectacle des bois : si les cris des guerriers sont venus disputer les échos aux chants funèbres des corbeaux : si les tours sourcilleuses de la tyrannie, en s'élançant au-dessus de l'obélisque des sapins, ont uni le souvenir des crimes de l'oppression à la majesté sauvage des forêts : alors, Charlemagne et ses paladins d'un côté, et la vaste profondeur des entrailles des Ardennes de l'autre, enfantant le délire des conceptions, auront mis au jour, et les quatre fils Aimon, et leur père, et leur cheval, et les Roland, et les Renaud, et les enchanteurs, et la bibliothèque bleue. Ainsi, *Odin* (2) chanta dans les forêts Danoises,





Mezieres.

Ossian (3) sous les pins de l'Ecosse. Ainsi *Roncevaux* aida le génie de l'Arioste. Entre la Jérusalem délivrée et l'histoire des quatre Aimon, quelle différence? nulle, quant au principe.

Du fer, des marbres, des ardoises, quelques tanneries, peu de grains, rarement des pâturages, et cependant quelques troupeaux que l'herbe aromatique des lisières incultes des forêts rendent meilleurs que la graisse des vallées fertiles : telles sont les productions de ce département, dont Mézières est le chef-lieu. Cette ville, dont nous vous envoyons une vue, est petite et assez jolie; elle n'est séparée de Charleville que par la Meuse. La généreuse bravoure de Bayard (4) a répandu sur Mézières un éclat ineffaçable. C'est une des plus belles époques de la vie de ce grand homme, et dont l'historien ou le voyageur doit le détail, quelque connue qu'elle soit, toutes les fois qu'elle se présente sous sa plume.

La couronne Impériale, objet des vœux de François Ier, venoit d'échoir à Charles d'Autriche, et cette préférence allumoit entre ces deux rivaux une haine irréconciliable, et dont l'Europe entière, victime dans tous les tems de l'ambition des grands, devoit ressentir les fureurs. Charles-Quint, malgré son triomphe sur son concurrent, mais plus politique que lui, moins esclave des plaisirs, et conséquemment plus actif, rompit la paix le premier, et commença cette longue et fameuse guerre que la défaite de Pavie devoit illustrer. Il fit marcher trente-cinq mille hommes vers la Champagne. A la nouvelle de cette hostilité, l'avis du conseil de François Ier fut de

brûler Mézières, et de ravager les environs pour affâmer l'ennemi, tant le respect pour les propriétés est compté pour peu de chose dans les guerres des souverains. Le généreux Bayard fut seul d'un avis contraire. « Il » n'y a point de places foibles, dit il au Roi, où il y » a des gens de bien pour les défendre. J'irai m'en» fermer dans Mézières, et je vous en rendrai bon » compte. » Il part en effet, suivi de quelques amis braves et déterminés comme lui.

En arrivant, son premier soin fut de faire couper le pont de la Meuse : et lui-même, donnant l'exemple du travail, relève les fortifications délabrées, et les met en état de défense. Il n'eut que deux jours à donner à ces préparatifs importans : les ennemis parurent le troisième. Ils avoient passé la Meuse audessus de Mézières. Le corps, en-deçà de la rivière, étoit sous les ordres de *Sickingen*, et celui en-delà, sous ceux du comte de *Nassau*. Ces deux généraux, pleins d'estime pour la valeur de Bayard, lui députèrent un hérault-d'armes pour l'engager à se rendre. « Ils seront, lui dit le hérault, merveilleusement » déplaisans, si vous êtes pris d'assaut, car votre » honneur en ammoindrira, et, par aventure, il se » peut faire que vous y alliez de vie à trépas. Dites » à ceux qui vous envoient, répondit Bayard, que » cette place m'a été confiée, et que je ne l'aban» donnerai que quand j'aurai fait des corps entassés » de nos ennemis un pont sur la Meuse par où je » puisse sortir. » Le hérault reporta la réponse. Un capitaine Français, nommé Jean Picard, présent à son rapport, dit aux généraux Autrichiens, « je

» connois Bayard : j'ai servi sous lui ; tant qu'il respirera, ne vous flattez pas d'entrer dans la place. » J'aimerois mieux que Mézières contînt deux mille » hommes de plus, et Bayard de moins. Comment, » Picard, répondit le comte de Nassau, Bayard est-il » de bronze ou d'acier. S'il est si brave, qu'il se pré- » pare à nous le faire voir, car d'ici à quatre jours » je vais lui envoyer tant de coups de canon, qu'il » ne saura de quel côté se tourner. »

Pour mieux juger de la fermeté et du sang-froid de Bayard en cette occasion, il ne faut pas oublier que ce fut à ce siége que, pour la première fois, on fit usage des mortiers et des bombes. Suivant Mézerai, ce n'étoit de dehors que canonnades, que bombes, que boulets enflammés, tandis que du dedans on faisoit pleuvoir sur les assiégeans des lances et des cercles de feu, de l'huile bouillante, des fascines goudronnées, des fusées qui mettoient le feu partout. Dès les premières décharges, mille hommes prirent la fuite. Tant mieux, dit Bayard, j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans, ils étoient indignes de l'honneur de combattre avec nous.

Malgré le courage de ce brave homme, Sickingen le serroit de près, et il ne voyoit plus guère d'espoir à une plus longue résistance. Un stratagème singulier le tira d'embarras. Il feignit d'écrire au *seigneur* Robert de la March, qui étoit à Sédan, une lettre, conçue en ces termes : « il me semble que, depuis un an, » vous m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer » le comte de Nassau au service du Roi, et qu'il est » votre parent. Je le desirerois autant que vous, sur

„ la réputation qu'il a d'être gentil galant ; si vous „ croyez que cela puisse se faire, je vous donne avis „ d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain, parce „ que, avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui et tout „ son camp seront mis en pièces. J'ai avis que douze „ mille Suisses et huit cents hommes d'armes doivent „ coucher à trois lieues d'ici, qui, demain, au point „ du jour, fondront sur lui, pendant que, de mon „ côté, je ferai une vigoureuse sortie, et sera bien „ heureux qui en réchappera. J'ai cru devoir vous en « prévenir, mais il me faut garder le secret. „

Bayard confia cette lettre à un paysan intelligent. Cet homme, bien instruit de son rôle, prend la route du camp de Sickingen. A son air mystérieux, on l'arrête. On veut le conduire au général, il résiste ; les soupçons redoublent, on le fouille, on saisit la lettre. A sa lecture, Sickingen s'indigne contre la perfidie de Nassau. Une terreur panique gagne tous les esprits, on lève le camp, on bat en retraite. Les efforts de Nassau, pour se disculper, ne font qu'ajouter à la défiance. Le paysan, pendant le trouble, trouve le secret de s'échapper, et vient rapporter à Bayard le succès de sa ruse ; il sort alors, tombe sur l'arrière-garde des ennemis, en fait un carnage épouvantable, et rentre dans Mézières avec la gloire de l'avoir délivrée, autant par les ressources de son génie, que par celles de son courage.

Mézières est une école célèbre du *corps* du *génie*. Malgré le voisinage de la Meuse, elle a peu de commerce. Son territoire est assez fertile, et ses environs fournissent quelques pâturages assez estimés. Voisine

du théatre de la guerre actuelle, le patriotisme de ses habitans s'est expliqué avec énergie par différentes adresses à l'assemblée nationale.

C'est avec l'arme du ridicule qu'à Mézières l'on a combattu les prêtres réfractaires, et ce moyen sage est un de ceux que l'on n'a peut-être pas assez employé dans le reste de l'empire. Telle est, Monsieur, la contradiction des foiblesses humaines : tel homme brave les persécutions, que le sarcasme fait fuir comme un enfant. On nous a montré cette église des Annonciades, où ces messieurs tenoient leurs clubs anti-constitutionnels. A mesure que *la Pâques* approchoit, graces aux *saints apôtres* de la discorde, du mensonge, du fanatisme, et de la perfidie, presque toutes les femmes troubloient la paix de leur ménage; l'autel de l'hymen n'étoit plus éclairé que des torches des furies. Certaines insultes aux magistrats firent soupçonner quelque foyer de trahison. Enfin, le désordre croissant, et l'apparence du succès donnant de la morgue à nos perturbateurs à *tonsure*, leurs propos sardoniques les trahirent. Le peuple, sans autre glaive que des verges, se transporta à la *bien* malheureuse église, prophanée par ces Messieurs, et les pria *poliment* de ne plus prêcher, ni brouiller les époux. Les réfractaires, *très-complaisans*, se rendirent à la *badine* invitation, et, depuis ce tems, les femmes ont donné la paix à leurs maris.

Sédan est la ville la plus considérable et la plus riche de ce département. Elle est située sur les bords de la Meuse. Ses environs ne sont pas extrêmement fertiles, si l'on en excepte quelques pâturages. En

fait de monumens, elle n'offre rien à la curiosité que l'arsenal de son vieux château, où l'on conserve des armes de plusieurs *chevaliers* qui se sont fait un nom dans la guerre. Elle est de peu d'étendue : ses bâtimens même n'annoncent pas l'opulence que ses manufactures de draps apportent dans ses murs. Les plus estimés sont les draps noirs, qui tirent leur nom de *Pagnon*, de la maison qui les fabrique. Ils méritent leur réputation, et ce sont, en ce genre de couleur, les plus beaux de l'Europe, après ceux d'Angleterre. Les blancs sont ceux dont les officiers des troupes de ligne usent le plus pour les uniformes. Cependant, en général, les draps de Sédan ont une certaine sécheresse qui les rend moins agréables à l'œil et au tact que les draps de Louviers, et laisse présumer que leur usage n'est pas aussi bon. Un Sauvage rit des soins et des peines que nous coûte la texture de nos vêtemens. Il trouve qu'il est beaucoup plus naturel et moins difficile de tuer un lion, et de se couvrir de sa peau, que d'employer quarante paires de bras pour se préparer un habit, qu'il faut payer au poids de l'or. Et cette logique de la nature est peut-être plus raisonnable que celle de notre délicatesse. On promena dans nos atteliers un Sauvage que l'on avoit transporté en France. Il considéra tout avec indifférence : il n'y eut qu'une manufacture de couvertures qui parut l'intéresser. Il prit une de ces couvertures, la mit sur ses épaules, et se promena quelque tems avec. En la remettant au manufacturier : « cela n'est » pas mauvais, dit-il, c'est presque aussi bon qu'une » peau de bête. »

En parcourant ce département, vous concevez, Monsieur, combien, dans les circonstances présentes, nous nous sommes rappelés avec plaisir qu'un Empereur d'Allemagne y avoit été complettement défait par les Français. Dans le dixième siècle, Lothaire crut avoir des droits sur la Lorraine, et voulut les faire revivre. L'Empereur Othon II (5), dit le *Sanguinaire*, le trouva mauvais, et entra en France par la Champagne avec une armée de soixante mille hommes, et pénétra jusqu'aux portes de Paris. Ce prince fanfaron, comme tous les Empereurs du *Bas-Empire*, fit dire à Hugues Capet, non Roi encore, mais comte de Paris, et qui s'étoit renfermé dans cette ville pour la défendre, qu'il feroit chanter un *alleluia* sur Montmartre par tant de clercs, qu'on l'entendroit de Notre-Dame. Ce joli concert de *Montmartre* n'eut pas lieu. Othon et ses musiciens furent chassés jusques sur les bords de la rivière d'Aisne, où l'armée Impériale fut taillée en pièces, et les fuyards, poursuivis par les Français, entièrement dispersés dans les Ardennes. Cet *alleluia* d'Empereur a resté long-tems en proverbe à Paris. Toutes les fois que l'on entendoit la voix discordante des ânes dont les marchands de plâtre ou les meuniers de Montmartre se servent, on disoit : c'est l'*alleluia* de l'Empereur Othon.

Le plus grand général qu'ait eu la France étoit de Sédan : et ce général est *Turenne*. S'il n'étoit pas ridicule de chercher à prouver aujourd'hui que le mérite personnel est tout, et l'éclat du sang rien, nous prendrions Turenne pour preuve. Si vous faites redescendre Turenne dans la classe ordinaire, tout le monde saura

qu'il étoit fils du *duc* de Bouillon et d'une *princesse* de Nassau, parce qu'il aura besoin d'un éclat étranger pour qu'on s'occupe de lui. Mais si vous le rétablissez dans tout son mérite, tout le monde dira, c'est Turenne, sans s'informer de quel sang il étoit. Il y avoit donc de la gloire parmi la noblesse à faire oublier les ancêtres dont on reçut le jour : et rendre par son propre mérite son sang obscur, ou naître d'un *sang obscur* avec un mérite trascendant, n'est-ce pas la même chose ? L'homme est donc tout, et la naissance n'est donc rien.

Turenne a été enterré à St. Denis par ordre de Louis XIV (6). En Angleterre aussi l'on met les cendres des grands hommes à côté des mausolées des Rois. Mais la différence est grande : c'est le peuple qui les y place. En Angleterre, par cet honneur, on met le grand homme au-dessus de Rois. En France, par cet honneur, les Rois se mettent au-dessus du grand homme. Ainsi, à Westminster, le cercueil d'un héros mène au patriotisme. A St. Denis, il instruit à l'esclavage. Si la société des tombes royales pouvoient honorer l'urne sépulcrale d'un mort illustre, la vertu seroit un fléau pour les Nations. Voilà pourquoi le Panthéon Français sera le monument le plus utile à la postérité.

Turenne étoit homme : par conséquent il fit des fautes ; s'il est vrai que de servir contre sa patrie ne mérite pas toujours le nom de crime. Au service des Espagnols (7), il fut battu devant *Rhetel*, petite ville de ce département. Il avoit eu le tort de la laisser investir par le maréchal du *Plessis-Praslin*, et lorsqu'il se présenta pour la secourir, il ne put éviter la bataille,

et

et la perdit. La déroute fut telle, qu'il se vit obligé de se sauver seul avec un nommé la *Barge*. Fuir avec Turenne est un titre à la gloire. La Barge le prouva. Cinq cavaliers les poursuivoient vivement. Mon cheval est blessé, dit la Barge au général, je n'ai qu'un pistolet : que voulez-vous faire ? mourir, répond Turenne. Mourons donc, reprend la Barge. Il se retourne, attaque un des cavaliers, l'ajuste et le tue. Turenne en saisit un autre par son baudrier, et lui passe son épée au travers du corps. Les trois derniers s'arrêtent, tournent bride, et se sauvent. Et la Barge et Turenne doivent leur salut à cette intrépidité. Est-ce à des ayeux que l'on doit cette fermeté ? Non, et pour le prouver, opposons à cette action de Turenne celle d'un de ces hommes que l'on nommoit *obscurs* jadis.

Cet homme est *Hervé*, bourgeois de Paris. Il vivoit au 9e. siécle. Les Normands alloient forcer Paris, et rien ne pouvoit la sauver du pillage. Hervé prend avec lui onze hommes du peuple. Il se porte sur la brêche, et, par des prodiges de valeur, repousse plusieurs fois les assauts des ennemis. Enfin, il les fatigue tellement, qu'ils entrent en pour-parler, et lui offrent la vie et des trésors, s'il veut leur ouvrir le passage. Tout est refusé. A la fin, pressé par le nombre, et prêt à succomber, suivi de cinquante hommes d'élite, il sort des murailles, tombe sur les ennemis, en fait mordre la poussière à cinquante deux, et convaincu enfin que son courage ne peut sauver ses concitoyens, il se fait tuer sur les trophées de sa gloire. A Rhetel, Turenne combattoit pour sa vie. A Paris, Hervé com-

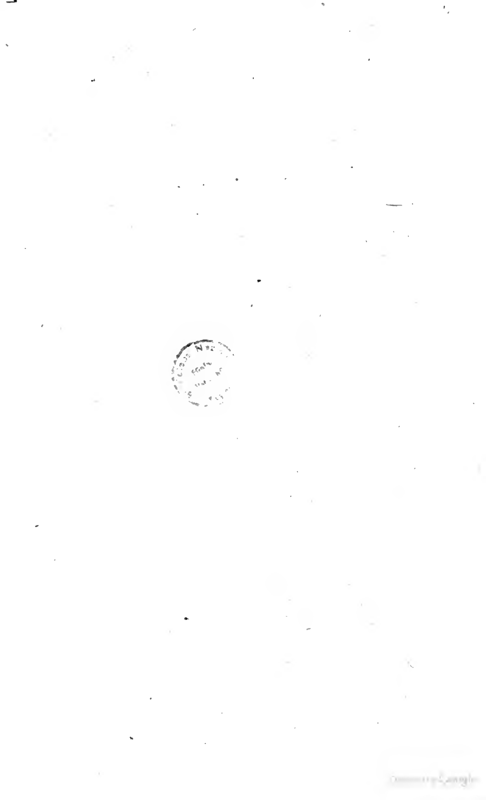
battoit pour celle de ses concitoyens. Quel est le plus grand des deux ?

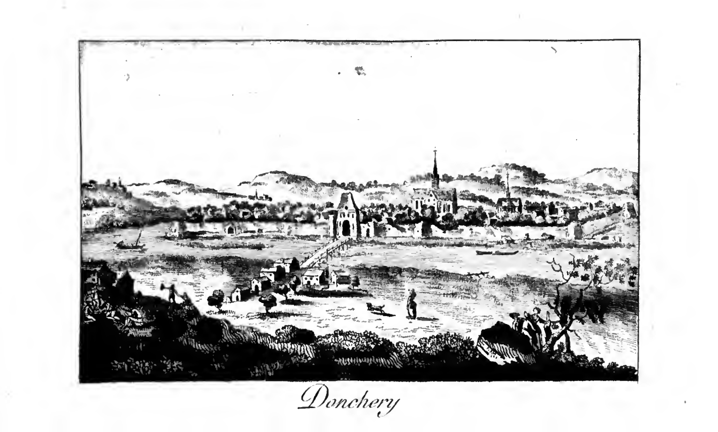
La vue de Rocroy nous a paru assez pittoresque pour vous l'envoyer. C'est près de cette ville que s'est donnée cette fameuse bataille, que le *prince* de Condé gagna à vingt deux ans. Louis XIII venoit de mourir. Et François de Mello, gouverneur des Pays-Bas se promettoit de grands succès à la faveur de la *consternation*, où, selon lui, cet événement devoit jetter les Français. Il mit donc le siége devant Rocroy, ayant sous lui le comte de *Fuentes*. Condé, qui ne portoit encore que le nom d'Enghien, se résolut à l'attaquer. Le maréchal de *Gassion*, plein d'expérience, et vieilli dans les combats, n'étoit point de cet avis : il s'appuyoit de l'infériorité de l'armée Française, et du risque que l'on couroit, si la bataille se perdoit, d'ouvrir la porte du royaume aux ennemis, et si ce malheur nous arrive, que deviendrons-nous? disoit-il au *jeune Prince*. Je ne m'en mets point en peine, répondit d'Enghien, parce que je serai mort auparavant. On prétend que ce futur héros dormit si bien la veille de la bataille, qu'il fallut le réveiller pour la donner. La flatterie, qui putréfie tout ce qu'elle touche, a relevé ce sommeil, et cette réponse à Gassion, comme des traits admirables du grand caractère de cet homme. Moi, je n'y vois qu'une odieuse insensibilité. Car, dans le vrai, qu'est-ce que cela veut dire, sinon : « que » m'importe que la patrie périsse, quand je n'y serai » plus? » Que signifie ce sommeil, sinon une affreuse indifférence sur le sang que doit coûter le lendemain l'aveugle ambition d'une jeunesse étourdie. Voilà



Rocroy.







Donchery

moralement ce qu'étoit le *grand* Condé la veille de la bataille de Rocroy : et à l'examiner sous ce vrai point de vue, qui s'étonnera que cet homme soit devenu par la suite traître à sa patrie. Point de patriotisme dans un cœur où président l'insensibilité, l'égoïsme, l'ambition et un amour désordonné de la gloire. Voilà ce que, depuis long-tems, on auroit dit du grand Condé, si l'on écrivoit l'histoire pour instruire. L'histoire, jusqu'à présent, a été bien plutôt le tableau de la bassesse du cœur des écrivains, que la peinture de ceux dont ils recueillent la vie.

Cette bataille coûta aux Espagnols dix mille hommes, cinq mille prisonniers, leurs drapeaux, leurs étendarts, leurs canons, leurs bagages : et à la France la pesante acquisition d'un héros de plus. Le comte de Fuentes y perdit la vie. Malade, il se faisoit porter sur un brancard pour donner ses ordres. Depuis lui, Charles XII, à la bataille de Pultava, et le maréchal de Saxe, à Fontenoi, se firent, à son exemple, porter à bras, parce que leur santé ne pouvoit soutenir le cheval.

Rocroy, dont la première victoire de Condé a pris le nom, n'a rien de remarquable, non plus que *Mouzon* et *Douchery*, deux autres petites villes de ce département. La première n'a pour tout commerce que quelques petites fabriques de serge. Les environs de la seconde sont assez fertiles, et sa perspective, que nous avons fait graver, vous flattera.

Charleville est plus importante. Cette jolie cité, bâtie en face de Mézières, n'en est séparée que par la Meuse, qui, dans cet endroit, forme un coude,

ou, pour mieux dire, une sorte de péninsule, dont la gorge est fort étroite. Une allée, plantée de grands arbres, conduit d'une ville à l'autre. Les bâtimens de Charleville sont uniformes : les rues tirées au cordeau, et la place belle, vaste et carrée. Cette ville portoit autrefois le nom d'*Arches*. Mais un Charles de *Gonzagues*, *duc de Nevers*, l'ayant embellie, lui donna son nom. On pourroit mettre en question s'il y a plus d'orgueil à un homme de donner son nom à une ville, que d'adulation à une ville de porter le nom d'un homme.

On a plaisanté aussi les prêtres insermentés à Charleville. Ces Messieurs persuadoient aux enfans que s'ils recevoient leur première communion de la main des prêtres constitutionnels, c'étoit un *brevet de retenue* pour l'enfer. Cela s'est découvert. On les a conduit à la porte de la ville. Là on les a priés de voyager, et on prétend qu'un *Bouffe* leur a présenté un bâton, et leur a dit : *saute pour la Nation*, et nos *prêtres* ont sauté. Dans ce petit moment de trouble, la conduite du maire et de la municipalité de Charleville a été digne d'éloge.

Nous causions dans cette ville avec un Anglois, du bon esprit dont en général les maires des différentes municipalités sont animés, et de l'humeur qu'en éprouvent les malveillans. La contre-révolution est impossible, nous disoit-il, mais si elle arrivoit, les ennemis de votre constitution se vengeroient bien cruellement des obstacles que la vigilance de ces maires apportoit à leurs projets; et là dessus, il nous rapporta une anecdote angloise trop à l'ordre du jour pour ne pas vous en faire part.

Sous le règne d'Edouard VI, la liberté Angloise étoit encore dans les orages de la jeunesse, et souvent ceux que l'on appelloit *révoltés*, étoient ceux-là même que l'amour de la patrie enflammoit. Un maire de Bodmyn, ville du comté de Cornouaille, avoit favorisé ces prétendus révoltés; le parti de la cour prit le dessus : et voici la manière loyale dont le chevalier Kingston, général d'Edouard VI, s'y prit pour venger son maître de ce malheureux maire.

Il fit demander à dîner pour un tel jour à ce maire. La proposition acceptée, il se rendit chez lui. Le maire le reçut avec distinction, et avant de se mettre à table, Kingston le pria de faire dresser deux potences sur la place pour deux criminels qu'il vouloit faire exécuter l'après-midi. Cependant on se mit à table, et le maire n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à l'agrément de l'hôte qu'il recevoit. Société nombreuse, excellente chère, vins exquis, tout fut mis en œuvre pour honorer Kingston. Après le repas, ce perfide engagea le maire à le suivre au lieu où devoit se faire l'exécution. Quand ils y furent, ce ministre du despotisme d'un Roi, foulant aux pieds les sentimens sacrés dont il venoit de contracter l'obligation par l'hospitalité du maire, lui dit avec sang-froid, voilà deux potences : choisissez celle que vous trouverez plus commode, et, sans autre forme de procès, y fit attacher celui qui venoit de l'admettre à sa table. Kingston fut récompensé par sa cour comme s'il eût fait une action héroïque (8).

L'autre potence étoit pour un meunier, dont le crime étoit d'avoir hébergé quelques-uns des prétendus sédi-

tieux. Kingston l'envoya chercher. Il n'étoit pas chez lui. Son premier garçon, croyant qu'il n'étoit question que de quelque affaire de commerce, s'annonça pour le maître à ceux chargés des ordres du général. On le saisit, on l'emmène, on le conduit à la potence. A cette vue, il réclame contre l'erreur où l'on est. Cela m'est égal, répondit Kingston. Si tu n'es pas le meunier, tu es sa caution, et il me faut quelqu'un à pendre. Et le malheureux garçon fut pendu.

Ce trait, dont tous les gens de bien furent et seront indignés, passa pour un trait de plaisanterie à la cour de Londres ; et Kingston, caressé du maître et des favoris, fut regardé comme un grand homme. Cela vérifie le propos qu'Antoine de *Leve* tint un jour à Charles-Quint, à qui il conseilloit quelques parjures et quelques assassinats. Eh ! mon ame, lui dit Charles-Quint ! Vous avez une ame ! reprit de Lève, cessez donc de régner.

En face de Charleville, est un rocher assez élevé, appelé, je ne sais trop pourquoi, le Mont-*Olimpe*. Assurément ce ne fut point le séjour des Dieux. Hébé ni Cythérée n'ont jamais approché des Ardennes ; Vulcain a trop de temples dans ce canton. Il y eut jadis un château sur ce Mont-Olimpe. Le duc de Nevers et de Mantoue étoit souverain du rocher. Mais le Roi Français étoit maître des portes et des murailles du château. Plaisante souveraineté qu'avoit là le duc de Mantoue.

La chartreuse du *Mont-Dieu*, à trois lieues de Sédan, étoit l'une des plus voluptueuses solitudes que les disciples de *Bruno* eussent consacrées à la paresse. La silencieuse demeure des chartreux étoit de tous les

ridicules religieux le plus bizarre et le plus intolérable. Nous nous moquons des *Joghis*, des *Fakirs* de l'Asie, et n'aguères nous vénérions un chartreux. Bouré de richesses, de bonne chère, et d'ennui, un chartreux avoit sa maison à part dans la maison commune. Jardins, fleurs, fruits, appartemens, meubles, bibliothèque, instrumens, musique, embellissoient son petit palais. Plus voisins des Turcs, je mets en fait qu'à la vente des biens de l'église, ces Orientaux eussent acheté toutes les chartreuses pour en faire des sérails, et n'eussent rien changé à la distribution. Chaque maison étoit habitée par un chartreux bien sale, parce qu'il étoit vêtu de blanc. Cet homme achetoit par le silence toutes les félicités de la vie, qu'ailleurs les hommes ne peuvent se procurer avec toute l'éloquence de Cicéron. Ce silence, au reste, ne coûtoit guères à ces moines. Il convenoit à l'égoïsme claustral, et n'étoit d'obligation que lorsque la sensibilité ou l'humanité y étoit intéressée. S'agissoit-il de donner des consolations à un infortuné, d'assurer un bienfait à un pauvre, d'offrir l'hospitalité à un malheureux, de porter un conseil à un ami, d'ouvrir son cœur aux charmes de la confiance, cette chaîne céleste qui lie les hommes entr'eux, un chartreux étoit sourd et muet? ainsi le vouloit la religion de *charité*. Mais étoit-il question de psalmodier pendant huit heures du latin, que ces MM. n'entendoient pas, en l'honneur d'un Dieu qu'ils ne connoissoient point? de pester contre un cuisinier, dont la main mal-adroite trompoit leur gourmande délicatesse, ou contre un frère lais, dont la lenteur impatientoit leur estomac affâmé? de répandre dans la

communauté les calomnies, l'imposture, ou la discorde, de caresser l'oreille oiseuse du prieur par les petits rapports, les graves mensonges et les pieuses flagorneries, d'instruire un perroquet, un geai, une pie, à dire que *S. Bruno* fut le premier homme du monde ? Un chartreux avoit une langue, mais une langue que la vieille femme la plus aguerrie eût enviée.

La chartreuse du Mont-Dieu étoit au milieu des bois, comme presque toutes les maisons de cet ordre. La paresse n'aime ni les villes, ni les campagnes : elle préfère les forêts ou les déserts. C'est là que la nature, encore engourdie, plaît à sa fade nonchalance. Là, du sang du pauvre, ou du produit de l'imbécillité des riches, ces moines ont élevé le dais fastueux sous lequel croupissoit leur inutile existence. Une façade superbe : un cloître soutenu par des pilastres magnifiques ; une église surchargée de tous les tributs des arts, immense dans sa longueur et son élévation, mais trop étroite ; des jardins rivaux de ceux d'Armide, où Flore et Pomone règnent avec splendeur ; des jets d'eau, des bassins limpides, où le cygne navige avec orgueil au milieu des poissons, dont les nageoires azurées agitent l'onde argentée : tel étoit le modeste asyle de ces hommes qui se disoient *poussière*, de ces hommes qui se disoient morts au monde, et qui avoient transporté le monde, ses tracasseries, ses vices, et son faste dans leurs enclos : de ces hommes, enfin, assez lâches pour venir s'asseoir quarante ans à côté de leur cercueil, afin de s'éviter la peine d'aller le chercher dans le champ de l'utilité publique.

Ces moines, graces à la révolution, ne sont plus,

ou, pour mieux dire, ce qui en reste, s'éteindra insensiblement. Eh! qu'ils ne disent point, ces fanatiques vicieux, qui vivoient de l'abus que le crédule fait du goût pour la vertu, qu'ils ne disent point que tout est perdu! Non, rien n'est perdu, que le germe du crime. La liberté n'en veut ni aux Dieux, ni aux cultes : elle n'en veut qu'aux vices : la paresse est leur mère, elle a dû fuir la première, et à sa suite ses courtisans enfroqués. Qu'a de commun le Dieu de l'univers et la cause des moines, des prêtres, et des momeries à grand spectacle? Dieu n'a créé que l'homme laborieux et bon. Malheur à celui qui eut besoin d'un habit pour faire croire à sa vertu! Admettre un Dieu protecteur des moines, c'est renouveller l'hérésie de *Manès* : c'est soumettre l'univers à un bon et à un mauvais principe.

A l'extrémité de ce département, nous avons vu les deux *Givet* et *Charlemont*, qui, dans l'exacte vérité, ne font à eux trois qu'une ville et sa citadelle. La Meuse coupe Givet en deux parties, que l'on nomme dans le pays grand et petit Givet, mais que la géographie distingue par les noms de St. Hilaire, et de Notre-Dame. Cette ville n'a presque aucun commerce. L'aridité de son territoire en est cause en partie, et le séjour d'une garnison nombreuse, dans une aussi petite enceinte, achève de la livrer à ce ton inerte et morosif que donne ordinairement le militaire aux lieux où il domine. Point d'industrie où beaucoup d'hommes ont peu à dépenser : point d'industrie où le glaive commande et où l'homme est prisonnier depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aurore.

Sous l'ancien régime, on ne voyoit presque à Givet d'autre numéraire que des gros sous. Le peu de richesse du pays n'étoit pas toutes fois la cause de cette circulation, qui sembloit indiquer l'indigence. Mais le voisinage des terres Belgiques, et le gain que les contrebandiers faisoient en échangeant cette monnoie Autrichienne contre nos écus.

La seule chose dont les yeux soient frappés à Givet, c'est la beauté du sang. Il est aussi rare d'y rencontrer une femme laide, qu'il est souvent difficile ailleurs d'en trouver une jolie. Le seul monument digne d'être vu, ce sont les casernes. Elles sont superbes. Bâties au pied du rocher de Charlemont, la Meuse lave leurs murs, et contribue à leur salubrité. J'ai vu avec peine, dans ces cantons, que le peuple n'ayant point, comme ailleurs, la ressource d'un mont-de-piété, porte ses effets en gage au lombard d'une petite ville appellée *Dinant*, dépendante des états de Liège, et qu'ainsi ce sont des étrangers qui profitent et s'enrichissent de la détresse de nos frères. Il seroit important, et les départemens devroient s'en occuper, de fermer cette petite fente par où s'écoule le bien être du peuple.

Charlemont a été bâti par l'Empereur Charles-Quint, et fut cédé à la France par le traité de Nimègue. Sa situation, sur un rocher à pic, la rend plus forte encore que les ressources de l'art. On pourroit nommer le coin de ce département, où se trouvent Givet et Charlemont, la Sibérie de la France. Souvent, au mois d'avril, la neige y tombe encore avec abondance. C'est au voisinage des Ardennes, aux montagnes assez escarpées, où le lit de la Meuse se trouve

encaissé, qu'il doit cette intempérie des saisons. L'air cependant y est salubre. On y vit à bon marché. Les légumes, le poisson et le gibier y sont bons, c'est le pays sur-tout des moutons excellens.

Nous n'avons pas voulu quitter ce département sans voir Bouillon, capitale d'une petite *principauté*, sous la protection de la France. Ce nom, qu'un *Godefroi de Boulogne* a rendu célèbre dans les croisades, venoit à ce héros de cette Terre que *Sainte-Ide*, sa mère, lui avoit donnée. Peut-être êtes-vous jaloux de savoir pourquoi la mère de Godefroi de Bouillon étoit sainte. Voudriez-vous qu'un chef de croisades, dont le bras s'est plongé dans le sang de quelques centaines de milliers d'*infidelles*, dont l'excellente tête conduisoit six cent mille bandits, sans compter les prêtres et les courtisannes qui désertoient l'Europe par amour de Dieu et du pillage, qu'un homme dont le courage a triomphé, graces à l'*invention* de la *Ste. Lance* qu'un bourreau, mille ans avant, avoit plongée dans le flanc de Jesus-Christ? Voudriez-vous, dis-je, que cet homme qui fut *roi*, *duc* et *avoué* du *S. Sépulcre*, fonda un patriarche, et par-dessus tout cela deux chapitres dans la vallée de Josaphat, eût pris le jour dans des flancs prophanes. Non. une sainte pour mère! croyez-moi, ce n'est pas trop pour un homme qui assassine saintement, pour honorer Dieu, des hommes que Dieu a créés. Si Godefroi de Bouillon eût été assez scélérat pour être sage, humain, tolérant et citoyen, croyez que sa mère seroit damnée. L'église du dix-huitième siécle ne nous en veut tant, que parce que nos mères n'ont pas enfanté des Godefroi de Bouillon.

Dans le fonds, l'église a raison. Des hommes comme Godefroi n'étoient pas sans mérite. Il vendit cette terre de Bouillon, qu'il tenoit de la *Sainte*-Ide, à un *S. évêque* de Liège, nommé *Otbert*, pour aller à la croisade. Vendre son bien à bon marché à un évêque, c'est avoir de grandes vertus.

Cette ville de Bouillon n'est qu'un village jetté, pour ainsi dire, au fonds d'un précipice. Elle a pour défense un château placé sur un rocher presque inaccessible. La ville et le duché appartiennent à la maison *Latour-d'Auvergne*. Il y avoit dans cette ville une Imprimerie célèbre, que l'on a vendue depuis plusieurs années.

Ce département, peu riche, a besoin et est susceptible de grandes améliorations. Du côté de *Château-Porcien*, de *Vouziers*, de *Grand-Pré*, la terre est plus fertile, et la culture plus soignée. Mais depuis *Carignan* ou *Yvoy*, jusqu'à *Maubert-Fontaine*, le territoire est plus aride et plus négligé. Il faudroit peut-être plus d'encouragement. Et les Rois, au lieu d'ériger tant de duchés et de comtés dans cette partie du royaume, auroient mieux fait d'y fonder des prix pour l'agriculture.

N'oublions pas qu'un village de ce département, *Rumigny*, a donné le jour à un de nos plus célèbres astronomes, l'abbé de la Caille. Ce grand homme, infatigable dans ses travaux, que quelques-uns de nous ont vu dans leur enfance, puisque la mort le ravit aux sciences en 1762, a fait faire dans ce siécle un grand pas à la géographie céleste. L'amour de l'astronomie lui fit entreprendre, à travers les dangers des mers, le

voyage du cap de Bonne-Espérance, et ce fut là que, dans le court espace de deux ans, il détermina la position de neuf mille huit cents étoiles jusqu'alors inconnues. Elève de Cassini, collègue de Thuri, un cœur honnête, une probité sans tâche, un caractère aimable, firent dévorer à l'envie la douleur qu'elle ressent du mérite d'un homme qui n'a pour prôneurs que la modestie et la simplicité de ses mœurs.

NOTES.

(1) Le droit du peuple à l'élection de ses Rois a laissé des traces chez toutes les Nations. Sainte-Foix dit que chez certains Arabes, à l'époque du couronnement d'un nouveau Roi, on rassembloit toutes les femmes grosses de neuf mois, et que l'enfant de la première qui accouchoit, pourvu qu'il fût mâle, étoit nommé Roi.

Dans la cérémonie de l'inauguration des Princes de Carnie et de Carinthie, le droit du peuple perçoit encore. Un paysan se plaçoit sur un monceau de pierres, entouré de paysans comme lui, dans une vallée consacrée à cette inauguration. Il avoit à sa droite un bœuf noir et maigre, et à sa gauche une cavale noire et maigre. On amenoit devant lui le Prince qui devoit régner, habillé en berger, et une houlette à la main.—Quel est cet homme, disoit-il, qui s'avance d'un air si fier? On lui répondoit, c'est celui qui doit nous gouverner. — Aimera-t-il la justice ? et tâchera-t-il de faire le bonheur du peuple ? — Oui. — Il semble qu'il veut me déplacer de dessus les pierres! De quel droit? A cette question, on offroit au paysan soixante deniers, le bœuf, la cavale, les habits du Prince, et une exemption de tout impôt : il acceptoit, cédoit sa place au

Prince, lui donnoit un léger soufflet, alloit puiser de l'eau dans son bonnet, et la lui présentoit pour en boire.

(2) *Odin* parut dans le Nord avant Jesus-Christ. Il fut tour-à-tour conquérant, monarque, prêtre, orateur, et poëte. Le Danemarck et la Suède ont été les principaux théâtres de ses exploits. Il est un de ceux qui, pour enflammer le courage des guerriers, leur promit des récompenses éternelles, s'ils mouroient dans les combats. Sentant approcher l'heure de sa mort, il se tua en présence de ses compagnons, en leur disant qu'il alloit en Scythie prendre place parmi les Dieux, et attendre ceux qui se distingueroient dans les batailles.

(3) *Ossian* Barde, du troisième siécle, fut l'Homère de l'Écosse. Fils du guerrier *Fingal*, guerrier lui-même, devenu infirme et aveugle, il chanta les exploits de ses compagnons, et particulièrement les travaux de son fils *Oscar*, tué par trahison. *Malvina*, sa belle-fille, apprit par cœur ses poésies, et les transmit à d'autres. Elles se sont ainsi conservées pendant quatorze cents ans, jusqu'à ce que M. Macpherson les recueillit dans un voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse, et les fit imprimer en 1765. M. le Tourneur les a traduites en 1777.

(4) *Pierre du Terrail de Bayard* étoit du Dauphiné. Sa devise est l'histoire de sa vie, *sans peur et sans reproche*. Nous aurons l'occasion, dans le cours de ces voyages, de parler plus d'une fois de ce grand homme, et nous y reviendrons avec plaisir. Sous la pourpre chevaleresque, il avoit l'ame, le cœur, et le courage *peuples*. Il aimoit le Roi à l'adoration, c'étoit le préjugé du tems. Mais il avoit un amour auguste pour la patrie, parce que le cœur de Bayard étoit pétri par les mains de l'éternelle vérité. Il fut

Scipion pour sauver la vertu outragée. Mais il fut *Icile* auprès des Monarques, quand il fallut défendre l'intérêt de ceux qu'alors on appelloit *les petits.*

(5) Othon II, fils d'Othon I, Empereur d'Allemagne, qu'on surnomma *le Grand.* Pourquoi? C'est qu'il confirma aux papes les donations de Pepin, de Charlemagne, et de Louis-le-Débonnaire, donations obscures, supposées peut-être, et par là toujours contestées : c'est qu'il fit pendre à Rome une partie du sénat, et les tribuns qui avoient voulu faire revivre les anciennes loix : c'est qu'il fit promener nud, sur un âne, fouetter dans les carrefours, jetter dans un cachot, et mourir de faim le préfet Romain, le *Brutus* de son tems. Doter l'église et écraser la liberté des peuples, n'a-t-il pas bien *mérité* le surnom *de Grand?*

(6) *Garrichk* a été enterré à Westminster. Il n'avoit pas conquis ni asservi des Nations : mais il avoit attaqué les vices de l'homme, et corrigé ses ridicules. La cendre de Garrichk parmi les Rois est la dernière leçon que ce grand homme pouvoit donner au monde. S'il vivoit encore, et qu'il vît des comédiens en France ennemis de la révolution, que diroit-il? Il y a deux classes de comédiens bien distinctes aujourd'hui : ceux qui, sous l'ancien régime, méritoient d'être enterrés parmi les Rois, et ceux qui n'étoient pas dignes de la sépulture commune.

(7) Turenne, né au sein du calvinisme, accueilli par les Espagnols, rebuté par Mazarin, est une de ces contradictions en politique qui prouve que les Nations, entre les mains des souverains, sont comme un jeu de cartes entre les mains des joueurs. Tout-à-l'heure un homme pestoit contre un *valet* de *cœur* qui lui fit perdre un *va tout*, qu'il bénit le coup d'après, parce qu'il lui complette un *brelan.*

(8) Dans les tems où le despotisme appésantit le plus son sceptre de plomb, le *Généreux* lui résiste encore avec la noble fierté de l'homme libre. Un *Maire* de Paris, ou *prévôt des marchands*, comme on l'appelloit alors, nommé l'*Anglois*, fut insulté, dans le tems de la ligue, par le cardinal *Pellevé*. Vous ne venez pas à la messe des états, lui dit le prêtre. Il vous faut déposer. Vous ne faites pas votre charge. Je fais ma charge mieux que vous, répondit l'Anglois. Vous qui avez deux archevêchés, et ne les habitez pas! Quant à me déposer, il n'est pas en votre puissance, ni d'homme qui vive. Il n'y a que le peuple qui m'a élu, qui me puisse déposer, et il ne le fera pas, parce qu'il me connoît voirement pour homme de bien.

Ce fut à ce maire que Henri IV dut la couronne. Il fut un moment où le souvenir de cette anecdote auroit pu rappeler à l'un des descendans de Henri, qu'un maire homme de bien n'est pas un être que les Rois doivent vexer au gré de leur caprice, et que, pour un l'*Anglois*, ils trouveront un *département* de Pellevé, qui brûleront de les perdre en feignant de les servir.

(9) *Godefroi de Bouillon*, né dans le onzième siécle, à *Basy*, village du Brabant-Wallon, étoit fils d'*Eustache*, comte de *Boulogne* et de *Lens*. Il hérita du duché de Bouillon de son oncle maternel *Godefroi-le-Bossu*, duc de la Basse-Lorraine.

ERRATA.

Département de l'Aisne. Page 32, note 8, ligne 3, *douzième siécle*, lisez seizième siécle.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

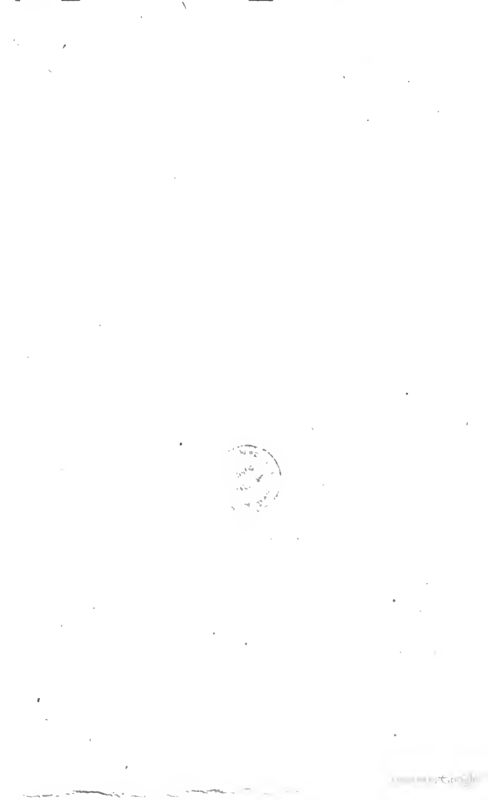
L'aspect d'un peuple libre, est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE, *centenaire de la liberté*. Acte I[er].

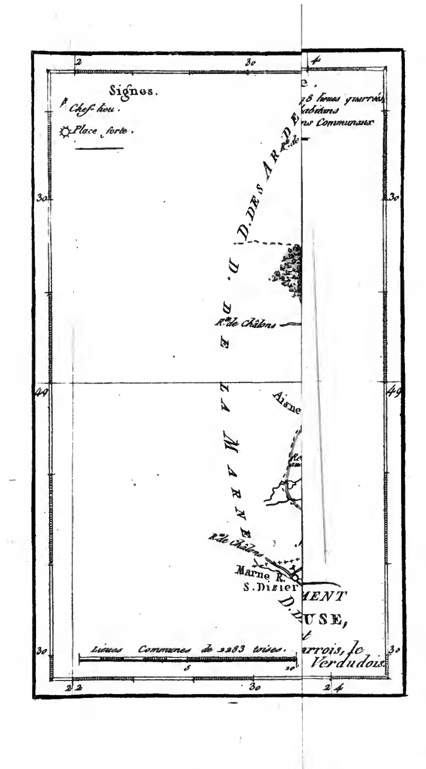
A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.





Signes.
Chef-lieu.
Place forte.
D. DES ARDE
D. DE LA MARNE
R.de Châlons
Aisne
Marne R.
S. Dizier
D. D USE,
arrois, le
Verdudois.
Lieues Communes de 2283 toises.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE.

QUELS que soient les projets de la maison d'Autriche, il restera toujours une vérité : c'est que ce ne sont point les armes de Louis XIV qui lui ont enlevé la *ci-devant* Lorraine, mais bien la révolution française. Tant que l'ancien régime a duré, la cour de Vienne pouvoit toujours conserver un espoir très-prochain de rentrer en possession de ces belles contrées. Maintenant cet espoir est détruit. Jadis la maison d'Autriche n'auroit eu qu'à se montrer, la Lorraine eût revolé sous son joug avec joie. Aujourd'hui si elle la subjuguoit par la force des armes, la Lorraine, dès qu'elle en trouveroit l'occasion, briseroit ses liens pour se réunir à la France. Que cette vérité de fait nous conduise à une conséquence; c'est que le régime de la liberté est préférable à celui des meilleurs Princes. Arrivons à cette conséquence par l'exposition des faits. Léopold (1), à qui le traité de Riswick ne laissa d'au-

torité que le pouvoir de faire du bien, fit par son économie, et sa popularité, respirer le peuple de la Lorraine des longs malheurs qu'il avoit soufferts depuis les divisions de François I[er]. et de Charles-Quint. Ce Léopold fut peut-être le seul homme à qui l'on put pardonner le pouvoir souverain. Il eut deux fils. François (2) que l'hymen de Marie-Thérèse porta à l'empire, et Charles (3), son frère, dont le souvenir est cher encore à Bruxelles. L'amitié que le peuple Lorrain portoit à Léopold leur père, suivit les enfans, que leurs destinées entraînoient ailleurs. La mort du dernier des Médicis amena l'échange de la Toscane contre la Lorraine, et cette province se vit pour jamais attachée à la France, tandis que son cœur se refusoit à ce lien. Le Roi Stanislas vint apporter un instant de distraction à ce sentiment. Ennuyé des grandeurs, moins par modestie que par lassitude de l'infortune, il fut bon par besoin de repos. Roi sans royaume, élevé dans une condition subalterne, Monarque plus pour l'ambition d'un autre que pour la sienne, il redescendit sans peine des embarras superbes du trône aux affections plus douces des sociétés privées dans lesquelles il étoit né, et Stanislas, à la tête de la Lorraine, fut, non pas *Roi*, mais un bon *Seigneur de paroisse* : unique emploi auquel le vœu de la nature l'eût appellé. Et si par hasard un instant d'usage de la couronne avoit laissé dans son cœur un grain de cette fierté royale qui mène au despotisme, la dévotion, en le rendant timide, l'empêchoit de s'y livrer. Ainsi, l'homme le moins philosophe, circonscrit d'un côté par la frayeur de l'enfer, et de l'autre par la noncha-

lance qui succède à de grands revers, fit tout le bien que la philosophie inspire. Lui mort, tout le poids de l'ancien régime vint fondre sur la Lorraine, et elle partagea avec toutes les autres provinces de la France les fers sous lesquels elles gémissoient. Des gouverneurs, des intendans, des parlemens, et les impôts, les corvées, les vexations de tout genre, suite ordinaire de ces Messieurs, vinrent remplacer le règne bienfaiteur de Léopold, et les jours paisibles de l'hiver de Stanislas. Alors les souvenirs se réveillèrent : tous les yeux se tournèrent du côté de la maison de Lorraine : assise sur le trône de Vienne, elle n'auroit eu qu'un mot à dire, et tous les cœurs eussent volé à sa rencontre. Joseph II, dans ses voyages, ne fit que traverser cette province; par une hypocrite politique, il fut obligé de fuir l'amour que l'on portoit à son sang. Joseph n'étoit pas pourtant un de ces Princes qu'un peuple sage eût du choisir. La révolution est arrivée. Aussi-tôt la liberté a passé l'éponge sur la mémoire des Lorrains : ils étoient Autrichiens sous le règne des Rois : ils sont Français sous l'empire de la liberté : et ce sont cependant les descendans de ce Léopold si chéri qui se présentent à leurs portes. Le bien que la liberté fait naître l'emporte donc sur les biens que peuvent faire les meilleurs Princes. La liberté est donc le bien nécessaire à tous les peuples : elle est donc le bien primitif de tous les hommes. Et si la liberté a sans retour arraché la Lorraine aux descendans de Léopold, c'est le plus grand exemple que l'on puisse invoquer pour sapper le systême de ceux qui font

consister la félicité des états dans le gouvernement des meilleurs *Princes*.

Ce département est formé d'une partie de cette *ci devant* Lorraine. Nous avions, Monsieur, une sorte de besoin de retrouver la fertilité en sortant du département des Ardennes. Les yeux ont faim quand ils se sont arrêtés long-tems sur un canton aride. Ici nous trouvons encore des bois ; mais ils n'ont point cette vetusté des forêts dont le sombre aspect porte la mélancolie dans l'ame. A la vigoureuse cîme de ces bois, on reconnoît que l'industrie de l'homme les a pour ainsi dire animés. Et les riches moissons dont ils sont entourés, loin de faire la satyre de leur parasite existence, semblent au contraire attester qu'ils ont leur rang dans les bienfaits que la nature fit à l'humanité.

Ce département n'a point, comme beaucoup d'autres, une denrée de prédilection d'où il tire sa richesse. Mais il a de tout un peu. Des vins, des chanvres, des lins, des blés de toutes qualités, des bestiaux de toute espèce, de la navette, du gland, des faînes (4), et autres graines oléagineuses.

Ses mines de fer font une partie considérable de son commerce, et en conséquence l'on y trouve des forges considérables. Celles des environs de *Gondrecour*, de *Commercy*, de *Clermont*, de *Stenay*, sont les plus belles et le plus en activité. On y rencontre encore des manufactures de toiles, de bonneteries, de siamoises, de mouchoirs, de tricots de toutes couleurs, et dont la teinture est solide, de dentelles grossières, de papier, de cuir, d'instrumens de musique, etc. Les vins les plus estimés de ce canton sont

ceux de Bar. La France en fait beaucoup moins de consommation que l'étranger, principalement les Pays-Bas. C'est sur-tout à Namur, Mons, Bruxelles, et Liége, qu'ils sont le plus en usage. Leur qualité, qui n'équivaudroit pas aux frais de l'exportation, est peut-être une des principales causes du peu d'usage que l'on en fait en France, tandis que la facilité du transport par la Meuse ou la Moselle les procurent aux Brabançons d'une manière moins coûteuse. Il faut que ces vins vieillissent pour acquérir du mérite. Ils sont long-tems durs, pesants, froids, et indigestifs, et ne conviennent pas à tous les tempéramens.

Malgré son active industrie, ce département est peu riche; cela vient de la rareté des débouchés. La navigation des rivières est difficile, et encombrée par la multiplicité des péages. Ce sont les rouliers des environs de Salins, ou des extrémités des Vosges qui jouissent de la circulation par terre, et qui font les retours de la Hollande, du Brabant et de Liége.

La gabelle, le plus odieux, comme le plus injuste des impôts de l'ancien régime, fut inconnue de nom dans ce pays jusqu'en 1635: mais elle l'y étoit de fait bien avant, par un monopole qu'exerçoient les seigneurs ecclésiastiques et laïcs. Le sel, cette denrée de première nécessité, passoit pour être libre, et ne l'étoit nullement. Les seigneurs et les magistrats de quelques villes faisoient des traités avec les propriétaires des salines de Lorraine, et pour obliger leurs vassaux et le peuple de leur ressort à s'en fournir dans leurs magasins, ils défendoient en conséquence l'importation sur leur territoire du sel *dit* de Malines. Ce

sel venoit de Bretagne à Malines, où on le rafinoit : de là il passoit dans le Luxembourg, et du Luxembourg en Lorraine. Quand l'évêque de Metz, en 1571, investit le duc Charles de Lorraine, des salines de Marsal et de Moyenvic, on voit qu'il stipula, par l'acte d'investiture, une redevance annuelle de quatre mille muids de sel; et c'étoit pour l'approvisionnement des magasins où il forçoit le peuple à s'en fournir. La reddition de la Lorraine à Léopold, en 1697, ne délivra point ce pays du fardeau de la gabelle : et Louis XIV, conformément à un traité précédent, en date de 1661, retint la saline de Moyenvic, où l'on façonnoit assez de sel, non-seulement pour la consommation de la Lorraine, mais encore pour celle de l'Alsace.

Le Roi Jean, en faveur du mariage de sa fille *Marie* avec *Robert*, comte de Bar, érigea le Barrois en duché, en 1364. Ce Barrois étoit ce que l'on appelloit jadis *un fief* mouvant de la couronne en *hommage lige*. Les Rois Français y ont possédé tous les droits *régaliens* jusqu'en 1571, que Charles IX, et après lui Henri III, maîtrisés par l'ascendant de la maison de Lorraine, en cédèrent la presque souveraineté à leur beau-frère, Charles, duc de Lorraine, et ne s'en réservèrent que l'hommage pur et simple.

Bar-le-Duc est le chef-lieu de ce département. Cette jolie ville s'élève en amphithéatre sur un côteau, et est arrosée par l'Orney, petite rivière qui descend de la Champagne : on appelloit jadis le lieu où elle est située *Bannis*. Un certain *Frédéric*, beau-frère de Hugues Capet, duc de cette partie de la Lorraine,

que l'on nommoit *Mozellane*, pour garantir son pays des incursions des Champenois, fit bâtir un château dans cet endroit, et lui donna le nom de Bar, ou barrière *de duc*, qu'il a toujours retenu depuis.

Ce fut à-peu-près au lieu où cette ville existe aujourd'hui, que naquit le ridicule usage où les évêques sont, ou ont été de faire porter la croix devant eux. Sous le règne de *Constance Chlore*, le patrice des Gaules, en voyageant dans ces quartiers, rencontra l'évêque de Toul qui ne le salua point. Le fier patrice, piqué de cet oubli, s'en plaignit vivement. Mais comme les grands ont toujours l'intime conscience de la petitesse de leurs prétentions, et que pour se dérober au mépris qu'ils sentent leur être dû, et toufois se venger sans risque de ce mépris, si on le leur fait éprouver, ils cherchent à appuyer le respect qu'ils exigent sur quelque objet plus élevé qu'eux, mais dont l'éclat leur soit relatif. Le patrice prétendit que l'évêque avoit manqué, non à lui, mais aux images de l'empereur, que l'on portoit devant son char. Cette *importante* affaire, soumise au tribunal de Chlore, il fut décidé que l'évêque salueroit le patrice, et le jour de la réparation fut fixé. Le superbe prélat, de son côté, pour se soustraire à l'*épouvantable* humiliation de saluer quelqu'un le premier, résolut de faire au patrice *une niche* capable de déconcerter les projets de son orgueil irrité. Il arrive au lieu de l'entrevue, précédé de la croix. A cet aspect tout s'agenouille, et grace à ce croc-en-jambe sacerdotal, le prélat a le plaisir de voir prosterné sur son passage le même homme qui l'attendoit pour en être salué le premier.

Depuis lors tous les évêques contractèrent l'habitude de faire porter devant eux le Dieu de l'humilité pour leur servir de bouclier contre les traits que l'on pourroit lancer contre leur orgueil. Cette anecdote a fourni à Despréaux la comique ressource dont son prélat use dans son lutrin pour terrasser ses ennemis.

Des vestiges de monumens prouvent qu'en effet les Romains ont été maîtres de ce pays, et principalement de ce que l'on appelloit naguères les *Trois-Evêchés*, dont une partie compose ce département. Si dans les conquêtes de Clovis il n'est point fait mention de Bar, c'est qu'il n'existoit pas, puisque, comme nous venons de le dire, il ne date que de l'origine de la troisième race. Il n'en est pas moins certain que les Trois-Evêchés firent partie de ce royaume, que sous la première et la seconde race on appelloit royaume d'Austrasie, et dont Metz étoit la capitale. Après le partage des enfans de Louis le Débonnaire, le royaume de Lorraine se forma des débris de celui d'Austrasie, jusqu'à ce qu'enfin Metz, Toul, et Verdun, secouèrent le joug, et mirent leur liberté sous la protection des Empereurs. Alors naquit une lutte entre les magistrats et les évêques à qui retiendroit l'autorité. Le magistrat, soutenu par le peuple, l'emporta enfin, et l'évêque ne conserva d'autre part au gouvernement que la prestation du serment de fidélité entre ses mains, et sa voix dans les élections. Ce magistrat, ou plutôt ce corps de magistrature étoit à la nomination du peuple, et composé d'un maire et d'un conseil de quarante personnes. Le droit de vie et de mort : la création et la répartition des impôts : la fabrication des

monnoies : le jugement sans appel des affaires civiles ou criminelles : la police intérieure : les guerres extérieures : enfin, tout ce qui constitue l'autorité souveraine étoit entre les mains de cet espèce de Sénat. C'étoit un gouvernement purement aristocratique ; il n'existoit aucune autorité intermédiaire entre lui et le peuple où ce dernier pût se garantir des entreprises illégitimes du premier. Ainsi furent régies, pendant plusieurs siécles, les villes de Metz, Toul, et Verdun : à la seule différence que les évêques de Toul et de Verdun avoient conservé un peu plus d'influence dans le gouvernement. Nous aurons occasion de revenir sur les abus de ce régime, lorsque dans le département de la Mozelle nous vous parlerons de Metz.

La fameuse ligue de Smalcade contre l'excessive ambition de Charles-Quint fut l'époque de l'asservissement de ces trois républiques. Henri II, en prenant le titre de protecteur de la liberté Germanique, exigea que les Trois-Evêchés lui fussent confiés en ôtage. Les Rois ne sont pas dans l'habitude de rendre ce qu'on leur confie. L'expérience justifia cette assertion. Le siége de Metz, soutenu en 1552 par le duc de Guise, et adandonné par Charles-Quint en janvier 1553, fut le premier titre de propriété pour le protecteur. En 1556, les évêques cédèrent au Roi leur nomination au magistrat. Sous le règne de Charles IX, l'équité fut sur le point de triompher, et les Trois-Evêchés à la veille d'être rendus à eux-mêmes. Un ministre Machiavéliste, le chanchelier (5) Olivier, les enchaîna pour jamais, en déclarant dans le conseil, « qu'il » falloit trancher la tête comme ennemi de l'état à

» quiconque parleroit de rendre les Trois-Evêchés. »
Cet état précaire dura jusqu'en 1658 : où, par le traité de Munster, l'Empereur céda les Trois-Evêchés, qui ne lui appartenoient pas, et où le Roi Français devint souverain, de ce qu'il avoit feint de protéger pour mieux s'en emparer. C'est ainsi que la liberté des peuples devient le jouet de l'ambition des Rois : exemple trop frappant pour ceux dont l'imbécillité vole au loin chercher parmi les monarques étrangers des protecteurs à leurs prétendues franchises, pour ne l'avoir pas rappellé sommairement ici.

Les confitures de Bar-le-Duc et les dragées de Verdun sont un grand article de commerce dans ce pays-ci. C'est une de ces branches d'industrie que l'Europe doit à la découverte du sucre. Avant celle de l'Amérique, on ne faisoit usage que de miel : et si l'homme, énervé par les richesses, avoit insensiblement consacré des alimens à sa volupté, au moins ne devant qu'aux abeilles ce rafinement de saveur que son sybarisme ajoutoit aux fruits, il pouvoit en jouir sans remords. Mais aujourd'hui sa langue se dessécheroit de frayeur, s'il songeoit à l'énorme échelle de forfaits que cette dragée, si flatteuse pour sa délicatesse, a descendue pour arriver jusqu'à ses lèvres. Il n'est pas une canne à sucre dont la racine n'ait serpenté sur le crâne d'un Américain tombé sous le fer des brigands de la Castille. Parmi les couches de minéraux dont la nature enveloppa le noyau du monde, la fureur Européenne vint en Amérique intercaller un lit de cadavres. L'insatiable avarice des destructeurs dépeupla cette terre pour se l'approprier. La nonchalante paresse

de leurs successeurs la repeupla pour la fertiliser, et l'Africain, étonné de son infortune, vint s'abîmer dans les gouffres de l'esclavage creusés loin de lui par le luxe et la cupidité. Depuis deux siécles, les sueurs des nègres ont rouillé les fers qui les flétrissent, et cette rouille ne les a pas rongés. Chaque morceau de sucre est pour nous une coupe où nous buvons à longs traits le sang des noirs : chaque grain de sucre est le résultat de la dissolution d'un Caraïbe injustement égorgé : l'engrais d'une seule habitation d'un colon Américain a coûté une nation au nouveau monde : et chaque pastille de Verdun coûte à l'ancien continent un peuple de noirs. Et nous en usons sans remords ! Que dis-je ? Ce sucre, ces dragées, ces confitures, besoins de notre molesse, sont le symptôme de notre joie : si la paternité nous couronne, elles deviennent auprès de nos amis l'emblême des douceurs que la nature nous prodigue : à certains jours de l'année, elles servent de passeport à notre hypocrisie, et nous les chargeons d'édulcorer l'amertume de ces politesses menteuses que notre bouche distille : parure de nos tables, où siègent l'ennui, l'effronterie, et les vices, elles enveloppent souvent l'aphrodisiaque libertin dont la corruptrice chaleur fera couler la luxure dans nos veines : objets de notre indifférence, nous les prodiguons à nos *Phriné*, dont la main corrompue en amusera leurs chiens : et l'animal servile va dévorer avec dédain ce sucre, dont nous devons la jouissance aux outrages faits à l'humanité, à la désolation de la nature, et au sang

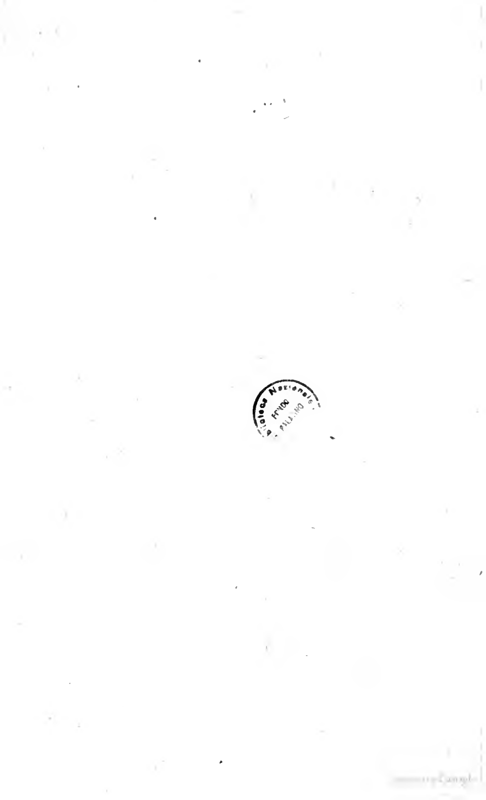
répandu d'un million d'hommes. Eh! cependant, nous nous vantons d'être philosophes!

Bar-le-Duc, dont la gravure vous fera connoître la situation, a produit quelques hommes célèbres, entr'autres Jean Errard, le premier qui ait soumis la science, de fortifier les places à des combinaisons nouvelles. Il ouvrit la carrière, où depuis lui le *chevalier* de Ville et Vauban se sont illustrés. Henri IV l'aimoit et estimoit ses talens. Il fortifia plusieurs places, et l'on voit encore dans les départemens de la Somme et de l'Oise quelques vestiges de ses ouvrages. L'esprit patriotique nous a paru excellent à Bar. C'est une des premières villes où l'on ait formé une garde nationale à cheval.

Verdun est plus considérable que Bar-le-Duc. Assise sur la Meuse, qui la traverse, les isles que forme ce fleuve rendent ses dehors charmans. Cette ville est ancienne. Et quoiqu'elle soit jolie, peu de monumens y méritent l'attention du voyageur. L'évêché de cette ville offroit sous l'ancien régime une de ces contradictions que l'impolitique respect que l'on avoit pour les bisarreries de l'église romaine avoit pu seul tolérer: cet évêché étoit suffragant de Trèves. Ainsi, l'influence que les prêtres avoient sur les esprits par l'abus de la confession, pouvoit contracter toutes les nuances qu'auroit voulu lui donner un prince étranger, suivant les intérêts qui l'auroient dominé. On sait assez l'ascendant que les métropolitains avoient sur leurs suffragans, et ceux-ci sur les prêtres de leur diocèse: et peut-on calculer le mal qui pouvoit circuler par cette porte secrète, où les desirs d'un prêtre étranger



Bar-le-Duc.



pouvoient, sous le manteau de la religion, se glisser dans l'esprit des peuples soumis à une domination différente de la sienne.

C'est à Verdun qu'étoit le chef d'ordre de ce démembrement du peuple bénédictin, appellé *S. Vanne.* Comme l'histoire de ces sortes de moines se borne à des tracasseries de cloître et à la renommée de quelques hommes, compilateurs érudits, et jamais philosophes, vous aimerez mieux que je vous parle du brave Chevert, que de tous les *Dom* fameux dont l'ordre de S. Vanne s'honore.

Chevert naquit à Verdun en 1695. Ce grand homme tiroit vanité d'être né parmi le peuple. La vie de ce héros est la preuve de la sagesse de la révolution française. Il n'y auroit qu'une question à faire à ceux qui la dépriment. Un Chevert, né pour rester soldat toute sa vie, tandis qu'un duc de Villars étoit né pour être gouverneur d'Aix, et un de Grasse pour être évêque d'Angers. Falloit-il que les choses restassent ainsi? Ce Villars, boue accréditée, parce qu'elle avoit été pétrie par un héros, ce de Grasse, le Sardanapale de la Babylone ecclésiastique, à l'abri de leur nom, se montrèrent, et virent les honneurs voler à leur rencontre. Chevert eut à lutter contre son obscurité, contre l'envie, la calomnie et les ridicules dédains, contre son propre mérite enfin, qu'il lui falloit amoindrir pour se glisser à travers les obstacles que la basse jalousie semoit sur son passage. Encore un coup, falloit-il que les choses restassent ainsi? Peuple Français! conservez bien votre liberté. Si vos ennemis triomphoient, envain par la suite

enfanteriez-vous des *Chevert!* Les affranchis des Néron du dix-huitième siécle qui vous font la guerre auroient trop d'intérêt à les étouffer. Prenez-y garde. Tous les Rois ne ressemblent pas au prédécesseur du Prussien qui vous menace. La femme du général Keith avoit un laquais intelligent, et né pour les grandes choses. Cet homme, à ses heures de loisir, dessina le plan et la vue d'une place importante. Il le montra à sa maîtresse : elle n'y entendoit rien, mais elle en fit part à son mari. Keith reconnut dans ce plan le sceau du génie, et le communiqua à Frédéric. Qui a fait cela? dit-il. — Ma foi, Sire, c'est un laquais de ma femme. — Comment général, vous laissez languir cet homme dans un semblable état ? Qu'on le fasse venir. Dès que le laquais parut, touche là, lui dit Frédéric, en lui présentant la main : je te fais officier. Le laquais est mort général, et méritoit de l'être. Jadis en France il seroit mort laquais : à moins qu'il n'eût su jouer du violon, ou danser l'allemande, ou conduire une intrigue amoureuse. Alors peut-être auroit-il figuré près des Reines, et reçu dans un fauteuil ses protecteurs, comme *Campan* et *Thierry*, d'insolente *mémoire*, recevoient jadis certains maréchaux de France qui les avoient fait descendre de derrière leur carosse pour les faire monter sur les degrés du trône.

Les amateurs de la noblesse ont dit et diront, parce qu'ils disent toujours les mêmes choses, que Chevert étoit un phenomène. Cela n'est pas vrai. A l'attaque d'un fort, Chevert dit au premier grenadier qui se trouva sous sa main : « vas droit à ce fort sans » t'arrêter. On te criera : qui vive ? tu ne répondras » rien.

» rien. On te le criera encore, tu avanceras toujours
» sans répondre. A la troisième fois on te tirera dessus;
» on te manquera. Tu fondras sur la garde, et je suis
» là pour te soutenir.» Le grenadier partit, et réussit. Chevert prit le fort. Or je le demande? Le grenadier n'étoit-il pas un Chevert? Ils ne sont donc pas si rares dans la *caste roturière*? Chevert avoit pris le premier venu.

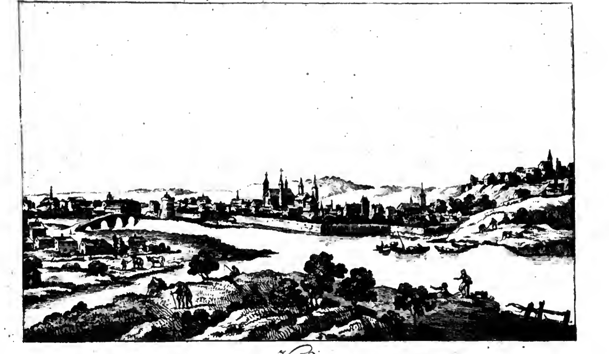
Le sang *noble* a beau murmurer : le sang *roturier* n'est pas indifférent au salut de l'empire. *Belle-Isle* (6) pour son ambition entreprend la guerre de Prague : le cardinal de *Fleury* (7) l'a fait échouer par son avarice. Que seroient devenus les Français sans *Chevert*? Deux *nobles* les perdioent, un *roturier* les sauve.

Henri II se rendit maître de Verdun en 1552, dans le tems où, comme nous l'avons dit plus haut, il exigea les Trois-Evêchés en ôtage pour se déclarer protecteur de la liberté Germanique. Il est bon de remarquer que par cette ligue il se disoit l'appui des protestans d'Allemagne contre Charles-Quint, tandis qu'en France la campagne regorgeoit du sang de ces mêmes protestans qu'il faisoit égorger. En 1548, on fit une procession à *Notre-Dame*, où la cour jouit du spectacle d'un *autodafé* Français. On attachoit les malheureux protestans par une chaîne de fer à une poutre qui faisoit la bascule, et à différentes reprises on les laissoit tomber dans un brasier, et on les relevoit en l'air. Le monstre les persécutoit dans ses états, et leur prêtoit ailleurs des secours contre celui qui se disoit leur *Prince légitime*. N'est-ce pas à-peu-près comme nous voyons aujourd'hui le *Dom Quichotte* de *Berlin*,

bon enfant de *Luther*, empoigner sa grande épée pour nous faire respecter le pape et *consorts*. Et voilà comme agissent *conséquemment* ces *bonnes* gens là, qu'on nomme *Rois*, et qui nous traitent de leurs bons et fidèles sujets, et qui même, au besoin, s'intituleront pères de la patrie. Si tous les Monarques sont coupables de cette mauvaise foi envers leurs pareils, comment exiger qu'ils connoissent l'équité vis-à-vis du reste des hommes, qu'ils regardent si fort au-dessous d'eux. Au moment même où Louis XIV révoquoit l'édit de Nantes, il entretenoit par-dessous main l'insurrection des protestans de Hongrie.

Le tonnerre, en 1755, fit à Verdun un ravage peu commun. Au nombre des effets étonnans que fit la foudre, elle consuma une cloche du poids de vingt-huit mille. Si la foudre étoit une marque de la colère divine, ce célèbre orage eût attendu pour éclater, le moment où, à l'ouverture des états-généraux, la noblesse Verdunoise demandoit par ses cahiers la continuation des lettres-de-cachet.

L'acte par lequel les enfans de Louis-le-Débonnaire partagèrent la monarchie Française, se passa à Verdun, et rend cette ville célèbre dans l'histoire. *Lothaire*, ce fils dénaturé, non content d'avoir rempli d'amertume les jours de son trop foible père (8), voulut encore, après la mort de ce Prince infortuné, disputer à ses frères leur part dans son héritage. La perte qu'il fit de la fameuse bataille de Fontenai en 841, amena le traité de Verdun. Lothaire eut l'empire, *Louis-le-Germanique* une partie de l'Allemagne, et *Charles* la France. Ce Lothaire, rassasié de forfaits autant que de grandeurs,



Verdun.




abdiqua dix ans après la couronne, et se retira dans le monastère de Prum des Ardennes, de l'ordre de S. Benoît. Peu de Princes furent plus criminels, mais que font aux moines les forfaits d'un homme, lorsque le rang de cet homme peut répandre de l'éclat sur leur profession ? Les bénédictins donc mirent Lothaire au nombre des Saints de leur ordre. Alors l'imbécillité du chef tonsuré prêchoit aux hommes qu'ils étoient sauvés, s'ils mouroient sous l'habit de moine. Lothaire le crut : les tyrans font trembler la terre, la mort les fait trembler à leur tour. Lothaire, touchant à son heure suprême, se revêtit du froc, mourut, et *fut au ciel*. Un *Adhémar*, moine de S. Cibar d'Angoulême, écrivit « : que les anges et les diables se disputant son » ame, les anges l'emportèrent, en disant aux diables : » nous vous laissons l'empereur, et nous emportons » le moine. » Quel tems ! et nous entendons tous les jours des gens crier en parlant du nôtre : ô siécle de fer ! quel étoit donc celui où le capuchon d'un moine étoit le char de triomphe dont un brigand se servoit pour entrer dans l'éternité.

Nous vous envoyons une vue de ce Verdun, dont la réduction aux armes du duc de Guise hâta le développement de la foiblesse de Henri III. Ce fut alors que, prompt, comme tous les Princes sans caractère, à embrasser le plus mauvais parti, il se déclara l'ami, le protecteur, le chef de ceux qui brûloient de le perdre, et s'arma contre le seul homme dont il devoit attendre son salut, le Roi de Navarre. Guise et sa ligue se disoient ses amis, et le prirent pour victime ! Quelle leçon pour certains Rois !

En quittant Verdun, nous avons vu Varennes, que l'arrestation de Louis XVI a immortalisée. Quelle différence entre la conduite d'une Nation souveraine et généreuse, et celle d'un ministre cardinal et despote? Nul de ceux dont l'intrigue avoit ménagé la fuite de ce Roi n'a été poursuivi. Et en 1633, le chevalier de *Jars* fut plongé par le cardinal de *Richelieu* dans les cachots de la bastille, sur le simple soupçon d'avoir voulu favoriser la retraite de la *Reine mère* et de *Monsieur* en Angleterre. Le présidial de *Troyes*, présidé par un certain *Laffemas*, qu'on appeloit le bourreau du cardinal Richelieu, fut chargé du procès du malheureux *Jars*. Au bout de quatre-vingt interrogatoires, il fut impossible de lui trouver un crime. Le cardinal n'en ordonna pas moins que, pour l'intimider, et arracher peut-être par là la révélation de quelque secret, on le condamnât à mort. Les scélérats juges obéirent. Jars monta sur l'échafaut avec cette intrépidité que donne l'innocence. *Laffemas* l'exhorta à déclarer les desseins du garde-des-sceaux *Châteauneuf*, détenu pour la même affaire. « S'il en avoit, répondit » Jars, rien ne seroit capable de me faire trahir mes » amis. » Son innocence étoit si manifeste, qu'on n'osa pas le faire mourir. Quand il plaça la tête sur le billot, on cria grace! Pourquoi donc respectoit-on en silence ces atrocités dans le cardinal de Richelieu, et que maintenant, quand une Nation souveraine presse la punition des monstres qui la trahissent à découvert, entend-on tant de murmures? C'est que, sous le règne des méchans, les bons ont la ressource mystérieuse de l'avenir; au-lieu que, sous le règne

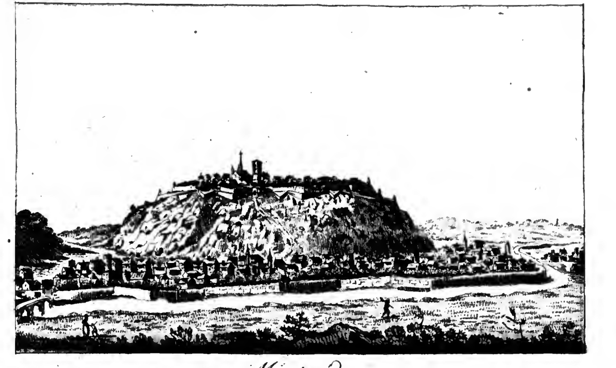
des bons, les méchans n'ont que les regrets tumultueux du passé.

En passant la Meuse à Verdun, pour nous rendre à Stenay et Montmédy, nous avons vu sur notre droite la petite, mais très-ancienne ville d'*Estain*, que l'on prononce *Etain* dans le pays. Nous devions cette visite, non aux monumens qu'elle renferme, mais à son patriotisme et à son amour pour la liberté, qui se sont expliqués dès le commencement de la révolution. Rien n'étoit plus énergique, plus digne de l'ancienne Rome que les cahiers de sa commune. La destruction des tyrans : l'union fédérative des citoyens : la proscription de tous les abus : la dissolution de toutes les chaînes : tels furent les premiers vœux de cette petite poignée d'hommes qui, dans un jour, s'éleva au niveau de la liberté. Quand la postérité recensera toutes les pièces de l'ouverture de ce grand procès entre le peuple et le despotisme, elle verra avec étonnement que la majorité des chefs-d'œuvres de l'éloquence sont sortis des lieux mêmes les plus éloignés du foyer des lumières.

Stenay est une petite ville, forte jadis, et qui appartenoit à Louis de Bourbon, *Prince de Condé.* Lorsque *ce noble* eut embrassé le parti des Espagnols, le maréchal de *Fabert* (9), qui étoit un *roturier*, l'assiégea et s'en empara, malgré la vigoureuse résistance de *Chamilly*. *Mazarin* et Louis XIV, encore enfant, assistèrent à ce siége. Il est assez singulier que ce département renferme les deux villes qui, dans l'histoire, serviront de monument de la trahison d'usage dans la maison de Condé. *Stenay*, que Louis XIV

enleva au *grand* Condé pendant sa félonie, et *Clermont* en *Argonne*, que la souveraineté nationale a reprise sur le *Condé* du dix-huitième siécle. Stenay fut pris en 1654, et trois ans après, ce *grand* Condé et Dom Juan d'Autriche ne purent empêcher que le maréchal de la Ferté ne prît *Montmédy* après cinquante jours de tranchée ouverte. Ces deux villes aujourd'hui n'ont rien de remarquable. Leur territoire peu fertile est couvert de bois et montueux. La situation de *Montmédy* nous a paru assez pittoresque pour mériter de vous en envoyer une vue. Quelques pâturages assez renommés environnent Stenay, mais son principal commerce sont les instrumens aratoires qu'elle fabrique avec le fer d'une forge célèbre dont elle est voisine.

En revenant sur nos pas pour gagner S. *Mihiel*, nous avons vu Marville et Jamets, villes autrefois, fortifiées même, à ce que rapporte l'histoire, aujourd'hui simples bourgades, sans commerce ni richesses. *S. Miel*, *Mihiel*, ou *Michel*, est plus considérable. C'est une assez jolie petite ville sur les bords de la Meuse, située dans un bassin, formé par des montagnes dont elle est entourée. L'érection du parlement de Nancy, en la privant de sa cour souveraine, diminua la foible splendeur dont elle jouissoit. Ses environs sont assez agréables. Ses papéteries et son commerce de blés donnent de l'activité à son commerce. Elle a beaucoup souffert sous le règne de Louis XIII, et semble se sentir encore de ces tems où la guerre attira sur elle tous les désastres qui la suivent. En 1632, elle ouvrit ses portes aux Français. Les peuples sont toujours victimes des petites jalousies des Rois. *Gaston d'Orléans*, intri-



Möntmedy.



gant sans énergie, frère de Louis XIII, fuyant l'horrible pouvoir de Richelieu, et l'imbécille foiblesse du Roi pour ce ministre, s'étoit sauvé à Bruxelles, et de là auprès du duc *Charles IV* (10) de Lorraine, le plus inconséquent et le plus fantasque des hommes. Sa condescendance pour Gaston le brouilla avec le ministre bien plus qu'avec le monarque, qui ne pouvoit oublier qu'il lui avoit fait cadeau d'une meute de chiens de chasse, favoris toujours puissans auprès des monarques Bourbons. Ce Roi Louis XIII, qui venoit d'ordonner au parlement que toutes les fois qu'il s'y présenteroit, quatre présidens à mortier vinssent le recevoir à genoux à la porte de la rue, à genoux lui-même devant les volontés d'un prêtre insolent, déclare la guerre par obéissance pour son ministre, à un Prince, dont tout le crime, après tout, étoit d'avoir donné asile au mari de sa propre sœur. *S. Disier* lui avoit été rendue par le traité de *Liverdun*. Mais l'imprudence de caresser un homme que Richelieu détestoit, rappella bientôt les armes de Louis XIII sur S. Disier. Elle fut prise, et reçut garnison Française. L'attachement des habitans pour le duc de Lorraine les porta bientôt à se révolter contre leurs nouveaux hôtes. La ville fut investie de nouveau, on la contraignit de se rendre à discrétion. Les plus notables, regardés comme les chefs de la sédition, furent envoyés aux galères. Et c'est ainsi que l'injuste politique des Rois confond toutes les notions du droit des gens, et punit par le supplice ce qui vraiment n'est digne que d'éloges, je veux dire l'attachement à la patrie, ou aux chefs que l'on s'est donné pour la gouverner.

Encore si dans ces expéditions, que les Rois croient devoir au maintien de leur autorité, ils se faisoient représenter par des hommes dont le caractère pût allier la clémence avec la sévérité de leur commission, et conserver au pouvoir qu'ils prétendent venger la majesté même de la vengeance : mais non : ce sont presque toujours à des brigands ou à des scélérats qu'ils confient un emploi si difficile, où il faut tenir un juste milieu entre ce qu'exige l'autorité irritée, et ce que l'on doit aux loix sacrées de l'humanité. Témoin ce *Kirke*, colonel Anglais, ministre des ressentimens de *Jacques II*, le Louis XIII de l'Angleterre, dont le sort de S. Disier me rappelle les fureurs. Sans entrer dans la justice des raisons que le duc de Montmouth eut pour armer une partie de l'Angleterre contre ce Roi, l'esclave des prêtres, je dirai que si le peuple fit une faute de s'attacher à son parti, elle n'excuse pas la scélératesse de *Kirke*, ni l'approbation que Jacques II lui donna. Ce monstre, en entrant dans une ville de ces *prétendus* révoltés, fit conduire au Gibet d'abord dix-neuf habitans, ensuite se faisant servir à dîner sur le lieu même de l'exécution, il la fit continuer pendant cet horrible repas, en portant aux malheureux patiens la santé du Roi et de la Reine. Sa barbarie ne se borna pas à ce seul genre d'insulte : observant que ces infortunés dans leur affreuse agonie avoient la voix tremblante, il prétendit qu'il falloit des accompagnemens à de si belles paroles, et fit venir de la musique, pour qu'elle mêlât ses accords aux cris de la douleur. Dans ce même repas, son affreuse inhumanité lutta contre l'étonnante intrépidité d'une

de ces victimes. Deux fois il fit étrangler le même homme, et deux fois le fit rappeller à la vie, en lui demandant s'il vouloit renoncer à son parti? « Non, » lui répondit-il, j'aime mieux mourir dans le mien » que de vivre dans le vôtre, puisqu'il est soutenu » par des monstres de votre espèce. » *Kirke*, après cette réponse, le fit étrangler pour la dernière fois. Cette détestable journée n'avoit point lassé son ame sanguinaire. Il y joignit le spectacle d'un autre supplice qu'il réservoit à ce sexe, dont la beauté et les pleurs sont les uniques armes. Le cours de ses proscriptions continuoit toujours. Une jeune fille, baignée de larmes, vient le soir se jetter à ses pieds pour implorer la grace de son frère. Ses charmes enflamment l'ame de ce tigre. Il met une condition terrible à cette faveur. La nature alarmée fait taire les ménagemens de la pudeur. Tout est accordé pour conserver la vie à un objet si cher. La nuit se passe. A la pointe du jour, l'infâme *Kirke* fait lever la déplorable innocente, dont les appas venoient de payer la conservation de son frère. Il ouvre une fenêtre, et lui fait voir suspendu à la potence le corps inanimé de celui dont le salut lui coûtoit sa vertu. La rage, le désespoir, le remords la saisissent à cette vue. Elle tombe, et meurt aux pieds de son bourreau. Et voilà les mains auxquelles les Rois confient le glaive de leur vengeance : voilà les hommes qu'ils honorent de leur souris, quand ils viennent à leurs pieds se vanter des services de ce genre. *Kirke* n'avoit pas la primeur d'un pareil forfait. Un certain *Dain*, favori de Louis XI, en avoit donné l'exemple. Ce *Dain* étoit barbier : et mérita,

par de pareils exploits, que son maître le fit *comte* de *Meulan*.

Une des plus jolies villes de ce département, Monsieur, est *Commercy*, que nous avons vue en sortant de *S. Mihiel*. Son territoire nous a paru l'un des plus riches de ce canton, en vins, en bestiaux, et en grains de toute espèce. Elle a passé successivement de la France aux ducs de Lorraine, et de ceux-ci à la France. Le bon Léopold l'aimoit, et l'a habitée plusieurs fois. Un château somptueux y rappelle le séjour qu'un des hommes le plus étonnant du dix-septième siécle y a fait pendant long-tems. Cet homme est le cardinal de *Retz*. Ce fut le *Mirabeau* de la fronde. Comme lui, il eut de grands vices. Comme lui, il fut en butte à l'oppression, marcha par les revers aux honneurs, et par les talens à la gloire ; mais Retz avoit plus d'audace, et Mirabeau plus de profondeur. Le cardinal n'avoit que le génie de l'instant, et Mirabeau celui des tems. Tous deux avoient le bien public à la bouche, et c'est un problême encore s'ils en avoient l'amour dans le cœur. Avec tant d'analogie, il semble cependant que l'un étoit plutôt né pour les conjurations partielles, et l'autre pour les révolutions prises dans le grand ; et leur énergie a cela de différence, que celle de Retz le portoit à renverser les loix qui le gênoient, et Mirabeau à en créer qui le génassent moins ; plus estimable que le cardinal, Mirabeau ne vouloit qu'un parti pour la liberté, tandis que Retz ne cherchoit que la liberté des partis. La France doit s'estimer heureuse que le cardinal ait vécu cent cinquante ans avant la révolution : de nos jours il eût

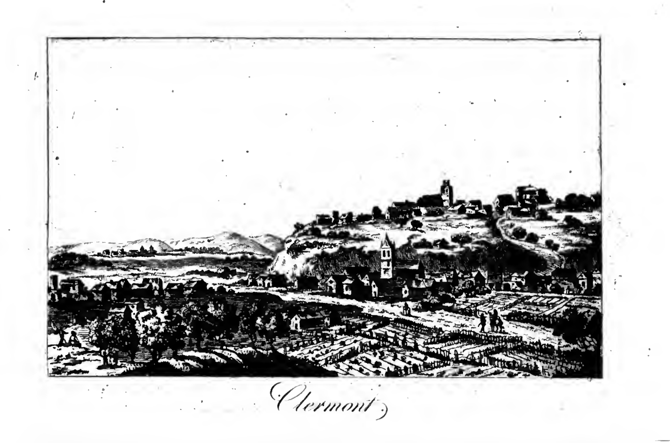
fait un grand bien à la constitution dans ses commencemens ; mais après le 20 juin de la troisième année de la liberté, il l'eût perdue. Les Barnave, les Lameth, les Lafayette, etc. ne sont que des molécules émanés de la cendre du cardinal de Retz.

Ces hommes fameux, que le ciel semble créer de tems en tems pour rappeller à l'homme jusqu'où peuvent s'étendre ses facultés, reçoivent quelquefois par la bouche de la simplicité des leçons dont ils ne profitent guères, ou trop tardives pour les mettre en pratique. Le *grand* Condé avoit donné un petit hermitage à Chantilly à un religieux nommé *Dom Lopin*, dont les mœurs douces et paisibles n'avoient d'autres plaisirs que la culture des fleurs. Le cardinal de Retz et le grand Condé, si long-tems divisés d'intérêt, et réunis enfin, (car les grands s'éloignent ou se rapprochent suivant le cours que les événemens donnent à leur ambition) se promenoient ensemble à Chantilly. Ils entrèrent par hasard dans l'hermitage de Dom Lopin. Il n'est pas rare que les grands, habitués à faire le mal, se tiennent dans leur vie privée en haleine par des malices. Ces deux Messieurs, voulant mettre à l'épreuve la patience du bon religieux, feignent d'être occupés d'une conversation importante, et parcourent sans précaution les quarrés du jardin. Œillets, tulipes, renoncules, tombent et se flétrissent sous les pieds dévastateurs de ces deux *héros* : image trop ressemblante des malheureux que le poids des Grands écrase trop souvent, et qui, comme ces fleurs, courbent sans murmure leurs têtes innocentes sous le pied des puissans. Un sourire espiègle les

trahit, et dévoila leur intention au pauvre Dom *Lopin*. « Cela vaut bien la peine, Messeigneurs, leur » dit-il, d'être d'accord entre vous, quand il s'agit » de faire de la peine à un pauvre religieux : il falloit » l'être autrefois pour le bien de la France et pour le » vôtre. » Vérité qui les fit rire, quand elle devoit les faire rougir.

Non loin de *Commercy*, nous avons vu *Vau-Couleurs*, ou *Vallée* des *Couleurs*, à cause de l'émail superbe qu'une immensité de fleurs champêtres répand sur les prés dont cette petite ville est entourée. C'est une magnificence de la nature dont on a peu d'idée, et tout l'art des jardins n'approche point de l'éclatante draperie dont au printems elle se couvre ici. Peut-être cette raison avoit décidé jadis les Rois à habiter ce château qu'on nomme *Tusey*, dont on voit des vestiges aux portes de *Vaucouleurs*. Ce château est célèbre par un concile dit de *Touzy*, quoique les habitans prononcent *Tusey*, tenu en 865 pour la réforme du clergé, que tous les conciles du monde n'ont jamais pu réformer, parce que les conciles n'étoient qu'une assemblée de prêtres. La seule réforme raisonnable est celle qu'a procurée la révolution, en empêchant que ces hommes, qui furent assez scélérats pour condamner à mort la malheureuse Jeanne d'Arc, fissent désormais un corps dans l'état. Tout le monde sait que cette infortunée prit le jour à *Dom Rémi*, près de *Vaucouleurs*. Eh ! comment, quand la philosophie a éclairé la terre, auroit-on laissé quelqu'influence à des gens assez bêtes pour demander à cette fille, si les anges qui lui apparoissoient avoient des boucles


Biblioteca Nazionale
FONDO PALATINO
Napoli



Clermont.

d'oreilles, s'ils parloient Français ou Anglais, et d'autres sottises semblables? Que les prêtres ne disent point que les tems sont changés. Le tems ne change point pour le clergé. Qu'on eût livré Mirabeau, dont nous parlions tout-à-l'heure, à un tribunal de prêtres réfractaires, je mets en fait qu'on lui eût proposé des questions plus absurdes.

L'on montre encore près de *Vaucouleurs* des pierres informes, que l'on dit avoir été posées entre *Philippe-le-Bel* et l'empereur *Albert* pour la démarcation de leurs empires. *Nas*, petit bourg sur la rivière d'Orney, offre des monumens d'une antiquité plus reculée. En 1750, on découvrit, en travaillant à la chaussée qui conduit de *Ligny* à *Gondrccour*, des médailles Romaines, et des tombeaux qui renfermoient les cendres de quelques-uns de ces maîtres du monde.

Clermont, dit en *Argonne*, est la dernière ville un peu considérable de ce département que nous ayons visitée. Elle a, comme vous le savez, servi, depuis la révolution, de preuve authentique de la déprédation des ministres, et de la voracité des hommes de l'ancienne cour. Cette petite ville n'a rien de considérable, et ne se soutient que par quelques manufactures de toiles.

Il faudroit, pour enrichir ce département, ouvrir un canal de communication entre l'Oise et la Meuse. Les habitans n'y manquent point d'activité, mais nous les avons trouvés un peu en arrière dans l'art de l'agriculture. Depuis Verdun, en suivant la route qui conduit à Metz, on commence à voir de ces maisons de paysans singulières à l'aspect. A peine les

murailles ont-elles dix pieds d'élévation, formées de pierres brutes, de couleur grisâtre, et placées l'une sur l'autre sans liaison de ciment. Comme elles sont très-vastes, leur toit est immense, presque plat, et relevé sur les bords à-peu-près comme ceux des Chinois. Ils doivent être d'un poids énorme, étant couverts de ces tuiles bombées qui s'accrochent l'une dans l'autre, ensorte que chaque toit est divisé en rayons tour-à-tour concaves et convexes. Ce qui doit ajouter au poids, c'est que la fréquence des vents oblige de contenir ces tuiles avec de grosses pierres, ensorte que la totalité du toit en est presque couvert. On voit de ces sortes de maisons jusques vers *Jametz*, bourg dont nous vous avons parlé, et dont portoit le nom l'un des fils de ce fameux *Robert* de la *Marck*, que ces exploits féroces firent surnommer le *grand sanglier des Ardennes*. Ce *Jametz* et son frère *Fleuranges* furent renversés à la bataille de Novare. Le grand sanglier, leur père, prit avec lui cent hommes d'élite, enfonça successivement six lignes de Suisses, parvint jusqu'au lieu où gissoient ses fils, et les rendit ainsi par son audace à la vie et à la liberté.

L'esprit public nous a paru bon dans ces cantons, et le patriotisme y est peut-être plus raisonné qu'ailleurs. Cela vient du caractère du peuple, en général assez froid. Quoiqu'il en soit, ce département, voisin des frontières, seroit une barrière que les tyrans du nord ne renverseroient pas facilement; et le passage de la Meuse leur coûteroit plus d'un de leurs satellites.

NOTES.

(1) *Léopold* étoit fils du duc Charles V et d'Eléonor d'Autriche. Ce fut un grand homme. Les égoïstes voudroient que tous les Princes lui ressemblassent : les amis des Nations en seroient fâchés : la liberté seroit pour jamais exilée de la terre. Quoiqu'il en soit, que *Léopold* soit à jamais béni. Et sans l'envelopper dans le juste ressentiment qui doit nous animer contre son arrière petit-fils *François*, que de lâches conseillers arment contre notre liberté, ayons la généreuse grandeur de chérir la mémoire de l'homme qui disoit : « je quitterois à l'instant » la souveraineté, si je ne pouvois faire du bien. » Et dont les actions prouvoient qu'il pensoit ce qu'il disoit.

(2) *François*, Empereur, étoit fils du précédent. Il hérita de la bonté de son père, mais il fut foible, et la foiblesse dans un Prince bon a les mêmes effets que la fermeté dans un Prince méchant. Il fut le premier esclave de sa femme, la trop fameuse *Marie-Thérèse*. Il étoit galant, et elle étoit jalouse. Et cette jalousie a plus d'une fois amusé le public. Marie-Thérèse venoit souvent au spectacle, et faisoit quelquefois son courier dans sa loge. Ceux qui connoissent la disposition des théâtres étrangers, entr'autres ceux d'Italie et de Vienne savent que cela n'est pas impossible. Les loges sont de petits appartemens dans lesquels les spectateurs goûtent, ou s'amusent à jouer pendant les récitatifs italiens. L'attention ne se porte sur la scène que pendant les ariettes. Marie-Thérèse souvent se distrayoit de son occupation pour parcourir d'un œil furtif

toute l'assemblée, et cherchoit, à l'aide d'une lunette, à reconnoître les infidélités de son époux. Pendant ce tems-là, l'Empereur, assis de l'autre côté de la salle aux pieds d'une femme de la cour qu'il aimoit, et presque couvert par l'énorme panier de sa belle, bravoit l'atteinte de la fatale lunette, ou si par fois elle le poursuivoit trop vivement, sa tête, que l'on appercevoit seule, se plongeoit derrière les vastes flancs du panier. L'inquiétude de Marie-Thérèse, l'espiéglerie de l'Empereur amusoient le public. On rioit, et l'on avoit raison. Les ridicules des Grands sont le délassement des maux qu'ils nous font.

(3) *Charles*, frère du précédent, vulgairement connu dans ce siécle sous le nom du prince Charles. Il fut guerrier, et souvent battu par le Roi de Prusse : cela ne prouve pas qu'il fût mauvais général. On ne peut lui refuser des connoisances dans l'art de la guerre, et sur-tout dans la castramétation. Il aimoit les lettres, il passa pour être bon, et son séjour à Bruxelles mit long-tems cette ville de pair avec les grandes capitales. La tournure de son esprit vers la bouffonnerie lui faisoit préférer les pièces de Vadé aux chefs-d'œuvres de Corneille. Il dévança M. de Bièvre dans l'art des calembourgs, et l'habitude s'en conserva chez lui jusqu'à sa mort. Vingt-quatre heures avant de mourir, ses médecins le faisoient attendre. Quand ils entrèrent dans sa chambre, il leur cria : *allons donc, Charles attend*. Ces Messieurs, trompés par l'équivoque, lui demandèrent d'un air contrit par où ils avoient mérité une semblable épithète. Il rit beaucoup de leur méprise, et les médecins furent un peu honteux d'avoir présumé qu'on pût les appeller *charlatans*.

(4) *Faine*.

(4) *Faîne*. C'est le fruit du hêtre, il est oléagineux. Dans quelques pays, l'on s'en sert pour engraisser la volaille. Les porcs le préferent au gland.

(5) L'histoire dit du bien de ce chancelier *Olivier*, parce qu'elle n'ose pas dire du mal de la duchesse de *Valentinois*, dont il arrêta les déprédations. Il n'avoit en cela que le mérite du devoir. Cela fut cause de sa disgrace. On le rappella sous *François II*, et ce fut alors qu'il s'opposa à la restitution des Trois-Evêchés. L'Empereur *Ferdinand* ne demandoit cependant qu'une chose juste.

(6) C'est à l'ambition de *Belle-Isle* que la France dut cette malheureuse guerre de Prague. Créature du cardinal de *Fleury*, il voyoit la mort de son patron approcher, et avec elle toutes ses espérances perdues. Il n'étoit encore ni duc ni maréchal de France. Il consulta *Chavigny*, l'un des plus grands politiques du tems. Il n'y a que la mort de l'Empereur, lui répondit celui-ci, qui vous puisse sauver, si vous savez en profiter. En effet, ce Prince étant mort peu après, Belle-Isle sut faire naître dans l'esprit du cardinal de Fleury tant d'allarmes sur l'élévation d'une nouvelle maison d'Autriche, qu'il se décida à porter à l'empire l'électeur de *Bavière*. Et ce fut *Belle-Isle* que l'on nomma ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort, avec le titre de maréchal de France. Par ses soins, Charles VII fut élu Empereur. Tout le monde sait la guerre funeste que cette élection attira sur la France. Pourquoi l'eut-elle ? parce qu'un homme vouloit être maréchal de France. Quand son frère fut tué à l'affaire

d'Exiles, il dit : « je n'ai plus de frère, mais j'ai une » patrie, songeons à la sauver. » Homme de sang! il étoit bien tems de la sauver, quand ton orgueil l'avoit mise au bord de l'abîme! Ouvrez l'histoire, les dictionnaires, les vils panégyristes, c'est encore un héros. Quand donc recrira-t-on l'histoire ?

(7) Le cardinal Fleury, encore un grand homme pour tant de petites gens, et de petits écrivains. Le maréchal de Villars (et l'on peut s'en rapporter à lui, c'étoit un honnête-homme) est le seul qui l'ait bien jugé. On peut consulter ses mémoires. Le cardinal prétendoit que les ministres ne doivent compte qu'au Roi de leur conduite. « Ils en doivent un bien plus sévère, lui dit Villars, à » Dieu et à leur propre gloire. » Peut-être sans le cardinal, Louis XV n'eût jamais eu de maîtresse. Ce fut lui qui le dégoûta de sa femme.

(8) *Lothaire*, fils de Louis-*le-Débonnaire*, détrôna son père, combattit ses frères, persécuta les peuples, mourut chez des moines, et fut installé saint.

(9) *Fabert*, fils d'un homme du peuple, combattit pour la patrie, protégea les malheureux, devint maréchal de France, mourut honnête-homme, et l'église le crut sorcier.

(10) *Charles IV* de Lorraine. Ce fut un fou, un véritable fou. On lui fit cette épitaphe.

Ci gît un pauvre duc sans terre,
Qui fut jusqu'à ses derniers jours,

Peu fidèle dans ses amours ;
Et moins fidèle dans *ses guerres*.

Il donna librement sa foi
Tour-à-tour à chaque couronne :
Et se fit une étroite loi,
De ne la garder à personne.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice :
On le détrôna par justice,
On l'enterra par charité.

Cet homme, *enterré par charité*, est l'arrière grand oncle du *François* qui nous fait la guerre.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social,
rue du Théatre-François, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

L'aspect d'un peuple libre, est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE, *centenaire de la liberté*. Acte I[er].

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.




Chef-lieu
Place forte
MENT
SELLE,
Messin,
du Barrois.
DÉP. DES FORÊTS
R. de Luxem
Longwy
Charancy
la Grand Ville
Villers la Montagne
Longuion
Amez
Merci le Bas
Audun le Roman
Xivry le Franc
Sancy le Bas
Nerroy le Sec
Briey
Estain
DÉP. DE LA MEUSE
Othain R.
Mt. TONNERRE
Thumereville
Orne
Joux
Friauville
Rte. de Verdun
Gravelotte
Mars la Tour
Gorze
Rte. de Strasbourg
BAS RHIN
Remarque
L'Etendue de ce Département est de 328 lieues quarrées.
Sa Population de 370 mille habitans
Il Se divise en quatre arrondissemens Comunaux.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.

Le souvenir des crimes antiques des premiers Rois de la Monarchie, de leurs frères, de leurs enfans, est venu, Monsieur, empoisonner le plaisir que nous ressentions de toucher une terre long-tems habitée par le grand Agrippa, non par cet *Agrippa* du quinzième siècle, écrivain *fameux* dans ces tems d'absurdité, qui se fit à Metz une affaire avec les Cordeliers pour avoir soutenu que Sainte-Anne n'avoit pas eu trois maris, mais bien ce *Marcus Vispsanius Agrippa*, plébéïen de naissance, trois fois consul, deux fois tribun, une fois censeur, le dernier des Romains, et que le ciel ne fit naître à côté d'Auguste que pour mieux faire sentir à la terre quelle fin différente ont les vertus d'un grand-homme plébéïen et celles d'un grand-homme patricien. Auguste ne se montra qu'une fois dans sa vie l'égal d'Agrippa, et ce fut en restant son ami après le conseil qu'il en

avoit reçu d'abdiquer l'Empire. La fortune capricieuse, cette Déïté persécutrice des humains, et qui se rit de leur encens, avoit donné la pourpre au moins digne, et ne souffrit pas que le plus homme de bien, le plus grand général, le meilleur citoyen, le Romain enfin qui ne laissoit un maître à sa patrie, que parce qu'il étoit au-dessus d'un crime, revêtit cette pourpre dont il n'eût usé que pour rendre la liberté au Capitole. Vainqueur et bienfaiteur des Gaules, des Germains et des Cantabres, Agrippa refusa le triomphe : que ne refusa-t-il le flétrissant honneur d'épouser Julie ! son lit eut été chaste comme sa gloire. Il falloit pour qu'Agrippa eût une tache qu'il s'unît à la fille d'un Empereur. Et les plébéïens aussi connoissent donc les mésalliances !

Ce département encore couvert des débris de la grandeur romaine, des chef-d'œuvres qu'enfantoit ce peuple dans l'agonie de la liberté, fut, depuis la décadence de Rome, le centre d'un grand royaume ; et cependant rien ne retrace sur cette terre cet instant de splendeur dont elle sembleroit avoir dû jouir alors. Le royaume d'Austrasie ne dura qu'un instant, et n'eût pour chefs que des monstres : quelle trace auroit-il pu laisser dans le monde ? Tout est mort quand les tyrans vivent.

Assassins, assassinés, en deux mots voilà l'histoire des Monarques d'Austrasie, dont la cour fut tantôt à Metz, tantôt à Thionville. Tandis que les prêtres bénissoient le ciel de leur avoir donné dans l'abominable *Clovis* un Roi selon leur cœur, il sembloit

que le ciel eût maudit les Gaules en donnant, dans sa colère, quatre fils à ce *Clovis*.

Childebert fut Roi de Paris, *Clotaire* de Soissons, *Clodomir* d'Orléans; *Thierry* le fut de Metz, et c'est lui que l'on compte pour le premier Roi d'*Austrasie*. Depuis l'époque où ce *Thierry* souilloit les murs de cette ville de son aspect odieux, jusqu'à celle où Louis XV mourant *allarmoit* toute la France, la distance paroît énorme; mais qu'est-elle en la comparant à celle qui sépare la maladie de ce Roi, dit le *Bien-aimé*, d'avec l'instant où les citoyens du département de la Moselle jurèrent dans ces mêmes remparts de Metz, de vivre libres ou de mourir? Les opinions des hommes, et non les tems, constituent les distances. Hier esclaves, aujourd'hui libres, l'intervalle d'une nuit est plus grand que celui de la création du monde à sa chûte. Hier les derniers rayons du soleil firent étinceller les rubis dont le front d'un despote étoit couronné : hier sa lumière éclaira les projets de la fausse immortalité d'un tyran : l'or de ses flatteurs, le jaspe de ses palais, le glaive de ses esclaves, l'acier de ses armées luttoient d'éclat contre le flambeau de l'univers. Le soleil se couche : le peuple se lève : les oppresseurs tombent: et le soleil à son retour trouve le reptile rampant propriétaire des statues brisées des despotes du monde. S'il faut mille ans à l'oppression pour fonder son empire, il ne faut qu'une heure à la liberté pour asseoir le sien. Entre Thierry qui commence l'infortune de Metz, et Bouillé qui la clot, que trouve-t-on? une chaîne sur laquelle se traîne

le peuple. Mais entre Bouillé fuyant et le berceau de la liberté s'est ouvert un principe incommensurable : tyrannie, flaterie, adulation, bassesse, fléaux du genre humain, il a tout dévoré ; et c'est un vide dans le globe où toutes les nations sont appellées à l'honneur de créer un nouveau monde (*).

Metz, chef-lieu de ce département, est comptée parmi les plus anciennes villes de l'Europe. *Tacite*

(*) Siécles futurs! Si mon livre arrive jusqu'à vous, sachez que ce fut la veille du 10 août 1792, l'an quatre de la liberté, que fut écrit le paragraphe que vous venez de lire. L'histoire vous aura transmis la relation de ce jour mémorable où le peuple Français fut si grand et si terrible. Cette note a pour objet, non cette relation, mais une leçon que ce jour suprême donne à tous les peuples libres. Français! mes frères! mes concitoyens! n'oubliez jamais qu'un peuple qui dégénère de la liberté devient plus vil qu'un peuple qui fut toujours esclave. Ce sont les fils de Guillaume Tell, les descendans de celui dont la main généreuse brisa les statues d'Albert d'Autriche, dont le cœur flétri par le souffle des despotes, dont la volonté, vendue aux antiques oppresseurs de leurs montagnes, conçurent et exécutèrent l'horrible projet d'assassiner tout un grand peuple. Le ciel fut juste. Il les efface de la terre. Un même soleil vit leur crime et leur châtiment. O vous! qui naîtrez de nous! conservez cette liberté qu'aujourd'hui nous vous avons acquise au prix de notre sang : et que jamais aucun peuple de la terre ne vous puisse reprocher le crime, dont les Suisses dégénérés de la liberté se sont rendus coupables, envers le premier peuple du monde.

en parle avec éloge sous le titre de ville, non pas sujette, mais alliée des Romains : *civitas socia*.. César, l'itinéraire d'Antonin, et Ptolomée, en font également mention. Il semble même qu'elle ait voulu rivaliser de splendeur avec la reine du monde, ou tout au moins se modeler sur elle, puisque les inscriptions du pays nous apprennent qu'elle donnoit à ses rues et à ses édifices les noms usités dans Rome. Elle renfermoit des cirques, des amphithéâtres, des portiques et des palais superbes, dont il ne reste plus de vestiges, mais dont l'existence est confirmée par un manuscrit que l'on gardoit dans l'abbaye de *Saint-Symphorien*. Un de ces palais échappé aux ravages des *Huns* guidés par *Attila*, a servi de demeure pendant cent soixante et dix ans aux Rois d'Austrasie, et *Grégoire de Tours* le cite dans le huitième livre de son Histoire. Ce fut aux habitans de Metz, et non aux Romains comme on le croit communément, que cette ville dut ce superbe acqueduc dont on voit encore des débris à deux lieues de là, dans un endroit nommé le *Pont de Joui*. Les arches avoient soixante pieds de haut; et cet acqueduc parcourant un espace de terrain de plus de trois lieues, portoit dans Metz les eaux de Gorze. Les ravages d'*Attila* portèrent le premier coup de hache à cette magnificence. Bientôt après, Clovis étendit ses conquêtes, et ce fut à sa mort, comme nous l'avons dit, que se forma le royaume d'Austrasie, dont Thierry fut le premier Roi.

Digne fils d'un monstre, digne frère de trois brigands, lorsque *Clodomir*, l'un d'eux, pour s'emparer du royaume de Bourgogne, eut fait jetter dans un

puits *Sigismond*, sa femme et ses enfans, et que puni de cet attentat par les Bourguignons sa tête sanglante eut été promenée au bout d'une pique, *Thierry* s'unit à *Childebert* et à *Clotaire* pour déchirer les Etats de Clodomir. Ces tigres, pour se délivrer de leurs neveux qui prétendoient au trône de leur père, les massacrèrent de leur propre main. Bientôt le partage de leurs dépouilles les arma l'un contre l'autre; mais la soif du crime les réunit contre leur beau-frère *Almaric*, Roi des Visigoths, qu'ils poignardèrent à la sollicitation de sa femme, sœur de ces exécrables brigands.

Clotaire, le plus méchant des quatre frères, leur survécut seul, et réunit à lui tous leurs Etats. A sa mort, la France fut encore partagée entre ses enfans, et *Sigibert* fut Roi d'Austrasie; c'est le mari de l'abominable *Brunehaut*. Pendant qu'il combat les *Huns* en Allemagne, son frère *Chilpéric*, mari de *Frédégonde*, fond sur l'Austrasie. *Sigibert* accourt, dépouille a son tour Chilpéric, et le force à fuir. Pendant ce tems *Cherebert*, son autre frère, Roi de Paris, meurt. *Sigibert* vole recueillir son héritage. *Frédégonde* le fait assassiner; et *Chilpéric*, le Néron de la France, s'empare du trône.

Après *Sigibert*, *Childebert*, *Theodebert* et *Thierry II* lui succédèrent en Austrasie. Ce dernier n'ayant laissé que des enfans naturels, *Clotaire II* réunit l'Austrasie à la France, jusqu'à ce que Dagobert I la donna en partage à un de ses bâtards, qui prit le nom de Sigibert II et mourut saint, à ce que disent les prêtres. Il eut pour successeur son fils *Dagobert*, que *Grimoald*,

Maire du Palais, fit périr; et ce fut là le terme du royaume d'Austrasie.

Depuis, dans le partage des enfans de Louis-le-Débonnaire, il y eut un royaume de *Lorraine* d'un instant, en faveur de Lothaire: et c'est de lui que vient le nom de Lorraine. Après sa mort, *Charles*-le-Chauve, et *Louis*, Roi de Germanie, ses oncles, se disputèrent son héritage, et il semble qu'il étoit de la destinée de ce malheureux pays d'être une pomme éternelle de discorde entre les Princes Français et les Princes Allemands. Insensiblement il fut démembré et devint le partage de quelques *Seigneurs* subalternes que les Rois enrichissoient des Etats qu'ils étoient las de ravager. Ce fut ainsi que *Gérard* d'Alsace, en 1048, obtint de l'Empereur une partie de la Lorraine, et devint la tige de cette maison de Lorraine, dont l'ambition a fait tant de mal à la France.

Metz, Toul et Verdun, comme nous vous l'avons observé, Monsieur, en voyageant dans le département de la Meuse, se firent un régime à part. Elles formèrent trois espèces de républiques sous la *protection* de l'Empire, sans être cependant ce qu'on appelle ailleurs villes *anséatiques*. Leurs évêques n'auroient pas demandé mieux que d'y fonder le régime théocratique; mais le peuple, quoique bien loin des lumières qui l'éclairent aujourd'hui, eut le bon esprit d'échapper à ce danger, le plus grand que puissent courir les nations, et se nomma un magistrat composé d'un Maire et d'un Conseil: et sans s'en appercevoir établit un gouvernement aristocratique, croyant se donner un gouvernement démocratique.

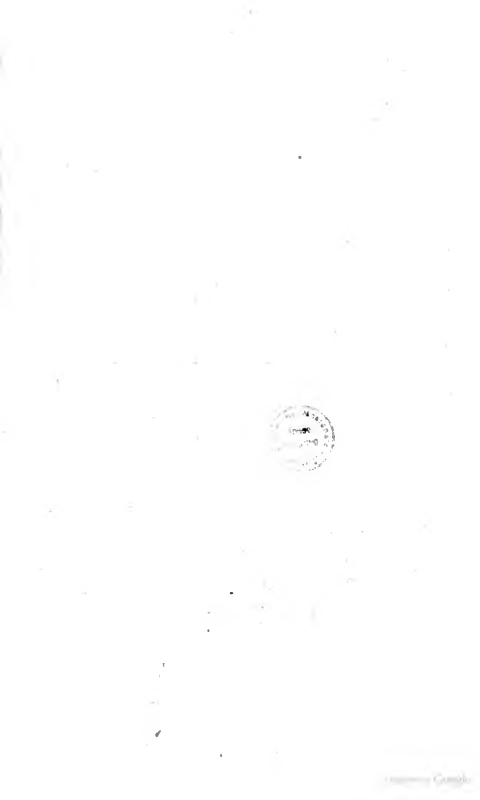
Ce magistrat une fois nommé, le peuple n'avoit plus le droit de revoir ses décisions, et bien ou mal il gouvernoit despotiquement. Cela devoit à la longue amener l'asservissement de ces trois villes. Ainsi donc quand l'ambition de Charles-Quint allarma les Princes d'Allemagne; et qu'ils recoururent à la protection de Henri II, dans le traité secret conclu à Chambord au mois d'octobre 1551, le magistrat de Metz, ainsi que celui de Toul et Verdun, consentirent que leurs villes fussent en ôtage entre les mains du Roi de France, ce que le peuple, s'il en eût été instruit, n'eût certainement pas accordé; car enfin, c'étoit troquer vraiment un maître imaginaire contre un maître réel. Cette conduite attira sur ces malheureuses villes, et notament sur Metz, tout le ressentiment de Charles-Quint. Il fit tous les sacrifices possibles pour mettre fin aux troubles d'Allemagne. En est-il que les Rois ne fassent pour se venger? Il marcha sur Metz en 1552, et c'est l'époque de ce siége fameux où sa fortune échoua, et où celle du trop fameux François de Guise commença.

Que les Rois et leurs satellites sont foibles quand les peuples ont la volonté de se défendre! Charles-Quint étoit le plus puissant Monarque de l'Europe; c'est avec cent mille hommes qu'il vint assiéger Metz. Cette ville, une fois plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, n'avoit pas une muraille pour se défendre: et cependant cinq mille cinq cents hommes l'empêchent de tomber au pouvoir de cent mille. Au bout de soixante et cinq jours, Charles-Quint leva le siége. L'hiver, le froid, les pluies et les maladies avoient

combattu de concert avec les Français, et l'armée Impériale étoit affoiblie de plus d'un tiers. La *Roche-sur-Yon* en poursuivit les foibles débris. Ayant joint quelques compagnies de cavalerie, il leur offrit le combat. « Comment voulez-vous, lui dit l'officier » qui les commandoit que nous ayons la force de » combattre ? vous voyez qu'il ne nous en reste pas » assez pour fuir ».

On est tout étonné, quand on se rappelle le genre affreux d'oppression qui règnoit alors, de voir de tems en tems quelques étincelles de liberté briller dans la conduite de ceux mêmes dont l'orgueil auroit voulu dominer les peuples et les Rois. Quel homme fut plus sincèrement l'ennemi de la liberté du genre-humain que ce *de Guise*, scélérat profond, habillé en vertu, dont un assassinat émané de la *noble* main du *gentilhomme Poltrot* de *Meré* termina la glorieuse et désastreuse carrière ? Un esclave vole un cheval à un officier Espagnol son maître, et se sauve avec sa proie dans Metz pendant le siége. L'officier fait redemander le cheval et l'esclave au *duc de Guise*. *Guise* achète le cheval à l'esclave, et le renvoye à l'officier. « Mais quant à l'esclave, dit-il, je ne le rendrai pas. Je ne contribuerai pas à remettre dans » les fers un homme devenu libre en mettant le pied » sur les terres de France. Ce seroit violer les privileges de ce royaume, qui consistent à donner » la liberté à tous ceux qui l'y viennent chercher ». Voilà de belles paroles ! C'est par de semblables phrases que des brigands obtiennent des écrivains serviles le titre d'hommes magnanimes. Le beau présent que

Guise faisoit à cet esclave, que celui de la liberté française d'alors! Le droit de trembler sous des prêtres fanatiques; d'égorger ses frères pour de pitoyables disputes de théologie; de répandre son sang pour des Rois imbécilles ou assasins; de gagner sa vie à la sueur de son front, pour verser les sept huitièmes de son gain dans le gouffre impur où se vautroient les grands, les courtisans, leurs mignons, leurs catins, et leurs valets. C'étoit donc là ce que *Guise* appelloit la liberté! Et quelle opinion ce Lorrain s'en faisoit-il? De fait, tout homme naît libre, il n'est que le crime qui puisse le rendre esclave; et alors il ne devient pas esclave de la société, ce qui est moralement impossible, mais il devient esclave du supplice, parce que la loi l'y enchaîne. Or, c'est par un crime que le protégé de *Guise* monte à la liberté, et ce qui la lui faisoit perdre de droit, est, au système *d'un Grand*, ce qui la lui vaut. Quand on a des principes aussi faux sur la justice éternelle, doit-on s'étonner que cette fausseté se propage avec le sang d'une maison, et que *Lambesc*, le descendant de *Guise*, ait commencé à coups de sabre au Pont-Tournant le cours des assassinats qu'*Antoinette de Lorraine*, autre nièce des *Guise*, vouloit consommer le 10 août. Que le peuple a bien d'autres idées sur la liberté! Ce 10 août, où le peuple l'a rendu au monde, combien de brigands l'ont perdue, en se livrant au pillage. La terre de la liberté étoit plus sainte ce jour là, que celle que fouloit le *Guise* quand il protégeoit un esclave voleur: et le peuple n'a pas cru que le vol fût un titre à la liberté. Il a frappé tous





Metz.

ceux dont l'ame abjecte souilloient ce jour par d'autres actions que celle de la délivrance de l'univers. L'équité fut à ses yeux l'officier Espagnol qui redemandoit le cheval et l'esclave. Il a rendu le cheval; il a puni l'esclave.

Le siége de Metz acheva d'effacer le reste de splendeur que l'antique majesté de cette ville avoit laissée sur son front. Plus de trente églises, les monumens, les tombeaux de la majeure partie de la race Carlovingienne, les débris des thermes, des palais, des amphithéâtres, qui prononçoient encore le nom Romain au milieu des ronces qui les couvroient, tout fut abattu pour en élever des remparts conservateurs de l'autorité royale, que les *Valois* y fondoient à titre de protection. Comme les Rois ne sont pas généreux, et que la bassesse se charge de leur éviter la peine d'avoir de l'esprit pour persifler leurs ennemis, l'adulatrice épigrame poursuivit Charles-Quint vaincu. On frappa plusieurs médailles pour conserver la mémoire de la prétendue *délivrance* de Metz : on représenta d'un côté les colonnes d'Hercule avec ce mot latin *ultra*, pour faire entendre que par son expédition en Afrique Charles-Quint avoit surpassé les travaux du demi-dieu de la fable. On ajouta aux colonnes un aigle enchaîné, avec ces mots : *Non ultra Metas*. L'équivoque étoit sanglante; *Metas* signifie également Metz et les colonnes d'Hercule.

Nous vous envoyons une vue de cette ville, dont les dehors sont agréables. Les évêques avoient dans les environs une maison de plaisance, où le luxe et la volupté s'étoient unis pour *délasser* la *sollicitude*

pastorale de ces Messieurs. Le trop fameux *Mazarin*, ce serpent en chapeau cardinal, le dernier des Italiens dont le soufle impur ait achevé d'infecter la cour de France, cet homme-chat, à la marche oblique et tortueuse, toujours terrassé et toujours triomphant, dont les griffes renaissoient à mesure qu'on les coupoit, dont l'œil double lisoit à-la-fois dans le cœur humain et dans l'avenir, le destructeur de cette loyauté que les *nobles preux* affectoient jadis pour voiler leur nullité, l'homme à qui la *feue noblesse* doit s'en prendre de sa destruction, parce qu'il lui légua ses défauts et ses vices, Mazarin enfin fut évêque de Metz. Ce *pauvre* homme n'avoit pour vivre que les abbayes de *S. Arnould*, *S. Clément* et *S. Vincent* de la même ville, et puis celle de *S. Denis* en France, et puis celle de *Cluny*, et puis celle de *S. Victor* de Marseille, et puis celle de *S. Médard* de Soissons, et puis celle de *S. Taurin* d'Evreux, et puis, etc. Que reste-t-il de tant d'éclat? un cadavre infect, une mémoire plus impure encore. Voilà le sort de ces *grands* hommes nés dans la pourpre.

Ce n'est pas celui des héros nés sous le chaume. Ce n'est point un paradoxe : la souveraine grandeur du peuple s'imprime sur les individus, comme la souveraine bassesse de ceux assez vils pour prétendre à faire un corps à part parmi les nations, se remarque jusques dans les plus vertueux d'entr'eux. Dans ces jours d'équitable vengeance, où le peuple armé du glaive de l'éternelle raison frappa les assassins dont la scélératesse s'étoit mûrie sous les voûtes des Tuileries, que l'on prenne en idée tous ces mal-

heureux, qu'on les suppose nés parmi le peuple, qu'on les fasse agir ensuite d'après les principes qu'ils y auroient puisés, peut-être tous eussent fourni une carrière vertueuse; car le crime est rare : les préjugés seuls sont fréquens. L'origine de leurs forfaits, le point dont il sont partis, n'est donc que leur naissance. Eh ! malheureux insensés ! vous regrettiez une chimère, vous combattiez pour une chimère, et vous oubliez que l'échaffaut étoit une réalité. Contre qui s'armoit votre imbécille orgueil ? quelles entrailles votre glaive esclave vouloit-il déchirer ? celles où se forma *Fabert*. Eh ! qui d'entre vous quand vous fûtes vertueux valut mieux que *Fabert* ?

Fabert, né à Metz, petit-fils d'un libraire, étonna la France par son courage et ses talens. De misérables cordons étoient les récompenses des Rois. En effet que pouvoient-ils donner ? leur estime ! qui la prise ? Leur amitié ! qui peut s'y fier ? De l'or ! qui veut être complice de leurs vols ? Ils donnoient donc des cordons. On offre à *Fabert* celui du Saint-Esprit. Il le refuse. « Mon manteau, dit-il, seroit décoré d'une » croix, mais mon ame seroit souillée d'une impos- » ture (1). Je n'en veux point. » Fabert ne veut point du cordon bleu ! et vous, Maréchal *Mailli*, vous flétrissiez vos cheveux blancs, en passant la nuit du 9 au 10 août au château des Tuileries ! Qui vous menoit là ? votre naissance. Que n'êtes vous né de la classe de *Fabert*, vous seriez mort vertueux. *Mazarin* propose à *Fabert* de lui servir d'espion : Mazarin ne rougissoit de rien. « Un ministre comme vous, ré- » pond *Fabert*, doit avoir toutes sortes de gens pour

„ le service de la patrie, les uns qui la servent de „ leurs bras, les autres par leurs rapports. Souffrez „ que je sois des premiers „. *Prince de Poix !* quand *Louis-le-Traître* vous a proposé de lui servir d'agent à *Coblentz*, que n'étiez-vous né dans la classe de *Fabert*, vous lui auriez répondu ce que ce grand-homme répondit à Mazarin. Veut-on connoître le *noble* d'avec le *roturier* ? que l'on examine les grands mouvemens de l'ame. Dans le *noble* elles dérivent des opinions ; dans le *roturier* elles les maîtrisent. On ne peut s'y méprendre.

Fabert fut gouverneur de *Sedan*. O ville déplorable ! qu'avez-vous fait ? *Fabert* vous gouverna ! comment avez-vous dégénéré d'un si beau titre de gloire ? Et qui voulez-vous défendre dans votre insolente rébellion (2) ? le monstre qui vouloit égorger ce peuple où naissent les *Fabert*.

Rappellez-vous, peuple de Sedan, les guerres civiles que l'ambition de quelques *grands* scélérats, la foiblesse d'un Roi mineur, et les intrigues d'une Reine *Autrichienne* (3), allumèrent en France dans le dix-septième siècle. Vos champs furent les seuls à l'abri de l'orage. Qui le conjura ? *Fabert*. Vous sentiez alors ce que vaut un grand homme né parmi le peuple. Et aujourd'hui, renonçant à ce haut point de gloire où vous étiez monté en partageant la souveraineté nationale, pour servir le plus vil d'entre les *grands*, ce général l'écume d'une *noblesse* que vous avez renversée, vous appellez sur vous toutes les horreurs de cette guerre civile. Que vous en reviendra-t-il ? Vous offrites à *Fabert* pour prix de ses services une

une tapisserie, qu'il refusa. Eh bien! l'Autrichien Beaulieu viendra chez vous, et vous volera cette tapisserie, comme il a volé celle du maire de Bavay (4). Malédiction sur vous, ville de Sedan! vous qui ramperiez aux pieds d'un Roi antropophage, et qui luttez insolemment contre la souveraineté du peuple. Malédiction sur vous! Soyez esclave : c'est le plus grand supplice qu'on puisse souhaiter à des hommes.

Ce fut à Metz que pensa mourir Louis XV. Bon peuple! vous pleuriez sur son danger! Eh! laissez mourir les Rois! Le malade doit-il s'inquiéter si la sang-sue que l'on ôte de sa plaie va mourir de l'indigestion de son sang. Vous le pleuriez! et la guerre qu'il soutenoit alors vous épuisoit : il avoit l'orgueil de faire un Empereur (5). Cette pampore vous coûtoit cent mille hommes, et vous le pleuriez! Eh bien! il a vécu. Les portes du Tartare s'étoient ouvertes pour l'engloutir, vous avez empêché qu'elles ne se fermassent. Il en est sorti les *Choiseul*, les *Terray*, les *Maupeou*, les *Pompadour*, les *Bary*, que sais-je? les *furies*. Regrettez donc les Rois. Depuis quinze cents ans vous en aviez, et vous gémissiez. Depuis quinze jours vous n'en avez plus : en allez-vous plus mal? Non. La liberté et l'égalité sont descendues du ciel : elles sont les poulmons du peuple; voilà pourquoi vous respirez.

Nous avons eu peine à quitter Metz, Monsieur, c'est réellement une ville précieuse, et nous éprouvons le même regret en vous rendant compte de notre voyage dans ce département. Son patriotisme est bon. Ne vous allarmez point de l'espèce de len-

teur que son directoire a mis à l'exécution des loix nées depuis le 10 août. Elle sera fidelle. Le digne *Antoine* est le *Pétion* de Metz. Il faut des millions d'hommes aux despotes pour opprimer : il ne faut qu'un homme à la liberté pour triompher. Les crimes de Louis XVI y ont produit la sensation d'horreur qu'ils doivent inspirer. Lorsque la nouvelle en arriva à Metz, je lisois dans l'histoire d'Ecosse une petite anecdote, dont je veux régaler la *feue noblesse*. Elle apprendra peut-être à la fin que les Rois sont les mêmes dans tous les tems, et qu'à se fier à eux on trouve toujours maille à partir.

Durstus, onzième Roi d'Ecosse, étoit fils d'un père honnête homme; circonstance rare dans la lignée d'un Roi. Il s'abandonna aux femmes et au vin. Il fut tout ensemble et le Louis XV et le Louis XVI de l'Ecosse. Les *nobles* conspirèrent contre lui. Quand ce n'est pas contre le peuple c'est contre les Rois; il faut bien que ces Messieurs passent le tems à quelque chose. Alors le *bon* Roi eut peur. Il fit semblant de se corriger : c'est dans la règle. Il fit assembler ses *sujets*. Il jura de se conduire par la justice. Un Roi est prodigue de serment comme d'or : l'un et l'autre lui servent à corrompre. Enfin, à l'en croire, *Durstus* étoit devenu un prodige de vertu. Roi qui vante sa probité ressemble au scélérat assis sur la sellette. Ce sont deux hommes qui cherchent, par leur babil, à étourdir leurs juges. Les nobles crurent avoir gain de cause. La conversion royale fut célébrée par des fêtes. Que fait le *Monsieur* couronné. Il rassemble à sa table tous les *nobles*, et les fait massacrer sous ses



Aqueduc de Joui.

yeux. Nobles qui serviez Louis XVI ! victimes de la bassesse d'un lâche qui vous abandonna, que ne lisez-vous quelquefois ! Quand vous avez cessé de lire, le peuple a commencé à le faire. Voilà l'origine de votre perte.

Nous vous envoyons une vue des ruines de cet aqueduc, dont on voit encore des vestiges à Joui. Le peuple appelle cela le pont du diable. Les prêtres qui ne demandoient pas mieux que l'on crut au diable, et qui trembloient que l'homme ne lut sur le front des monumens la grandeur dont il est susceptible, ont aidé à cette erreur. Ainsi les bonnes-femmes ne passent qu'en faisant le signe de la croix pour éviter la mort, devant un édifice qui ne fut bâti que pour porter la vie. C'est une grande arme que le merveilleux pour massacrer la raison du peuple. Les vertus de *Fabert* pouvoit enfler le cœur des roturiers. On répandit que Fabert s'étoit donné au diable. Un homme *du peuple* qui devient un héros ! Il falloit bien que le diable *s'en mêlât.*

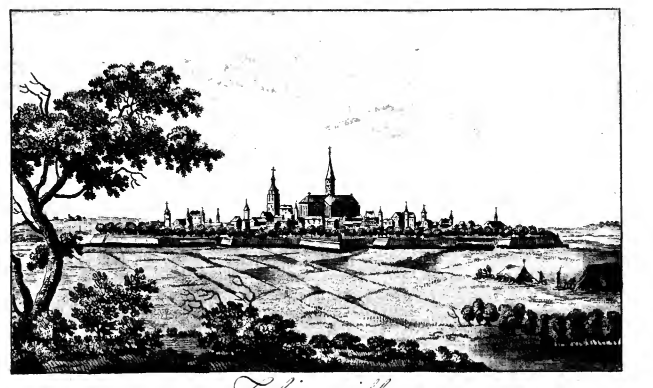
Le véritable diable étoit l'église. Le pauvre *Marlorat*, né dans ces cantons, étoit prêtre : le calvinisme lui plut ; il l'embrassa, et le défendit au colloque de *Poissi.* Et ses confrères les prêtres le pendirent saintement. Ces Messieurs, entr'eux, ne se faisoient grace que pour les sotises. Ils avoient un privilége exclusif pour les absudités. D'après cela ils souffrirent jadis dans ce département les prédications grotesques du prêtre Ménot. Ce fut bien le plus bouffon des prédicateurs, sans en excepter le petit père *André.* Ce Ménot parodioit plaisamment l'*ave Maria.* « Les buche-

» rons, disoit-il dans un de ses sermons, coupent » de grosses et de petites branches dans les forêts, » et en font des fagots ; ainsi nos ecclésiastiques, » avec des dispenses de Rome, entassent gros et petits » bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évê- » chés ; les évêchés lardés d'abbayes et de prieurés, » et le tout lardé de diables. Il faut que ces biens » passent les trois cordelières de l'*ave Maria* ; car le » *benedicta tu*, sont grosses abbayes de Bénédictins, » *in mulieribus* sont les gourgandines de ces Messieurs, » et *fructus ventris* ce sont banquets et goinfreries ». Je crois que nous avons pensé comme Menot sur la *salutation angélique*, un peu contre l'avis de M. de Laval, dernier évêque de Metz.

Nous avons vu Thionville. Cette ville est célèbre dans la révolution pour avoir fermé ses portes au régiment du *Lambesc Royal Allemand*, en 1789, malgré l'ordre de Bouillé. Ce fut là qu'échoua la première des mille et une conjurations de l'aristocratie. Le civisme des habitans et des régimens ci devant *Bretagne* et *Brie*, la déconcertèrent. *Condé* étoit aux portes de Thionville, et le régiment Royal Allemand, une fois introduit, il les lui auroit livrées. Cette belle action est restée dans l'oubli. L'assemblée constituante sembla en faire peu de cas. L'histoire ne doit pas imiter cette coupable indifférence. Cette fermeté a peut-être sauvé la France. Elle a du moins prévenu de grands maux.

Thionville est une ville ancienne, que Charlemagne a souvent habitée. C'est de là que sont sortis plusieurs des capitulaires qui portent son nom. Il y tenoit fré-





Thionville.

quemment des assemblées de *prélats* et de *Barons* que, tout comme un autre, il appelloit les *honnêtes gens* de ses royaumes. Ce fut là qu'il partagea l'empire entre ses trois fils. Quand Louis-le-Débonnaire fut déposé, ce fut à Thionville que trente-deux évêques se réunirent pour rendre aux peuples un Roi imbécille et bigot. C'est dommage que la Fayette ne s'en soit pas souvenu. Il eût donné sûrement la préférence à Thionville sur Sédan pour la tenue du concile des prélats de son état major. En 1558, le *duc* de *Guise* la prit sur les Espagnols, mais à la paix elle retourna sous leurs puissances. Le siége le plus important est celui qu'elle a soutenu contre le *duc d'Enghien*, dit le *Grand-Condé*. Devenu superbe par la victoire de Rocroy, il brave tous les obstacles, traverse le territoire ennemi, nargue la puissance Espagnole, derobe sa marche au général *Beck*, arrive devant Thionville, l'enveloppe, la foudroie, et y fait son entrée triomphale.

La vue de *Thionville* nous a paru mériter de vous être transmise par notre dessinateur. Cette ville est petite, mais jolie. Elle a sur la Mozelle un pont remarquable par sa hardiesse. Il est de bois, porté sur des piles de pierre, dont quelques-unes sont séparées par un espace de soixante pieds. Dans le principe, on tiroit des montagnes *des Vosges* des poutres de sapin de cette longueur, mais la difficulté du transport a fait imaginer des poutres de chêne de même longueur, faites de trois pièces, soutenues par des assemblages. Cette méchanique mérite l'attention des gens de l'art.

En sortant de Thionville, nous avons vu *Longwy*. Là jadis, dans un vallon, gissoit une ville, qui n'a

retenu de ses anciennes fortifications qu'une grosse tour ronde, fort élevée. Vous ne savez pas peut-être que l'église de cette ville portoit le nom de *S. Dagobert*, roi de France, proverbialement connu par son amour pour les chiens. Ce Dagobert, qu'à la honte du dix-huitième siécle, et même depuis la révolution, des écrivains ont représenté sur la scène comme un honnête homme, passoit sa vie dans son sérail, ou dans son oratoire à dire le chapelet. L'imbécille frippon chassa tous les *juifs* de son domaine, dont l'activité et l'industrie faisoient vivre une foule de *chrétiens*. Mais il eut soin de garder, ou plutôt de voler leur argent, et cet argent lui servit à bâtir des églises, entr'autres celle de S. Denis. Chasser des juifs, et bâtir des abbayes, ne méritoit-il pas bien une place en paradis ?

Le nouveau Longwy a été bâti par Louis XIV. Telle fut toujours la manie des conquérans, ils bâtissent des maisons : on pourroit leur demander pour qui loger, puisqu'ils détruisent les hommes ? Toutes ces villes qui ont des Rois pour architectes ne sont que de belles prisons. Longwy est du nombre. On choisit pour l'édifier un rocher escarpé, à-peu-près comme ce fou, qui proposoit à ce dévastateur de l'Inde de tailler sa statue dans le Taurus, et de mettre une ville dans l'une de ses mains. Si cette proposition fût émanée d'un philosophe, on auroit pu la prendre pour un sarcasme. On auroit dit : c'est la statue d'un Roi qui tient son déjeûner dans sa main. Les rues de Longwy sont vastes et tirées au cordeau, mais peu peuplées. L'on n'aime point à demeurer dans un

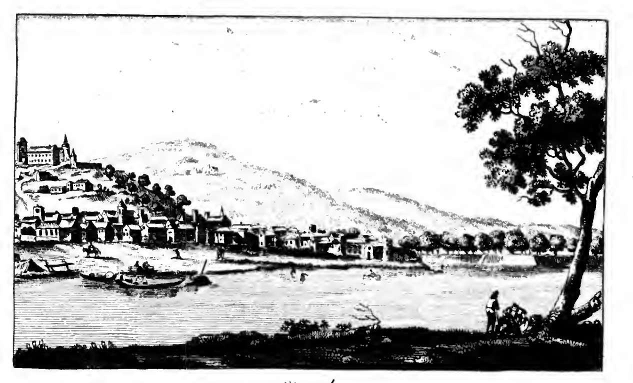
cachot. C'en est un dont les murailles sont taillées dans le roc. Le génie de Vauban s'est épuisé pour rendre cette ville imprenable, et la nature, souvent complice, malgré elle, de l'absurde férocité des hommes qui ont réduit en art le fléau de la guerre, a joint toutes ses ressources à l'habileté de l'ingénieur.

Tous ses environs sont aujourd'hui semés de troupes généreuses, armées pour la plus sainte des querelles contre des malheureux esclaves, encore aveuglés par ce respect superstitieux, dont les despotes répandent le narcotisme autour d'eux. Que dirois-tu? Frédéric! homme philosophe! mais irréprochable preuve qu'il est impossible d'être Roi sans avoir des foiblesses! Que dirois-tu, si tu voyois ton nigaud de successeur dépenser l'argent, que ton amitié pour l'ordre sut économiser, à donner des soupers fins aux charlatans qui lui procurent des tête à tête avec Jesus-Christ, et user le courage des troupes que tu formas à venir combattre la liberté d'un peuple qui le méprise. Lorsqu'il jouoit au volant dans ton cabinet, et que le petit taquin ne vouloit pas céder la raquette dont le jeu se distrayoit, au-lieu de dire, pauvre Frédéric! *Ce petit gredin ne se laissera pas reprendre la Silésie*, il valoit mieux prévoir que ce petit gredin insulteroit à la liberté de tous, puisqu'il ne respectoit pas la tienne; et, la verge à la main, lui imprimer sur le pubis la première leçon du respect que l'on doit à l'homme qui travaille pour le bonbeur de ses semblables. Mais non. Tu te conduisois comme une *bonne* champenoise. Le bambin faisoit bien du bruit, et tu en conclus qu'il seroit *bien gentil*. Qu'en arrivera-t-il?

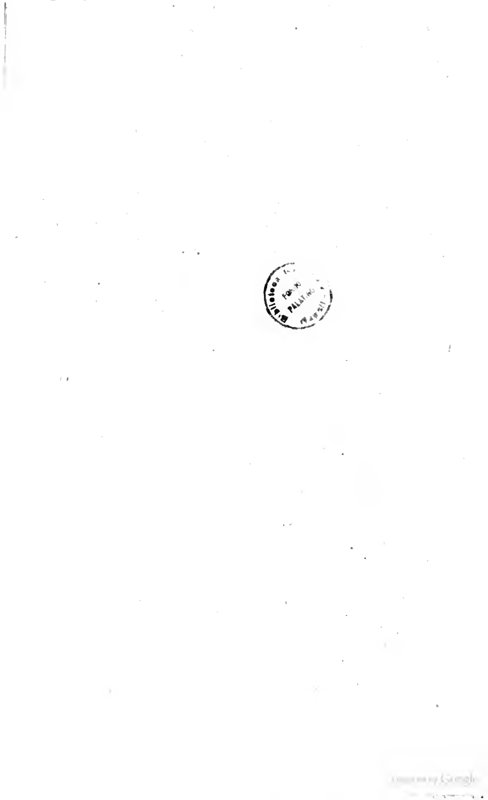
c'est que tu l'as gâté : et que nous ne le gâterons pas. Car tu sais, Frédéric, que quand les enfans sont grands, la société les punit de la foiblesse de *leurs papas* ou de leurs *tontons*. Que dirois-tu ? tu hausserois les épaules : et tu aurois raison. Car l'homme dont Frédéric n'a pu faire qu'une marionette, et que la lettre de Mirabeau n'a pu éclairer, ne mérite qu'un sentiment de pitié.

Nous, qui jugeons en philosophes, nous vous dirons que vraiment les Autrichiens se conduisent en brigands dans cette guerre. Nous avons pénétré dans ce village de *Sierck*, où ils ont commis des horreurs, dont les guerres entreprises par les Sauvages sont loin de présenter des exemples. Il faut cependant remarquer, à l'avantage du peuple, dont le caractère est le même dans tous les climats, que ces atrocités ont presque toutes des officiers ou généraux, ou subalternes pour auteurs. Jadis, dans le récit des belles actions, le soldat étoit toujours oublié ; aujourd'hui il laisse pour s'en venger, aux officiers, un éclat qu'ils avoient usurpé, et qui ne leur sert plus qu'à mettre leurs crimes au grand jour.

Nous vous envoyons une vue de ce village appellé *Sierck*, il nous a paru pittoresque : et les toîts de chaume des premières victimes de l'indignation des despotes contre la liberté d'un grand peuple, jettent dans l'ame un sentiment trop religieux, pour ne pas les offrir à la vénération de la république. *Briey*, *Boulay*, *Morhange*, *Sarguemine*, *Bitche*, et *Sar-Louis*, n'ont rien présenté à notre curiosité que le bon esprit et le patriotisme de leurs habitans, par-tout actif,



Sierck



par-tout le même. C'est à *Longwy* que se tiendra l'assemblée électorale pour la nomination des députés à la convention nationale.

L'aspect de *Sarbruck* a blessé nos yeux. Nous avons retrouvé là tout le luxe, toute la somptuosité des palais des dévorateurs de la subsistance du pauvre. C'est la cour du *Prince de Nassau Usingen*. Par respect pour les arts, il ne faut pas sans doute porter la coignée dans ces azyles de l'orgueil. Il y a même de la politique à les laisser subsister, afin que nos neveux puissent dire : « si ces palais insultent aux chau- » mières, il falloit que ceux qui les habitoient in- » sultassent à l'humanité : nos pères ont bien fait de » les punir. »

Laissons subsister les palais. Ce sont les pièces du procès du premier criminel de lèze-nature. Chez un peuple où l'égalité est devenue la base du gouvernement, il ne faut pas abattre les anciens palais. C'est le moyen d'empêcher qu'on n'en élève de nouveaux.

Le territoire de ce département est en général fertile. Il produit des grains de toute espèce, et le commerce de l'empire en tire des vins, des huiles, des eaux-de-vie, des vinaigres, des bois de différentes qualités. L'industrie y a établi des manufactures de draperies, de soieries, de quincaillerie et de mercerie. On y fabrique aussi de la fayence, des porcelaines, des crystaux, du papier, de la poudre et de l'amidon. Beaucoup de ces diverses manufactures nous ont paru en vigueur. On y trouve aussi des mines de fer, et dans différens cantons des pâturages excellens.

C'est sur-tout dans les environs de *Gorze* que ces pâturages sont renommés, aussi les moines n'avoient-ils pas laissé échapper l'occasion de s'en emparer. Gorze étoit une abbaye fameuse de bénédictins, dont l'abbé a exercé long tems les droits régaliens. La pitié est le sentiment que l'on doit aujourd'hui à cette insolence, qui n'étoit fondée que sur l'épaisse ignorance, dont la main étendoit alors son bandeau sur tous les yeux. Mais la reconnoissance est encore un sentiment plus juste que nous devons aux législateurs de la France, pour nous avoir délivrés de cette pépinière d'hommes *de tous frocs*, dont tous les pores suintoient le crime, et du sein desquels un siécle voyoit rarement sortir une vertu.

Intérêt, égoïsme, tels furent dans tous les tems les mots sacrés de l'idiome monachal. Amis des peuples tant qu'ils purent les voler : ennemis des Rois quand ils ouvroient les yeux sur leurs basses et cupides intrigues. Tels furent les moines dans tous les siécles : aujourd'hui ils ont l'air de s'apitoyer sur le sort des tyrans couronnés, et dans d'autres tems ils prêchoient le régicide. Un certain *Alexandre Hay*, Jésuite, dit publiquement dans Paris qu'il desiroit : « qu'Henri IV » passât devant la maison de son ordre, afin de se » laisser tomber de sa fenêtre sur lui, tête première, » pour lui rompre le cou. » Il est a remarquer que les moines n'ont jamais eu même la grande majesté du crime; et que ce sont toujours les assasinats, les empoisonnemens, la calomnie et les délations secrètes, c'est-à-dire tout le bas chœur de la scélératesse dont ces Messieurs ont usé. Il est sorti bien des Ra-

vaillac de la gente monachale : elle n'a pas fourni un *Cromwel.*

Voilà plusieurs départemens, Monsieur, où nous ne vous avons pas parlé du costume : c'est qu'en effet il ne nous a pas présenté de différences assez sensibles pour les relever. Dans celui-ci il ne s'en trouve pas encore, si l'on en excepte celui des juifs qui habitent en grand nombre à Metz. Leur séjour dans cette ville contribue pour beaucoup à la richesse dont elle jouit. Ce peuple infortuné goûte enfin, grace à nos loix, une tranquillité que le reste du globe leur refusoit. Il est beau à la France d'être devenue pour eux cette terre promise, si vantée dans leurs écritures. S'il est vrai que la justice divine les poursuive, le Dieu de l'univers, l'auteur de tous les biens, bénira les Français de les avoir cachés dans leur sein pour les dérober aux traits de sa colère. Il vaut mieux les présenter à sa miséricorde entourés de nos vertus, que d'envoyer jusqu'aux pieds de son trône la vapeur de leur sang dans la fumée d'un autodafé. Si des feux dispersèrent les matériaux de leur temple, que Julien vouloit faire rebâtir, c'est que cet empereur ne vouloit que relever un culte. Mais Dieu cansacrera notre temple à nous : nous l'avons élevé à l'humanité : ce sont des hommes que nous avons réintégré dans leurs droits. Je ne puis voir un juif sans que mes yeux se remplissent de larmes, sans que mes bras s'ouvrent pour le serrer contre mon cœur. Viens malheureux ! Viens mon frère, lui dis-je. Peut-être un de mes pères, complice de quelque Roi, signa l'acte qui dépouilla les tiens ! Peut-être quelque prêtre de ma famille

couvrit la tête de tes pères du fatal *sanbenito*. Viens! que j'expie sur ton cœur le crime qu'ils ont commis. Ils l'ont commis de sang-froid, les monstres! Ils m'ont légué les remords qu'ils ne sentoient pas : cet héritage m'est cher, et je le cultiverai jusqu'à ma dernière heure : viens, bon juif! viens, mon frère. Aime-moi, parce que je ne suis point méchant, parce que je ne crois pas à un Dieu méchant, parce que je suis homme, et que je sens toute la dignité de ce nom, depuis que ma patrie a soulagé ton infortune.

NOTES.

(1) Il falloit faire preuve d'un certain nombre de quartiers de *noblesse* pour obtenir le cordon bleu. Le refus que *Fabert* fit de cette décoration est la plus belle preuve de noblesse qu'ait jamais produite aucun de ceux à qui le S. Esprit ait été présenté. Cette manière de se barder de rubans, à dix francs l'aulne, étoit bien la plus ridicule de toutes les parures : mais que l'homme attachât un sentiment de respect à ces bricoles gênantes, c'est celui de tous les ridicules que nous avons étouffés, auquel la postérité ajoutera le moins de créance. S. Foix fait remonter l'origine des ordres de chevalerie à un usage de certains Germains dont parle Tacite, qui se vouoient au service de leur *Prince* jusqu'à la mort. Il nous apprend que chez les *Cimbres* et les *Cimmériens*, il y avoit aussi des guerriers qui faisoient serment à leur Roi de ne point lui survivre, soit qu'il mourût de maladie, ou qu'il fût tué dans une bataille. Mais, de son côté, le Roi étoit obligé de se couper un petit morceau de l'oreille, lorsque quelqu'un de ses guerriers étoit tué en combattant pour lui. Les Rois de l'Europe, en instituant les ordres de chevalerie, ont eu soin de retrancher cet article des statuts.

(2) La ville de Sédan ne se lavera point parmi la postérité de la conduite que son département a tenu vis-à-vis des représentans du peuple-souverain, en poussant l'audace jusqu'à faire arrêter les commissaires qui lui portoient les décrets émanés du corps légtslatif, le fameux jour du 10 août de l'an quatrième de la liberté, et le premier de l'égalité. Pour de moindres crimes envers des Rois,

des villes ont vu passer la charrue sur leurs fondemens. Un semblable malheur vient du vice des élections, et ce sera toujours, dans les régimes populaires, le plus difficile à déraciner. Le peuple veut donner sa confiance au mérite. Le principe est bon, mais l'application est mauvaise. Le mérite gît dans les services, et non dans le détail des services. Le mérite gît dans l'opinion, et non pas dans l'exposé de l'opinion. Il n'est pas difficile de dire j'ai telle opinion : la difficulté consiste à l'avoir, cette opinion ; car entre celui qui parle, et celui qui agit ou pense, la différence est de la hardiesse de la langue à la hardiesse du caractère. Donc toutes les fois que le peuple, ébloui, donnera la préférence à celui qui parle sur celui qui pense, il n'aura pour défenseurs qu'un instrument, et se privera de l'ame qui vraiment pourroit le défendre. Or, qui ignore qu'un instrnment se monte suivant la main qui l'accorde. Mais comment évitera-t-il de tomber dans l'erreur. En cherchant l'homme modeste, car à coup sûr celui-là ne pensera pas à lui, mais aux autres. En écartant ceux qui lui disent, ou font dire par d'autres : *nommez-moi*. Car à coup sûr ceux-là penseront à eux, et nullement aux autres. C'est une vérité que l'on cachera long-tems au peuple.

(3) Anne d'Autriche étoit mère de Louis XIV. Elle se conduisit avec la France suivant les principes de sa maison. Aussi sa régence fit-elle éclore la fronde. Cette fronde étoit une mauvaise farce, où tout le monde vouloit jouer le premier rôle, et où personne ne savoit le sien. Pour qu'une pièce soit bonne, il faut qn'il y ait unité d'action, d'intérêt et de lieu. Voilà pourquoi le drame de la révolution a tant de succès. Les révolutionnaires d'aujourd'hui pourroient dire aux frondeurs de l'autre siécle, ce que

Piron disoit à Voltaire : vous travaillez en marqueterie, je coule en bronze.

(4) L'autrichien Beaulieu, qu'on appelle *général* au-delà de nos frontières, a trouvé chez le maire de Bavay une tapisserie qui lui a plu, et l'a emportée sans payer. Il y a un peu de différence entre cet homme noble et le roturier Fabert. Beaulieu est un général à l'Autrichienne, et Fabert un général à la Française.

(5) Bien mal en prit à ce Charles VII de vouloir tâter de l'empire. Il comptoit sur la protection de Louis XV : sur l'intelligence de Belle-Isle : sur la magnificence du cardinal de Fleury. Louis XV jouoit avec sa maîtresse : Belle-Isle avec la gloire, et Fleury avec le coffre-fort de la France : et Charles VII, pour un quart-d'heure d'empire, acquit une vie de douleurs et de remords. Il étoit électeur de Bavière.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social,
rue du Théatre-François, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

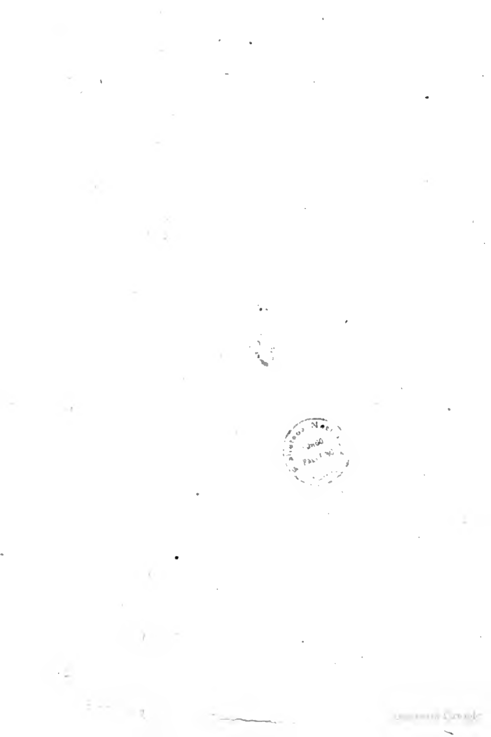
L'aspect d'un peuple libre, est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE, *centenaire de la liberté.* Acte Ier.

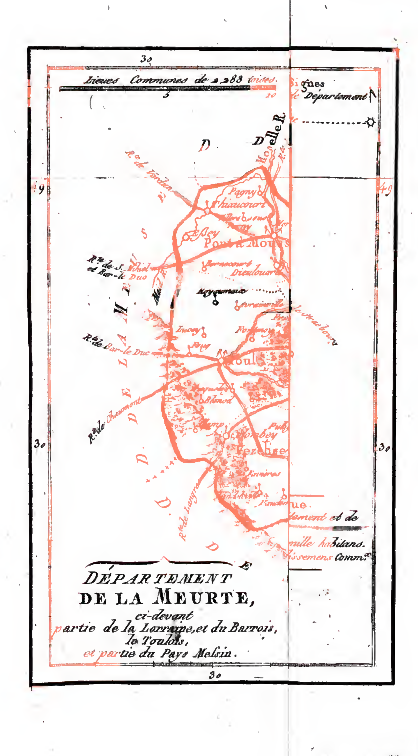
A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaûgirard, N°. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.




Lieues Communes de 2,283 toises.
DÉPARTEMENT
DE LA MEURTE,
ci-devant
partie de la Lorraine, et du Barrois,
le Toulois,
et partie du Pays Messin.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE.

Toujours des Rois! jamais des Hommes! telle est l'histoire, Monsieur, depuis Homère jusqu'aux historiographes de France, morts le 14 juillet, et enterrés le 10 août. Des mille milliards de générations ont passé sur la terre. Depuis Homère l'on a toujours écrit : que connoissons-nous ? les crimes de cent familles. Nous qui commençons à écrire pour nos neveux, nous qui voudrions dans cet énorme fatras d'écrits, dictés par la flatterie ou la crainte des bastilles, trouver quelques traits de vertu à transmettre à la postérité, que notre mission est dégoûtante ! L'époque nous place entre le tombeau du crime, et le berceau de l'héroïsme. En regardant derrière nous, l'histoire du monde n'est qu'un champ semé de cadavres infects : en regardant devant nous, c'est l'espérance au front d'argent qui monte sur l'horison enveloppée d'un nuage d'azur. Qu'écrire donc ? l'histoire

de l'extrême lisière où nous sommes placés : de ce rivage, où les flots orageux de cette mer de préjugés qui roule sur la terre depuis la création, viennent se briser contre ce roc inébranlable, enfanté par le volcan de la Liberté. Mais encore faut-il remonter à l'origine de l'étincelle, motrice première de ce feu si long-tems caché sous la cendre. Il nous faut lire pour épargner aux autres la peine de lire. Que de nausées, Monsieur, quand il faut prendre la coupe de Clio, y boire à longs traits une lie fétide, avant d'y rencontrer une goutte de Falerne !

Nous venons de parcourir ce département, où les arts ont déployé toutes leurs richesses. Quand quelque objet étonne nos regards, quelle main enfanta ce chef-d'œuvre ? disons-nous. Tel Roi, répond on. Qui bâtit ce palais ?— Tel Prince. — Ce théatre. Cette place, ces jardins, ces fontaines ? — Tel Monarque. — Tel Monarque ! mais avec quoi ? — Avec ses trésors. — De qui les tenoit-il ? — Du peuple. — du peuple ! imbécille qui me répondez, dites-donc que c'est le peuple qui a bâti toutes ces merveilles, puisque c'est avec son argent et ses bras qu'elles se sont élevées.

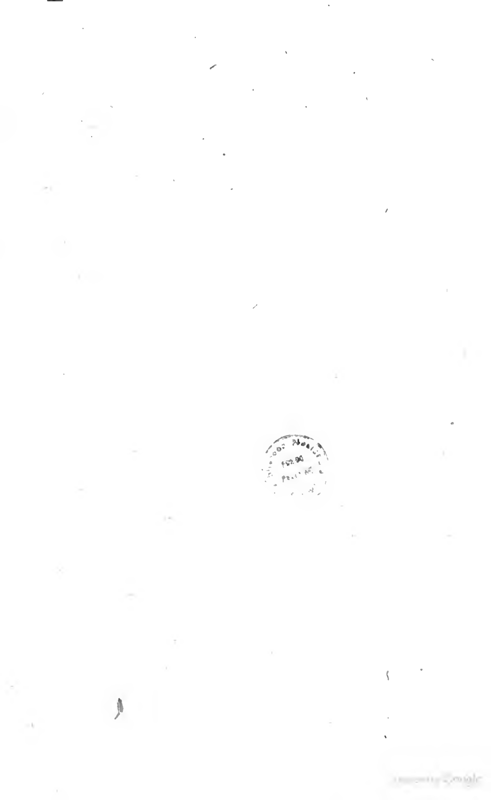
Mais qu'elle idée s'est-on formée des Rois, en leur attribuant ainsi l'honneur de tous les établissemens publics ? Disons la vérité : c'est que la flatterie s'est glissée dans tous les arts, dans toutes les sciences. Depuis le confiseur, qui nomme de mauvaises dragées *bombons du Roi*, jusqu'à l'astronome qui a fourré dans le ciel, la *harpe de David*, la *chevelure de Bérénice*, le *conquérant de l'Inde*, tout est farci de basses

adulations. Il n'y a que l'histoire naturelle qui vraiment ait su adapter les noms aux choses. Elle appelle le lion qui dévore, le *Roi* des animaux : la baleine, dont la gueule engloutit cent poissons à-la-fois, la *Reine* des mers. Elle dit le tigre *Royal*, l'âne *Royal*, l'aigle *Royal*. Rien de mieux. Elle n'a jamais dit l'agneau *Royal*, la colombe *Royale*. Elle a bien senti qu'on se mocqueroit d'elle.

Ce département offre des sites charmans. Tantôt riches, tantôt agrestes, on passe successivement du luxe de l'agriculture, à la simplicité sauvage des bois et des bruyères. Il est rare que l'on rencontre un point de vue plus pittoresque, que l'immense bassin où Nancy repose. Des champs cultivés, tantôt coupés par le verd éclatant des pampres vigoureux, tantôt émaillés par les fleurs, dont le calice embellit les prairies, tantôt jaunis par l'épi pesant, que le zéphir semble faire rouler en flots nombreux, tantôt semés sans monotonie de maisons charmantes et de jardins enchantés, s'alongent, s'étendent, montent insensiblement vers l'horison, où l'œil, qui les suit avec volupté, s'arrête avec respect devant les cîmes neigeuses des Vosges, dont le front se perd dans les nuages qu'enflamment les rayons du midi. La Meurthe, en serpentant sur son lit de cailloux, s'avance avec grace sur ce théatre vrai palais de la nature, caresse de ses flots les murs de Nancy, et se dérobe aux regards qui la cherchent encore entre les côteaux retrécis, que les pâtres innocens font retentir de leurs chansons champêtres. Tandis qu'*Amance*, sur la cîme d'un rocher, élève dans un vague lointain ses

gothiques tours, rongées par le tems, Nancy, dans le fonds du vallon, déroule avec orgueil ses toîts modernes; et lorsqu'à l'extremité du tableau, les flèches aiguës de S. Nicolas retracent à l'esprit les superstitions humaines, plus près de vous un obélisque rembruni par les ans, entouré de l'eau fangeuse d'un marais, rappelle au cœur l'écueil des grandeurs de la terre; la mort! cette mort terrible! qui dans les batailles forme si souvent de ses aîles le panache des héros; la mort! dont la faulx abattit en cet endroit le plus méchant des hommes, par conséquent le plus fameux : *Charles-le-Téméraire*, le dernier des Bourguignons.

Ici le caractère des habitans n'est pas tout-à-fait le même que dans les autres départemens. Peut-être n'y retrouve-t-on pas la même franchise, et un égoïsme plus distinct s'y fait-il remarquer. Il ne faudroit pas, je crois, remonter bien haut pour trouver l'origine de cette nuance. La Lorraine, pendant plus d'un siécle, a cruellement souffert du fléau de la guerre : des jours plus doux ont succédé à ces tems désastreux. Le cœur, jouissant avec une sorte de profusion de ce dont il fut si long-tems privé, s'est naturellement resserré. Il a, pour ainsi dire, comprimé en lui-même toutes ses affections. Il est devenu égoïste, par cela même qu'il fut long-tems dans l'impuissance de l'être : et l'usage d'avoir perdu, a amené la crainte de perdre. La sagacité d'esprit, assez générale dans ces cantons, a joint ses calculs aux sensations du cœur, et a fini par isoler les individus. Peu de villes comme *Nancy*, où les jeunes-gens soient moins liés entr'eux, symptôme





Nancy

de l'égoïsme ; où la parure les occupe davantage ; conséquences de l'égoïsme ; et où les petites malignités de société soient plus fréquentes, délassement de l'égoïsme.

En général, les *Nancéyens* sont émigratifs, les femmes sur-tout. L'attachement au sol n'est pas leur plus forte vertu. Il faut que cela tienne au caractère national, car peu de départemens présentent plus de ressources aux agrêmens de la vie. On y trouve des vins d'une qualité agréable. Les meilleurs se consomment dans le pays, et les gens riches en préfèrent quelques-uns à d'autres de cantons plus estimés.

Le climat est moins beau qu'à Paris. Les hivers y sont pluvieux, les printems tardifs, les étés brûlans et orageux : l'automne y est la plus belle des saisons.

Nancy est le chef-lieu de ce département. Cette ville est au rang des belles cités de l'empire. C'est sous le règne de Léopold, et pendant le séjour que Stanislas, Roi de Pologne, a fait en Lorraine, qu'elle a pris le degré de splendeur où elle est aujourd'hui. Nous vous en faisons passer une vue.

Ce que l'on appelle la ville vieille est un amas confus de maisons sans goût et sans architecture, que des rues étroites, tortueuses, et mal-saines séparent. C'est cependant dans ce quartier que la majeure partie des *seigneurs Lorrains* avoient leurs hôtels. L'orgueil de faire mesurer l'antiquité de leur origine sur la vétusté des bâtimens, l'emportoit sur la volupté des hôtels commodes et élégans que la ville neuve leur offroit en foule. Ils les laissoient aux financiers et aux commerçans, qui, plus sages qu'eux, comptoient au

moins au nombre des qualités de l'argent les douceurs de la vie qu'il peut procurer. C'est dans cette ville vieille que se voyent les murailles épaisses et gothiques que l'on honore du nom de palais des anciens ducs de Lorraine, que l'on a converties en cazernes d'officiers, et où les espiégleries de MM. les sous-lieutenans *insultent* un peu aux souvenirs *majestueux* que fait naître le séjour des *souverains*.

Les ridicules se touchent. Autant les *Princes* Lorrains étoient mal logés de leur vivant, autant après leur mort étoient-ils superbement encavés. A côté de leur palais, aussi mesquin pour l'étendue que pour l'architecture, étoit l'église des *bons* cordeliers, bien engraissés des aumônes tardives qu'ils soutiroient à leurs gracieux *souverains*, lorsque la mort venoit les avertir de rendre compte d'une vie souvent un peu véreuse. Avoir régné, et mourir sans reproche, est un miracle que nos Thaumaturges ont oublié de faire, et certes sa nouveauté eût converti bien des gens. Nos cordeliers, qui le savoient impossible, fondoient leur cuisine sur les remords de Monsieur le mourant *couronné*, et lui vendoient le paradis à beau deniers comptans, plus ou moins, suivant le plus ou moins de crimes. L'argent reçu, on laissoit le Monsieur mourir en paix; on l'embaumoit, on le doubloit de cèdre, de plomb, et de velours noir; on le portoit en cérémonie dans le sein de ses pères, c'est-à-dire dans une rotonde magnifique, où les arts ont ciselé le marbre de toutes les couleurs, pour recéler une mauvaise pincée de poussière. Tout le peuple, en s'écriant, que c'est beau! disoit, c'est notre *bon* Prince qui est mort: et tous les badauts, en visitant la rotonde,

disoient : qu'on est heureux d'être Prince pour être enterré comme cela. Tel est le monde ! On auroit dit à ces curieux de tombeaux : ici près est la motte de terre qui couvre les os d'un laboureur qui, toute sa vie, a nourri ses semblables, rendu sa femme et ses enfans heureux, enrichi le mercenaire, secouru l'indigent, et payé sa dette à la nature, à la société, et à l'état : eût-elle arrêté leurs regards ? Non sans doute. Il y a des accapareurs de premières places après la mort comme pendant la vie. L'homme modeste n'a rien tant qu'il respire, ni quand il est mort. Voilà pourquoi le monde sera toujours mal gouverné. Les gens en place n'offrent point d'exemple à suivre, ni leurs tombeaux de leçons à retenir.

Dans cette église des cordeliers de Nancy sont enterrés les deux plus grands ennemis de la liberté des peuples, *Charles-le-Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, et le cardinal de Lorraine (1). Un an avant sa mort, ce duc de Bourgogne, que l'on a cru honorer en le surnommant le *Téméraire*, le *Hardi*, le *Guerrier*, avoit perdu contre les Suisses, qu'il vouloit asservir, cette fameuse bataille de *Morat*, où ces hommes libres, armés simplement de piques et de spadons, triomphèrent de la formidable artillerie, et de la célèbre gendarmerie de Bourgogne. Une charette, chargée de peaux de moutons, conduite par un Suisse, passe dans le pays de Vaud. Un petit brigand, *Jacques de Savoie, comte de Romond*, vole au Suisse sa charette et ses peaux. Les Suisses, pour l'en punir, s'emparent de quelques bicoques sur le territoire du voleur. Un petit brigand en trouve bientôt un

grand pour le protéger. Le duc de Bourgogne fut le *grand* de l'aventure, et s'arma pour dépouiller les volés et le voleur. Les Suisses le rossèrent à *Granson*. Il ne fut pas content, voulut prendre sa revanche, et la fameuse journée de *Morat* lui apprit qu'un peuple libre ne se dompte pas si facilement. Il y perdit dix-huit mille hommes. Les Suisses entassèrent les os des vaincus dans une petite chapelle, sur le bord du lac de Genève, avec cette inscription : *Invictissimi atque fortissimi, Caroli ducis Burgundiæ exercitus, Muratum obsidens, contra Helveticos pugnans. Hic sui monumentum reliquit. Anno* 1476.

Le *Téméraire* auroit dû servir d'exemple à ses pareils, si les despotes pouvoient s'instruire aux dépens de leurs semblables. O France! ô ma patrie, nom si cher, nom si doux pour le cœur d'un homme de bien! toi, que je porte toute entière dans mon cœur, objet du sacrifice de toutes mes affections, de toutes mes facultés, de toute mon existence! Puissent les Prussiens trouver leur *Morat* dans tes plaines! puisse la postérité lire un jour sur les monceaux de leurs os la punition des esclaves dont le bras se vend aux féroces volontés des tyrans.

Ce fut presque en sortant de cette défaite de Morat que Charles-le-Téméraire vint périr devant Nancy, dont il entreprit le siége, plus par haine contre Louis XI, qui protégeoit le duc de Lorraine, que par esprit de conquête. Un de ses principaux officiers, *Campo-Basso*, Napolitain, vendu au duc de Lorraine, causa, par sa défection, la perte du *duc* de *Bourgogne*. Forcé de fuir après la bataille, le cheval de ce Prince

s'enfonça dans un marais. Ce fut là que la mort l'atteignit : et l'obélisque dont nous avons déjà parlé, et que l'on voit aujourd'hui dans le marais de la porte S. Jean à Nancy, marque la place où il périt.

Tout ce que l'on appelle ville neuve, à Nancy, est vraiment magnifique. Les rues et les places y sont surtout de la plus grande majesté. Rien n'est plus élégant, plus frais, plus flatteur à l'œil, que l'espèce de rue appellée la carrière, qu'une allée d'arbres ombrage, que des bâtimens d'architecture uniforme prolongent, qu'un arc de triomphe ouvre, que l'hôtel du gouverneur termine, et d'où l'on sort par deux colonnades, dont l'une communique à la ville vieille, et l'autre à une promenade, dite la Pépinière, dont l'on chercheroit vainement ailleurs le parallèle.

La place, qui, sans doute, aura perdu son nom de *Royale*, est d'une beauté plus sévère. La maison commune, l'un des plus beaux édifices qui soit en France, occupe l'une des faces. Les deux façades latérales, coupées dans leur centre par deux rues immenses, dont les extrémités aboutissent à deux portes de la ville bâties en arc de triomphe, forment quatre pavillons carrés. L'hôtel des *douanes*, celui de l'*intendance*, celui de la *comédie*, et le quatrième, occupé par des particuliers, composent ces deux latérales. La face opposée à la maison commune est formée de maisons uniformes, mais plus basses, pour laisser voir dans toute sa grace l'arc de triomphe dont nous avons déjà parlé, qui communique à la carrière. Quatre grilles, du dessein le plus noble, accompagnées de fontaines en bronzes et en rocailles, ferment les quatre angles.

Au milieu de cette place s'élevoit avec orgueil la statue pédestre de Louis XV, que le patriotisme des habitans de Nancy aura, nous n'en doutons pas, convertie en canons. Les Rois appelloient les canons leur dernière raison : *ultima ratio Regum.* Le peuple, en faisant servir leurs statues à faire des canons, pourra les appeller *unique bienfait* des Rois.

Il en est de même du monument dont la place d'alliance est décorée. Il fut érigé pour perpétuer le souvenir de l'alliance entre les *Bourbons* et la *maison d'Autriche.* Comme les ornemens en sont en plomb, il seroit plaisant que l'on en fît des balles pour terrasser les Autrichiens, et que le monument de l'alliance devînt précisément l'instrument de la rupture éternelle.

Les casernes sont magnifiques, l'hôpital est beau. Les portes, dites *Royale*, *Stainville*, *Sainte-Catherine*, et *S. Pierre* sont d'un beau style. Les autres édifices, tels que les églises, par exemple, sont méprisables, et là, comme dans bien d'autres lieux, l'évêque étoit mieux logé que le Dieu qu'il feignoit d'encenser. Avant la révolution, la chaire moderne de l'épiscopat de Nancy ne comptoit guères que deux apôtres marquans, MM. de Fontanges et la Fare. Il est assez singulier que les noms de deux évêques doivent leur illustration à des vices. Madame de Fontanges étoit libertine de cœur, M. de la Fare libertin d'esprit.

Il y auroit comme cela, de tems en tems, des généalogies à rappeller qui ne seroient pas sans fruit, pour apprendre aux hommes le peu d'estime qu'ils devoient faire de ces grands, si gonflés jadis des

mérites de leurs pères : celle du traître la Fayette, par exemple. Si l'on eût dit, il y a quelques années, que tous les ayeux de cet homme s'étoient fait tuer pour défendre des causes injustes, on auroit pu prévoir les destinées de leur fils.

Gilbert *Moitié* fut tué en 1356 à la bataille de Poitiers. Il défendoit le plus étourdi, comme le plus insolent des Rois, Jean II, contre le meilleur des Princes, s'il en est de bons, le *Prince Noir*.

Gilbert *de la Fayette* fut appellé, sous Charles VII, le Restaurateur de la Liberté Française, parce qu'il avoit remis la France sous le joug d'un conquérant voluptueux.

François *de la Fayette* fut tué à la bataille de Saint-Quentin, en 1557. Ce n'étoit pas la France qu'il servoit, mais l'ambition du Montmorency, qui sacrifioit la vie de dix mille hommes pour conserver la faveur de Henri II.

Pierre *de la Fayette* fut tué à la bataille de Moncontour. Il combattoit contre la plus juste des causes, la tolérance du culte.

Charles *de la Fayette* fut tué à la bataille d'Etampes. Il combattoit pour Catherine de Médicis.

Le la Fayette (2) d'aujourd'hui sera tué je ne sais pas où, mais on peut présumer par qui.

Nancy n'est pas au nombre des anciennes villes. Avant le douzième siécle elle n'étoit pas connue. Un château, appartenant à un seigneur nommé Droguon, et acquis par un *Matthieu*, duc de Lorraine, est son origine première : successivement quelques maisons s'élevèrent autour de la maison des ducs. Ils firent

bâtir sur la Meurthe un pont que l'on voit encore. Il ouvrit les communications avec la Lorraine allemande ; et insensiblement une ville se forma. La nécessité de repousser la guerre la fit fortifier plusieurs fois, et plusieurs fois aussi la nécessité d'accéder à la paix, la fit démanteler. Aujourd'hui il ne lui reste plus pour défense que deux mauvaises tours, appellées citadelle, et qui ne sont pas même un château. Toute la ville neuve, et principalement le faubourg S. Pierre, immense dans son étendue, sont de la création de Stanislas. C'est au bout de ce faubourg que, dans une vilaine église de moines, gît le mausolée du *détrôné*. C'est un chef-d'œuvre de Girardon.

Le démon de la contre-révolution, planant sur la tête du perfide Bouillé, a vomi ses premières fureurs contre les murs de cette ville. Il sera possible que la postérité trouve un peu d'obscurité dans cette époque de la révolution Française : les faits exagérés par les écrivains des deux partis, laisseront les lecteurs d'alors dans le doute, où gît le vrai point de la vérité. Il n'y a donc qu'un moyen de la remettre dans tout son jour ; c'est en rétablissant la question. De quoi s'agissoit-il ? de deux régimens (3) qui demandoient qu'on leur rendît compte de leurs deniers ; qui ne les disoient pas mal administrés, mais qui vouloient voir comment ils étoient administrés ; qui étoient approuvés et non pas excités dans leur conduite par tous les bons citoyens de Nancy. Pour sentir à présent comme un motif si foible, mais si juste a amené des suites si funestes, il faut dire que la révolution cheminoit, et qu'en conséquence le nombre des malveillans grossissoit, que

le germe de la corruption se développoit dans l'assemblee constituante, et que les scélérats de tout genre n'attendoient qu'une fausse démarche, un décret léger de cette assemblée pour couvrir leurs fureurs du masque de la loi. Cela n'étoit ni fin ni difficile. Ces deux régimens envoient des députés à l'assemblée pour obtenir la connoissance de leurs comptes. L'assemblée rend un décret général, pour que, sous les yeux de commissaires officiels, on rende dans tout l'empire compte aux soldats de l'état des caisses depuis telle époque. Qu'arrive-t-il ? C'est que, pendant que le décret sort, les agitateurs, sous le masque du patriotisme, entraînent les soldats de Nancy à mettre la caisse de leurs corps sous leur sauve-garde. L'assemblée, instruite par des rapporteurs perfides de comités gangrenés, de cet acte de violence, ne fait pas réflexion que son décret a pu, ou n'être pas encore expédié à Nancy, ou caché peut-être par ceux même qui vouloient le trouble, ce qui étoit vrai à la lettre, et lance un second décret de proscription contre cette garnison. Ainsi, l'on voit clairement que les aristocrates, qui avoient fait faire une fausse démarche à l'assemblée, avoient eu plein succès dans leurs combinaisons. Armé de ce second décret, Bouillé marche contre Nancy. Qu'avoit-on à lui dire ? Il auroit répondu insolemment, je marche au nom de la loi, je suis fidèle à mon serment. N'avoit-il pas légalement le droit d'être parjure et contre-révolutionnaire ? Quand un assassin entroit dans la bastille pour couper le cou à un innocent, il montroit l'ordre du Roi : n'avoit-il pas le droit d'être assassin sans reproche ? (4) Voilà la logique de

Bouillé. Un décret m'ordonne de vous assassiner, je vous assassine, vous êtes trop heureux.

Telles sont, en peu de mots, les causes et les ressorts de l'affaire de Nancy. Tout l'empire, pendant quelques minutes, chargea cette ville de malédictions : tout le troupeau de la Fayette fit des fêtes funèbres et prétendues civiques en l'honneur des morts de cette déplorable journée. Les observateurs patriotes furent les seuls à savoir à quoi s'en tenir. Mais le jour de la vérité est venu, et la voilà. La voilà toute nue, sans exagération, comme sans partialité; et telle que la diroit un aristocrate, s'il étoit possible qu'il en existât un de bonne-foi.

Le jour est venu aussi de briser ces idoles d'un quart-d'heure, qu'un parti triomphant érige, et dont la renommée répète le nom, sans savoir si c'est de Cincinnatus ou de Cartouche dont elle parle. Nous avons vu le buste de *Desiles* couronné de chêne à l'assemblée constituante : nous l'avons vu en gravure figurer à côté des d'*Assas* et des de *Wolf* : nous l'avons vu sur la scène recueillir les *bravo* d'un parterre à épaulettes : nous ne l'avons pas vu au Panthéon, mais peu s'en est fallu, graces aux adulateurs de toutes les castes ! Qu'avoit donc fait *Desiles* ? Rien, ou, pour mieux dire, une étourderie perfide.

Desiles, sous-lieutenant, étoit de garde à la porte neuve avec un capitaine de son corps. Il s'y trouvoit une pièce de canon que les citoyens soldats y avoient amenée. La troupe, sous les ordres de ces deux officiers, étoit accrue par le peuple qui s'y trouvoit en foule. Ils affectoient ce patriotisme bavard, qui n'est

assis

assis que sur les lèvres, et ne va pas plus loin, parce que dans la tête il ne trouveroit qu'une ame perfide, et dans le corps qu'un cœur gâté. Quand ces gredins approcheront, crioient-ils, il faut les écraser, il faut les tuer. Raisonnement du lâche, qui combat l'air que les colonnes ennemies font refluer, et repose ses jambes pour s'enfuir quand elles s'approcheront. Bouillé paroît enfin, et avec lui sa colonne de soldats égarés. Alors le langage de *Desiles* change. Ce ne sont plus des gredins qu'il faut immoler. Ce sont des frères avec qui l'on doit parlementer. « Il faut attendre, il faut » temporiser : enfin peut-être leurs intentions ne sont » pas mauvaises. Que risque-t-on à les laisser appro- » cher? » Que risque-t-on! et *Desiles* savoit que Bouillé avoit promis une heure de pillage à ses hussards! et *Desiles* savoit que Bouillé, nouvel Edouard, avoit demandé la tête de cinq hommes pour le prix du salut du reste des habitans! Quand il s'avance à la bouche du canon, pour enchaîner par cet apparent héroïsme la juste fureur des habitans de Nancy, il sait donc que la récompense de cette modération magnanime qu'il leur demande sera le pillage de leurs maisons, et le supplice des plus patriotes. O scélératesse sans exemple! qui, dans le fort des dangers, conserve encore le masque de la vertu, pour séduire, trahir, et poignarder. On ne l'écouta pas. Il s'étoit avancé à l'alignement de la bouche du canon, et non pas, comme on l'a dit, en face de la bouche du canon. On lui crie de se ranger, que l'on va tirer : il n'en tient compte. Un coup de fusil part. Ce coup de fusil fut un crime. Juste envers tous, l'assassin qui frappa *Desiles* m'est

aussi odieux que *Desiles* hypocrite, servant les contre-révolutionnaires. Il falloit l'arracher de force de la place où il se tenoit, mais il ne falloit pas le tuer. Le coup l'atteint. Il porte sur le côté de la cuisse, justement à la place où dans une poche en long il tenoit ses clefs. La douleur le fait chanceler. Ses bras cherchent un appui, et s'étendent machinalemeut vers la bouche du canon placé à ses côtés. L'imagination, qui sait tout embellir, a fait de ce mouvement forcé de *Desiles* une effervescence spontanée de dévouement patriotique. Mais loin des amis de la vérité ces caricatures enfantées par les peintres, accueillies par les crédules, et célébrées par les imposteurs ! Que les statues de *Desiles* tombent donc en poussière devant la vérité. Si *Desiles* eût été dans l'armée de Bouillé, qu'il se fût précipité devant la bouche d'un canon pour l'empêcher de tirer sur les citoyens de Nancy, voilà comment il eût mérité le surnom de héros, parce qu'alors, enchaîné sous les drapeaux de l'injustice, il eût empêché le cours de cette injustice. Mais attaché au parti de la justice, et se précipiter sur la bouche d'un canon pour empêcher cette justice de triompher de la perversité, ce n'est pas l'action d'un héros, c'est le *nec plus ultra* d'un traître.

A trois quarts de lieues de Nancy, sur le penchant des montagnes qui bornent la campagne au couchant, on voit cette maison si superbe et si célèbre de *Mareville*, où l'ancien régime entassoit ses victimes. C'étoit là que cent vingt frères, appellés *Yonistes*, vivoient de l'infortune de cinq cents opprimés. C'étoit là que ces agens de la scélératesse des ministres, de la cupi-

dité, de la partialité, et de la barbarie des familles faisoient pleuvoir goutte à goutte la tyrannie, mais la tyrannie puérile, mais les petits tourmens monacaux sur les malheureux confiés à leur geole. Nuls ne possédoient à un plus haut degré l'art de prolonger les souffrances, de multiplier les pointes de l'angoisse, de disséminer la poussière corrosive de l'adversité, et de couvrir d'un voile de bonheur, de calme, de douceur et d'opulence, le séjour magnifique dont les larmes de l'esclavage pourissoient les murailles. Les étrangers auroient juré que c'étoit le temple de la félicité. Là, tout, jusqu'à l'autel somptueux où l'on conduisoit les damnés de cet enfer adorer un Dieu bienfaiteur, étoit bâti avec l'aliment retranché à la vie des victimes du despotisme. Là les chefs oisifs de cette arche de mort dormoient paisiblement sur le duvet; au bruit formidable des chaînes, dont le silence des cachots retentissoit pendant les nuits. Là j'ai vu jadis les maréchaux de France, les intendans, les évêques, venir étaler dans la joie des festins l'opprobre de s'assimiler avec de vils geoliers; et l'inhumanité de rire dans des lieux où l'innocence outragée appelloit la foudre du ciel. Mais là, graces à la liberté, nous venons de voir aussi la terreur écrite sur le front de ces tyrans *liliputiens*, moucherons nombreux que l'oppression avoit soufflés sur la terre, et qui sont rentrés dans la poudre au retour de la vérité. Jugez, Monsieur, de l'état d'aisance où les prisonniers de cette maison devoient être. Leurs frauduleux guichetiers trouvoient le secret sur le retranchement des fournitures que les pensions du gouvernement ou des familles

payoient, de se faire un revenu de cent mille livres de rente, et de nourrir un troupeau de cent vingt frères. Aussi la bicoque que le *Roi Stanislas* leur avoit *royalement* donné pour établir une fabrique de *persécution* chrétienne, s'étoit-elle, en moins de 30 ans, changée en un palais immense. Une basilique fastueuse s'étoit élevée! un village s'étoit étendu sur le côteau! des champs superbes, des vignes abondantes, des jardins féconds avoient uni leur opulence à la moderne colonie! et la tyrannie engraissée faisoit refluer l'or dans les bureaux de Versailles pour acheter des persécutés. Que c'étoit un bon métier que de vendre des lettres-de cachet! Des familles donnoient de l'or pour en obtenir, et des geoliers donnoient des diamans pour qu'on ne les refusât pas. O le bon tems! et vous vous étonnez, peuple Français, de la lâcheté des aristocrates! mais comparez donc : et dites-moi si ceux dont le cœur rappelle ces jours de corruption, peuvent être de braves gens.

Stanislas avoit aux portes de Nancy une maison de plaisance appellée *mal-grange*, ou mauvaise grange. Ce nom est assez bien trouvé pour la maison d'un Roi. A coup sûr, tout ce que le peuple dépose dans une grange semblable est bien vite dénaturé ou corrompu. *Lunéville* étoit le Versailles du bon-homme *détrôné*. Ce palais a quelque connexité avec le *Luxembourg*. Les jardins étoient, dit-on, magnifiques jadis. Aujourd'hui tout est dévasté. Depuis la mort de Stanislas, Lunéville a servi successivement de casernes à la gendarmerie et aux carabiniers.

Avant de se rendre de *Nancy* à *Lunéville*, on voit

S. Nicolas, petite ville ancienne, refuge de la superstition, grace à une abbaye de bénédictins, qui trouvoit son compte à la propagation des fables que l'on débitoit dans leur église. Des reliques de *S. Nicolas*, évêque de *Myre*, des chaînes de chevaliers qui se trouvent tout-à-coup transportées de la *Palestine* en *Lorraine*, des revenans, des feux folets, tout cela étoit d'un très-bon rapport pour les enfans de S. Benoît: mais comme ce rapport est très-médiocre pour l'esprit, nous ne vous en parlerons pas plus que de la chartreuse de Nancy, qui, comme toutes les maisons de ce genre, n'offroit qu'un luxe révoltant, et un égoïsme insupportable.

Toul, dont nous vous envoyons une vue, est d'un tout autre intérêt. C'est une jolie ville, située sur la *Moselle*, dans un vallon aussi agréable que fertile. Il est à présumer que ceux qui lui donnent pour fondateur *Tullus Hostilius*, Roi de Rome, ont été égarés par le desir de reculer l'antiquité de cette ville. Comment *Tullus Hostilius*, Roi d'un petit canton de l'Italie, seroit-il venu dans les Gaules pour y fonder une ville, lui qui avoit bien assez de peine à défendre la sienne des entreprises de ses voisins? Tout ce que l'on peut dire, c'est que Toul est au nombre des villes dont l'origine s'est perdue dans la nuit des tems. Elle n'a point de monumens dignes de fixer l'attention des voyageurs : sa cathédrale est gothique, vaste, mais sans ornement ni majesté : c'est un énorme amas de pierres, et voilà tout.

Dans les départemens de la *Meuse* et de la *Moselle*, je vous ai entretenu assez longuement du régime

ancien des *ci-devant* Trois-Evêchés. Ainsi, je ne me répéterai point ici. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'aujourd'hui *Toul* n'a point l'air de regretter aucun des anciens régimes. Nul évêché ne fut plus fécond en saints. On compte vingt-deux évêques de Toul, saints sans contredit, car, depuis quinze à seize cents ans, tout le monde l'assure. Je ne sais pas si c'est ici le cas de dire : *vox populi*, *vox Dei*. Toul avoit jadis à ses portes une maison royale, appelée *Savonières*, qui n'est plus qu'un misérable bourg. Charles-le-Chauve, en 859, y fit célébrer un concile. Là cet imbécille Roi, suivi de ses deux neveux, *Lothaire* et *Charles*, se plaignit amèrement de *Ganelon*, archevêque de *Sens*; convaincu de trahison pour avoir servi *Louis*, frère et ennemi du Roi, et n'obtint pas justice. Assembler des prêtres pour obtenir justice d'un prêtre, il faut avoir perdu la tête.

En 1700, Louis XIV fit raser les murailles de Toul, et des fortifications modernes se sont élevées sur les anciennes. Le pont de pierre que l'on voit sur la Moselle a été construit aussi sous son règne. Les vins de ses environs sont assez estimés, et passent presque tous en Allemagne et dans le pays de *Liège*.

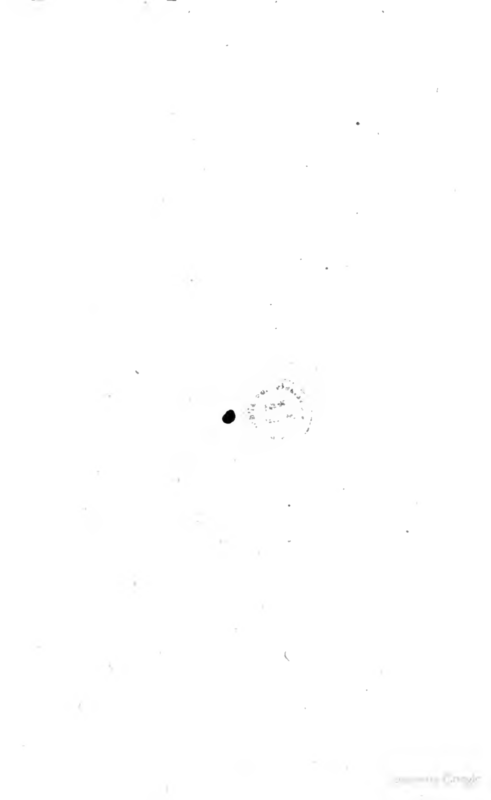
Ce département renferme une foule de petites villes dont je ne vous ferai point l'énumération. La carte géographique y suppléera. Nulles ne présentent un objet de curiosité au lecteur, si l'on en excepte *Pont-à-Mousson*. Située sur la Moselle, cette ville est agréable, et tire son nom d'un vieux château ruiné, que l'on nommoit Mousson. Le cardinal de Lorraine y fonda une université en 1573. La translation de cette

université à Nancy a fait beaucoup de tort à Pont à-Mousson. Mais telle étoit la politique destructive de l'ancien régime, de maigrir les villes d'un ordre inférieur pour engraisser les capitales, comme si l'opulence de quelques villes devoit être le symptôme de celle du reste de l'empire. Cette opinion étoit bien mal digérée; car au contraire, dans un état, la splendeur privilégiée de quelques villes, est un symptôme de l'*énervure* des autres : c'est une preuve que les poids ne sont plus égaux; et le superflu en biens dans une ville ne se peut qu'en raison de l'accroissement en maux dans telle autre. Mais tel étoit le déraisonnable orgueil des grands d'autrefois : où gissoit une ombre de Roi, il falloit des masses de richesses nationales, et ces masses alloient par-tout en dégradation, à mesure que la représentation de cette autorité royale se rapetissoit. L'homme a pourtant les mêmes besoins par-tout; mais, suivant ces Messieurs, l'homme placé loin des trônes avoit moins de droits à la vie.

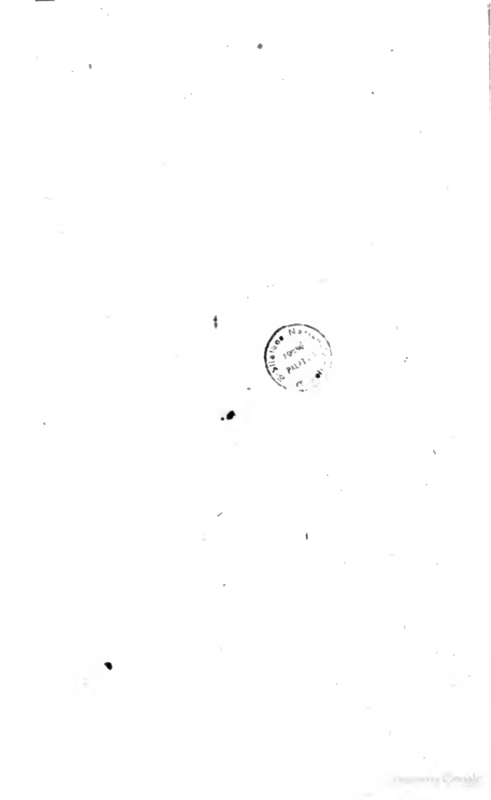
Outre cette université, que *Pont-à-Mousson* avoit perdue, Nancy avoit encore une académie. J'ai assisté à l'une de ses séances : c'étoit une mauvaise caricature de l'académie française. Là se trouvoient unis à l'orgueil, à la morgue, à la prétention de ces républiques aristocrates, dites des lettres, tout le ridicule, toutes les momeries, toutes les puérilités du faux savoir. L'académie de Nancy étoit le *Bourgeois Gentilhomme* des académies. Les fleurs de sa robe de chambre étoient toujours la tête en bas, parce que ses teinturiers lui disoient que les grands seigneurs ou les grandes académies la portoient ainsi. Dans une salle

de la maison commune, tapissée d'échafaudages d'attente pour l'homme qui voudroit peindre les voûtes de ce *Museum*, s'asseyoit autour d'une table de billard, ou peu s'en faut, un quarteron de savans bien boursoufflés, bien roides, bien sérieux, dont les petits esprits rassembloient pendant un an toutes leurs forces, pour dire, pendant une minute, nous sommes de grands génies. Le seigneur *Presæs* ouvroit la séance par un beau compliment en français Lorrain à *Messiores assistantes*. Ensuite de grands *docteurs* faisoient de beaux discours. L'un prouvoit *algébriquement* qu'un, plus deux, étoit égal à trois; l'autre lisoit lentement de petits vers bien longs. Beaucoup ne disoient mot, parce qu'ils n'avoient rien *copié*. L'assemblée, les yeux, la bouche, et les oreilles ouvertes, faisoit l'impossible pour entendre quelque chose, et finissoit par n'avoir rien entendu. Chacun disoit : la belle chose qu'une académie ! et l'homme de génie, que des voyages ou des circonstances jettoient dans Nancy à l'époque de cette séance fameuse, rioit dans un coin des encenseurs et des encensés, et ne concevoit pas comment une ville pleine de gens d'un mérite réel consacroit trois heures, dans certains jours de l'année, à venir applaudir au ridicule. Les séances publiques des académies ressemblent à certaines fêtes de l'antiquité, où les peuples adoroient les divinités mal-faisantes.

La situation de *Rosières*, petite ville des environs de Nancy, nous a paru tellement pittoresque, que, malgré le peu d'importance de cet endroit, nous nous sommes décidés à vous l'envoyer. *Phaltzbourg*,



Toul



Rosieres

célèbre par ses liqueurs, et *Lixheim*, méritent quelque attention par leurs fortifications, mais une chose remarquable est le marais ou étang de l'*Indre*, que l'on voit dans les environs de *Dieuze*. En lâchant cet étang, il inonderoit plus de sept lieues de terrein, et pourroit envelopper sous ses eaux une armée ennemie qui tenteroit de pénétrer dans ce pays. Au milieu de cet étang se trouve un village, ou plutôt une petite île couverte de quelques chaumières, que l'on nomme *Tarquin-Pole*. Une tradition fabuleuse donne pour fondateur à ce village un parent de Tarquin, que la liberté de Rome fit fuir loin de sa patrie, et de l'infortune de ce Roi, dont il partageoit le nom exécré.

Ainsi donc les tyrans ne peuvent fuir leur renommée : et la fable, de concert avec l'histoire, répètent leurs crimes aux générations. Ombre du fils de ce Tarquin ! s'il est vrai que jadis, cachant à l'univers l'horreur de ton nom au sein des glayeuls de l'Indre, tu vins si loin du palais que ton père souilla de ses crimes, ombre malheureuse ! réveille-toi. Parles aux chefs des brigands du Nord, comptes-leur la honte dont se couvrit Porsenna, en embrassant la cause d'un despote détrôné, en osant marcher contre un peuple libre : dis-leur que tu fus témoin de la généreuse audace de *Scevola* : dis-leur que le cœur des hommes ne change point, qu'il n'y a de passager que les trônes : que par-tout où l'on trouve des peuples libres, le mépris est le partage du diadème : qu'entre *Tarquin* et *Louis XVI*, entre un Roi de Prusse et un Roi d'Etrurie, il n'y a de différence que les noms. Ne t'effraies point, ombre errante ! tu vas voir le nom de *Brutus* sur tous les

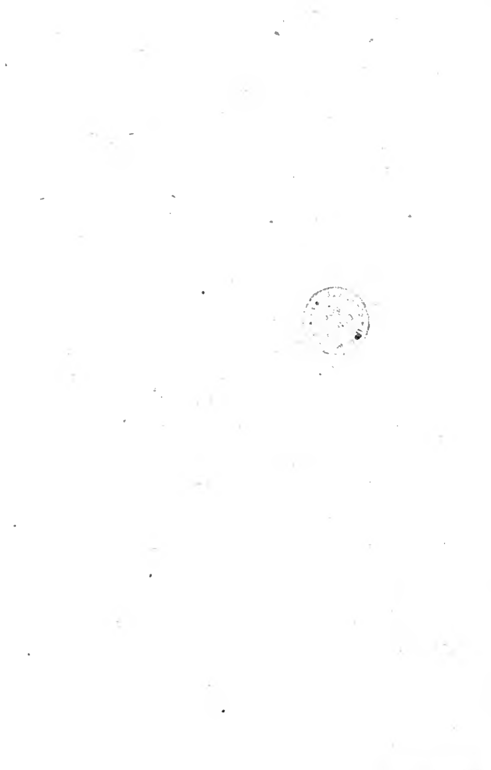
fronts de la France : que ce nom sacré ne te replonge pas dans les ténèbres éternelles : marche! vole aux tentes du *Brunswick* et du *Prussien* : dis-leur ce que tu fus, ce que fut ton pére : montres-leur la fange où tu te cachas; qu'ils connoissent à ton sort celui que les tyrans, leurs *Arons* et leurs *souteneurs* se préparent. Nommes-leur *Rome*, c'est une grande leçon pour les Rois.

Les salines de ce départemant sont un des grands avantages de son territoire, celles de *Dieuse*, de *Vic*, de *Château-Salins*, sont les plus renommées. Le procédé pour faire le sel n'est pas le même par-tout. Ici, à l'aide d'une pompe que des chevaux font mouvoir, l'eau monte des puits profonds où la nature a caché les sources d'eau salée. Elle tombe dans un réservoir, d'où elle coule dans une sorte de cuve, sous laquelle brûle, pendant vingt-quatre heures, un grand feu, à raison de dix cordes de bois pour 15 pouces d'eau. Dans d'autres endroits, le sel se fait dans des bâtimens longs, disposés en forme de halles. Dans le bas est un réservoir. Au-dessus est un plancher percé à jour. Au-dessns du plancher on entasse des fagots jusqu'au toît du bâtiment. L'eau, élevée à cette hauteur, au moyen des pompes, tombe sur ces fagots, et filtre à travers; l'air fait évaporer l'eau-douce, et le sel tombe dans le réservoir.

L'aspect de *Vic* est agréable, et nous en avons fait dessiner une vue, que nous vous faisons passer. Sans l'indigne lâcheté des habitans de *Longwy*, ce département ne seroit pas exposé aujourd'hui à devenir la proie des hordes du Nord. Si les peuples savoient



Vic



l'estime que les conquérans même portent aux généreux défenseurs de leurs foyers, nuls ne songeroient à les livrer qu'après la plus courageuse résistance. Cette réflexion me rappelle une anecdote bien à l'ordre du jour. *Soliman* assiégeoit *Budes* en personne. Au bout de quelques jours de siége, la ville lui fut livrée : il en prit possession, et tandis que ses troupes faisoient une fouille scrupuleuse pour découvrir tous les lieux où l'on auroit pu déposer des munitions, l'on trouva dans un cachot un homme chargé de chaînes. On le conduisit devant *Soliman*. C'étoit *Nadasti*, gouverneur de *Budes*. Le Sultan voulut savoir pourquoi les Allemands avoient fait éprouver un sort semblable à un homme commis pour les commander? C'est, avouèrent-ils, pour nous avoir traités de lâches et de perfides, quand nous lui avons proposé de capituler avec vous. *Soliman*, indigné de cette bassesse, délivra *Nadasti* de ses chaînes, le combla de caresses, de dons, et de faveurs, et fit passer au fil de l'épée les traîtres qui avoient si mal secondé les vœux d'un chef si magnanime. Exemple terrible, mais juste, fait pour intimider les hommes assez vils pour préférer le deshonneur du nom de traîtres à la gloire d'une mort toujours incertaine, mais honorable.

Le sol de ce département est généralement fertile, et dans les lieux où le laboureur trouve une terre moins féconde, la nature dédommage les habitans par la richesse des mines de fer et des sources salées. Cependant il nous a semblé que l'art de l'agriculture y marche pesamment, et tient plus à la routine qu'aux lumières que donnent les expériences de combinaisons

nouvelles. Le paysan semble dire, mes pères ont labouré ainsi, je ferai comme eux, et n'irai pas plus loin. Il viendra un tems où le gouvernement de la république Françaíse, délassé des secousses que l'éducation de la liberté lui fait éprouver, devra s'occuper du soin d'améliorer, ou, pour mieux dire, d'étendre les limites que certains cantons de la France semblent avoir prescrits à cet art important. Rien n'est plus commun, dans ces cantons, que de voir une charrue attelée de quatre bœufs et de cinq ou six chevaux; et cependant les terres n'y sont pas plus lourdes que dans la ci-devant Normandie, où trois chevaux suffisent. Cette multiplication d'êtres doit nécessairement miner les fermiers.

On trouve fréquemment ici des manufactures dont les objets sont intéressans, et l'industrie s'y montre avec activité. Des draps de toutes qualités, des ratines, des toiles, des dentelles, des mousselines brodées, des mouchoirs, des siamoises, des toiles, des fayences, des porcelaines, beaucoup de verreries, de brasseries, de tanneries, tels sont les principaux articles de commerce de ce pays, qui a fourni plusieurs grands hommes.

Le plus étonnant de tous c'est *Duval*, mort bibliothécaire de l'empereur François Ier. Quoique né à *Artonnay*, en Champagne, on peut dire qu'il appartient à ce département ci, puisque c'est là qu'il s'est formé aux vertus comme aux sciences. Orphelin à dix ans, chassé de son pays, errant parmi les glaces affreuses de 1709, sans asyle et sans pain, surpris par la petite vérole au milieu des neiges, n'ayant pour médecin que la nature, et les caresses de quelques moutons,

habitans d'un étable, où la charité d'un paysan l'avoit admis, son enfance fut un miracle de la providence, comme son éducation en fut un du génie et du hasard. Devenu vacher des grossiers hermites de Sainte-Anne, près Lunéville, une méchante bibliothèque bleue fut la source impure où il puisa le premier goût des sciences. Mais sans argent, comment avoir des livres? Pendant un an, reployé sur lui-même, mu par son génie et cette flamme invincible qui force à réussir, il tend dans les bois des pièges aux animaux sauvages. Leur dépouille, à la longue, lui vaut quarante écus, et c'est la première base de sa bibliothèque. Découvert par le célèbre Forster, et bientôt après par Léopold, sa fortune, comme son génie, n'eurent plus de bornes, graces à leurs bienfaits, et quatre-vingts ans d'une vie, dont l'aurore avoit été si menacée, ont laissé un souvenir qui ne passera jamais.

Le père Mainbourg, cet écrivain quelquefois si ridicule, rarement exact, et toujours boursoufflé, étoit de Nancy. C'est de lui que Molière a dit, quand on avoit l'audace de lui reprocher son Tartuffe : « est-il » étonnant que je mette des sermons sur le théâtre, » tandis que le père Mainbourg met des comédies en » chaire »? Ce Mainbourg que madame de Sevigné louange tant, avoit été chassé des Jésuites pour avoir écrit contre le Pape. Les Jansénistes ont eu en lui un ennemi plus tapageur que redoutable. Il a beaucoup écrit sans rien ajouter aux lumières.

Nancy s'honore davantage d'avoir donné le jour à Callot, ce dessinateur, ce graveur si fécond, si étonnant, et quelquefois si admirablement burlesque. Il

joignoit à de grands talens une belle ame. Louis XIII lui proposa de graver le siége de Nancy. « A Dieu ne » plaise, dit-il, que je fasse jamais rien contre l'hon- » neur de mon pays. »

Comme littérateurs, et pénétrés du respect que l'on doit au caractère auguste de l'homme-de-lettres; dont les travaux et les veilles ne doivent être consacrés qu'à sa patrie, à la justice, et à l'amour de la vérité, nous ne flétririons pas notre ouvrage du nom de *Chevrier* (5). Mais nous écrivons pour l'instruction de tous les hommes. Et l'exemple de *Chevrier* est une leçon importante pour les jeunes-gens que le goût d'écrire entraîne. De l'esprit, de l'imagination, une facilité précieuse furent les dons qu'il reçut de la nature. La malignité, la causticité corrompirent tout. Il vécut détesté, il mourut méprisé. Ce fut là le fruit du funeste emploi qu'il fit de ses talens. Les jeunes-gens croient avec peine qu'il n'y a d'esprit qu'à n'être point méchant. Un premier trait mordant est applaudi; c'en est assez souvent, et les talens d'un homme sont perdus pour l'humanité, son esprit pour la raison, son génie pour l'équité, ses jours pour la patrie, et sa vie pour la gloire : ainsi le vol heureux d'un quarteron d'épingles décida des forfaits de Cartouche. Jeunes-gens, qui prétendez à écrire ! Songez que l'homme de lettres est plus souvent en société avec ses écrits qu'avec le monde. Ne vous faites donc pas de compagnons dont vous puissiez rougir. Voudriez-vous vivre avec des scélérats. Il faut qu'à l'heure de sa mort l'homme de lettres, environné de ses ouvrages comme d'autant d'enfans, n'en ait aucun qu'il puisse exhé-

réder, que tous méritent sa bénédiction, et qu'il puisse leur dire : je vous ai créés pour faire le bien; allez, et remplissez votre mission.

NOTES.

(1) Le cardinal de Lorraine ne fut évêque que de Rheims, Narbonne, Metz, Toul, Verdun, Thérouane, Luçon, Valence, et abbé, que de St. Denis, Fécamp, Cluny et Marmoutier. Le pauvre homme !

(2) *Mottier la Fayette*, le dernier de cette liste. Cet homme a joué un grand rôle dans la révolution, il a fini comme tous les ambitieux, qui n'ont reçu de la nature que la volonté de faire époque et non le pouvoir. La Fayette est un homme qui n'a que des muscles et point de nerfs. C'est par sa petitesse même qu'il en a long-temps imposé : tout ce qu'il faisoit on le mettoit sur le compte de sa grande ame, tandis que ce n'étoit que le résultat de sa foiblesse. Son indécision passoit pour prudence, sa timidité pour sang froid, sa fluctuation pour politique. Pendant toute la révolution il porta l'empreinte de tous les cachets; *peuple*, quand il avoit peur; *royaliste*, quand il se rassuroit; *constituant*, quand il avoit faim d'encens; *soldatesque*, quand il avoit besoin de bras : il ne fut *lui* qu'une seule fois : ce fut après le vingt juin : et dès qu'il fut *lui*, il fit une sottise. Cent fois il eut occasion de se déclarer chef de parti, et ne l'osa pas. Il l'osa une fois, et ce fut dans la seule occasion où il ne devoit pas le faire; mal-adroit pour ceux qu'il servoit, mal-adroit pour lui-même, il couronna une

vie lâche par une lâcheté : voilà quant à l'homme privé. Il couronna une vie impolitique pour une balourdise : voilà quant à l'homme d'état. Il couronna une vie incivique par un forfait : voilà quant au citoyen. Cromwel fit taire le crime par l'ascendant du crime, la Fayette a enhardi le crime par la bassesse du crime.

(3) Les deux régimens de la garnison de Nancy, étoient *du Roi* et *Château-vieux*.

(4) Cette obéissance passive se trouve à la lettre dans quelques individus. J'ai vu un de ces frères, dit *Bonfils*, de St. Venant, geoliers enfroqués à la solde des ministres de l'ancien régime. Cet homme étoit la meilleure des bêtes possibles : il ne manquoit pas même d'une sorte d'humanité ; on lui disoit quelquefois, comment vous, frère tel, bon et honnête, vous prêtez-vous aux vexations de cette maison ? monsieur, disoit-il, c'est le supérieur qui le veut. — Et si ce supérieur vous ordonnoit de pendre quelque prisonnier que vous sauriez innocent ? — Ce seroit bien dur, monsieur, mais il faudroit bien le faire. — Mais vous sauriez bien que vous feriez mal ? — Oh ! je ne ferois pas mal pour cela, parce que j'ai fait vœu d'obéissance.

Que répondre à cela ? Voilà à quoi aboutissoient les vœux monastiques.

(5) François Antoine Chevrier, étoit de Nancy ; il n'a vécu que quarante et un an, et en a vécu trente de trop.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

À PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

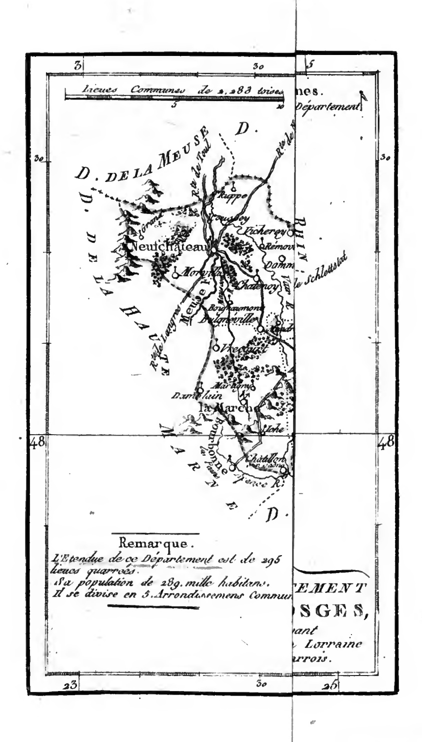
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et excuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie, en 1 acte.	1 br.
Le Roi et le Pélerin, en deux actes.	
Voyage dans les 83 Départemens.	13 n^{os}.



Lieues Communes de 2,283 toises
nes.
Département
D.
D. DE LA MEUSE
R.te de Toul
D. DE LA HAUTE
R.te de Langres
Meuse F.
Neufchâteau
Ruppe
Chatenoy
Bulgnéville
Vrecourt
Martigny
Damblain
la Marche
Iche
Chatillon
Bourbonne les Bains
MARNE
RHIN
de Schlestadt
D.
Remarque.
L'Etendue de ce Département est de 295 lieues quarrées.
Sa population de 289. mille habitans.
Il se divise en 5. Arrondissemens Commun
EMENT
SGES,
ant
Lorraine
rrois.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,
Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

DÉPARTEMENT DES VOSGES.

VOSGES est le nom que portoit jadis une grande forêt qui séparoit l'*Austrasie* de la *Bourgogne*. Alors régnoit en Austrasie *Théodebert*, ou plutôt l'infâme *Brunehaud*, son aïeule. Ce fut dans une cour dont la débauche; l'assassinat et le poison étoient les délassemens, qu'un certain *Romaric* puisa le goût de la sainteté. Ce *Romaric*, jeune, dans cette époque de la vie où la force de la constitution physique est un moyen de fortune; réveilla dans le cœur de *Brunehaud* le goût des plaisirs que la vieillesse auroit dû éteindre, mais que le long usage de la corruption avoit naturalisés en elle. *Romaric*, monté au faîte de la grandeur par un sentier si rebutant; contracta toute l'insolence des favoris; et les faveurs de son odieuse bienfaitrice furent les premières effacées de sa mémoire. *Théodebert*, impatient du joug que lui imposoit

son aïeule, le rompit bientôt : et *Romaric*, dont l'ingratitude hâtoit l'éloignement de sa protectrice, fut le plus actif à presser cette rupture entre le fils et la mère. *Brunehaud*, furieuse, porte son ressentiment à la cour de *Thierry*, Roi de Bourgogne. Elle l'arme pour sa vengeance : ils fondent ensemble sur les états de *Théodebert*. Ce Prince et son favori *Romaric* fuient ensemble à Cologne. *Brunehaud* fait poignarder *Théodebert* : et, moins cruelle envers son ingrat amant, l'exil et la confiscation de ses biens sont l'unique vengeance qu'elle tire de *Romaric*. Quelle ressource restoit à un courtisan nourri dans le luxe et la mollesse ? Après avoir trompé les Rois, il trompa les hommes : il se fit Saint. Alors c'étoit un bon métier, il dispensoit de la peine d'avoir des vertus. Ce Saint, de bonne composition, fonda un monastère d'hommes et de filles ensemble sur une montagne de la forêt de Vosges. Cette montagne prit le nom du fondateur, *Romarici-Mons*, montagne de *Romaric*, d'où, par corruption, est venu le nom de *Remiremont* (1).

Que de maux pour l'humanité sortis d'une si foible cause ! L'amour d'une vieille furie pour un jeune-homme ambitieux, fait massacrer un Roi, périr cinquante mille hommes dans une guerre injuste, et fonder un couvent de chanoinesses, dont l'orgueil insulta huit cents ans à la nature et à l'égalité. Il falloit seize ou trente-deux quartiers de noblesse pour être chanoinesse de Remiremont : c'est-à-dire que, pour se consacrer au culte de Dieu, il falloit avoir pour aïeux ceux d'entre les hommes qui avoient à coup sûr réuni le plus de ces vices que Dieu réprouve.

Une chanoinesse de Remiremont disoit à l'Eternel : « Je me crois digne d'être votre prêtresse, parce que » mes pères opprimèrent le foible, caressèrent le » puissant, ensanglantèrent leurs bras dans la guerre, » se distinguèrent du reste des hommes par leur sou- » plesse, leur orgueil, leur fierté, leur insensibilité, » leur superstition, leur ignorance, leur oisiveté, » leur inutilité. Je suis noble de trente-deux quar- » tiers, parce que mes aïeux ont fait tout ce qu'il y » a d'ignoble dans l'ordre moral. »

Aujourd'hui que les lumières sont pleines pour nous, on s'étonne que ces grands établissemens de la noblesse, que ces espèces de branches vivaces du tronc de la féodalité, mort depuis tant de siécles, aient pu subsister depuis si long-tems : mais c'est qu'on ne réfléchit pas que c'étoit un hochet que l'on avoit mis entre les mains de la noblesse pour la distraire de la perte du sceptre de plomb qu'on lui avoit ravi. Une révolution n'a de latitude entière que quand elle est faite par un peuple. Elle n'est que partielle, quand elle est l'ouvrage d'un homme ou d'un Roi. A compter depuis Philippe-le-Bel, la féodalité fut toujours en décroissant. Charles VII et Louis XI lui portèrent les derniers coups. Mais le peuple supprime où les Rois ne font que pallier. Par exemple, le peuple Français a décrété l'égalité, parce qu'il est de droit que la masse de la majorité n'ait pas au dessus d'elle la minorité, au-lieu que les Rois, en abattant la féodalité, n'ont fait que décréter la soumission, et qu'il leur étoit indifférent que la minorité fût distinguée de la majorité par des honneurs, pourvu que cette

minorité ne fût pas égale à eux. Ce seroit une erreur de croire que la liberté ne fût venue en Europe qu'en 1789. Elle est bien plus vieille que cela, mais il ne lui étoit poussé qu'une aile, et elle étoit obligée d'aller terre à terre.

Le régime féodal, né du mêlange des barbares avec les nations indigènes, de la férocité des conquérans et de la timidité des vaincus, des petits démembremens faits par des brigands à l'empire romain, de l'ambition de quelques-uns, et de l'ignorance de tous, enfin, de cet état d'inertie où la religion chrétienne plongeoit toutes les vertus sociales, en leur frayant un cours contraire à celui qu'elles tenoient de la nature, le régime féodal, dis-je, avoit amené un tel degré d'anarchie, qu'il falloit nécessairement une secousse pour abattre le monstre, ou que la dissolution politique s'en suivît. Et l'on peut dire qu'alors ce fut l'esprit de domination incréé chez les Rois qui sauva la liberté du monde. Irrités de se voir confondus avec des vassaux qui les écrasoient de leur puissance, ils appelèrent les peuples à la liberté, non par amour des droits de l'homme, mais par amour-propre, et pour avoir des défenseurs contre l'orgueil de leurs rivaux. Le besoin d'argent d'abord fit vendre par quelques Empereurs l'abolissement de la servitude à certaines villes. Les Rois français, à leur exemple, usèrent de ce moyen d'accroître leurs finances. Sur ces entrefaites, un Pape, le seul dont la mémoire mérite quelqu'estime, Alexandre III, déclara qu'aucun chrétien ne pouvoit être serf ou esclave. Survinrent les croisades : l'enthousiasme des nobles pour ces voyages

d'outre-mer étendit la révolution commencée, et leurs serfs prodiguèrent l'or à leur frénésie, en recevant en échange le bris de leurs chaînes. Quand à la longue les seigneurs virent la puissance des Rois accrue, le peuple admis aux états-généraux, et l'ordre insensiblement introduit qui mettoit un frein à leurs brigandages, ils sentirent leurs pertes, et voulurent s'en relever; mais il n'étoit plus tems; le coup étoit à mort.

Ce régime, une fois introduit, les peuples ne payèrent plus de tribut qu'aux Rois, et le payèrent avec plaisir, parce qu'ils voyoient en eux leurs libérateurs, et que c'étoit ainsi un sentiment de reconnoissance qui percevoit les impôts : et ce seroit peut-être là où l'on trouveroit l'origine de cet amour désordonné pour ses Rois qui, si long-tems, rendit le Français ridicule aux yeux du philosophe. Mais encore faut-il dire, en l'honneur de la Nation française, que son erreur même avoit ce caractère de grandeur que la gratitude imprime jusqu'aux fautes qu'elle fait commettre. L'Angleterre, partie du même point que la France, eut des résultats différens. Son parlement profita de l'abaissement des grands pour se consolider, se serrer, se perpétuer. La nation trouva en lui une représentation plus vaste de ses droits que la France n'en trouvoit dans un Roi : conséquemment l'Angleterre dut arriver plutôt que la France à la véritable liberté.

Cependant les Rois, contens d'avoir abaissé les seigneurs, ne voulurent pas aliéner entièrement une classe dont ils pouvoient tirer des services, et ce fut alors que les ordres, les titres, les distinctions, les

armoiries, et tous les joujoux de l'amour-propre vinrent les consoler de la *délustration* de leurs châteaux antiques. Ce fut une mal-adresse dans les Rois, de laisser ainsi aux peuples une comparaison perpétuelle entre l'éclat de quelques-uns et l'obscurité du reste. Il devoit s'ensuivre la conséquence que, d'homme à homme, cette différence blessoit la justice éternelle. C'étoit l'ouvrage du tems, et cette conséquence, à la longue, fut tirée. Le peuple dut aller plus loin; il dut dire : si les Rois, si les grands m'ont vendu l'abolissement de la servitude, ils m'ont donc vendu un bien que l'on m'avoit usurpé, la Liberté. Je l'avois donc, avant qu'il fût des Rois, avant qu'il fût des grands : et puisque c'est mon bien, pourquoi n'en jouirois-je pas en entier? Les Rois m'ont délivré de l'oppression des grands, mais si c'est pour dépendre d'eux, c'est toujours de l'oppression, et ma liberté est encore morcelée. Ainsi, les Rois étoient descendus vers le peuple pour abaisser les grands; le peuple, à son tour, pour se débarrasser des grands, est remonté jusqu'aux Rois.

L'égalité est enfin le résultat de ce grand ouvrage : mais combien de gens s'y sont opposés! Que l'homme est inconséquent! La nature a décrété l'égalité des maux, et il ne voudroit pas que l'humanité décrétât l'égalité des biens. C'est ici, Monsieur, c'est dans les montagnes qu'il faut venir pour sentir combien l'égalité est sublime. Force, courage, amour de la patrie, haine des grands, désintéressement, santé, joie, plaisirs, tout est de niveau. Faut-il combattre pour la république? tout est debout. Faut-il payer pour la

Costumes des habitans des Montagnes des Vosges

cause commune ? toutes les bourses sont ouvertes. Une incontestable vérité, c'est que les habitans des montagnes sont par-tout l'exemple de la terre. Les vices ressemblent à la vapeur infecte des marais, elle ne s'élève jamais jusqu'à la cîme des monts.

La forêt de Vosges n'existe plus que partiellement : mais les montagnes en ont retenu le nom. Que ce mot de montagnes ne vous fasse pas croire cependant à l'*inculture* de ces cantons. Où les mœurs sont pures, la terre est toujours fertile. Les bestiaux, cette richesse des peuples antiques, sont en abondance dans ce département. On y recueille avec profusion des lins, des chanvres, des colzas, de la navette, dont on extrait des huiles. Les fromages, le beurre, le lait, cette nourriture des peuples pasteurs, y sont excellens. A côté du cerisier sauvage, dont le fruit fermenté produit cette liqueur estimée, que l'on nomme kirchwasser, s'élève le sapin, dont les pores généreux distillent la raisine : branche de commerce importante pour les habitans des Vosges.

C'est aussi dans ces lieux que la nature, affligée des douleurs, inséparables compagnes des humains, tapissa la surface de la terre de ces végétaux qui rappellent la vie dans les membres énervés par les souffrances. C'est là que le Dieu d'Epidaure moissonne les simples, dont le baume cicatrise les plaies que Mars, Silène, ou Cithérée font à leurs adorateurs. O montagnes ! qu'importe à votre gloire que les *Phidias* arrachent à vos flancs le marbre dont leur ciseau servile ébauchera l'effigie honteuse d'un conquérant détesté ? Qu'importe que l'homme ait extrait

de vos masses énormes le fer dont il doit déchirer ses semblables ? Ce qui vous rend augustes aux yeux du philosophe sensible, ce sont ces plantes bienfaitrices qu'enfantent vos cîmes inégales : ces plantes où le pauvre trouve sa guérison : ce serpolet ambré, dont se parfume le lait que la main d'une épouse attentive présente aux lèvres desséchées du laboureur actif : cette mousse, dont le duvet repose le berger qui veille sur la brebis chérie, dont la toison garantira l'infortune de l'âpreté des hivers. Montagnes ! soyez bénies ! il fallut déchirer vos entrailles pour vous faire servir au luxe ou aux forfaits. Ce fut le crime de l'homme, et non pas le vôtre. Avant que l'on vous eût violées, vous n'offriez aux humains que les bienfaits dont la nature avoit tressé votre couronne.

Espinal, dont la gravure vous fera connoître la situation, bâtie au pied des Vosges et sur la Moselle, est le chef-lieu de ce département. Vous ne trouverez point ici, Monsieur, de ces villes fastueuses dont la majesté choque l'ame en amusant les yeux. Les hommes, dans ces cantons, ne semblent s'être réunis que pour vivre ensemble, et non pour s'écraser réciproquement du poids d'une insolente opulence. Nuls monumens n'y parlent de l'arrogance de quelques-uns ni de la basse admiration du reste. Il y a peu de riches, par conséquent peu de pauvres. Le caractère s'y ressent du voisinage des montagnes. Il est généralement gai, franc, ouvert, hospitalier et généreux. La station des régimens de ligne à Espinal, et dans quelques autres petites villes de ce département, a peut-être un peu meurtri la pureté des mœurs. Mais

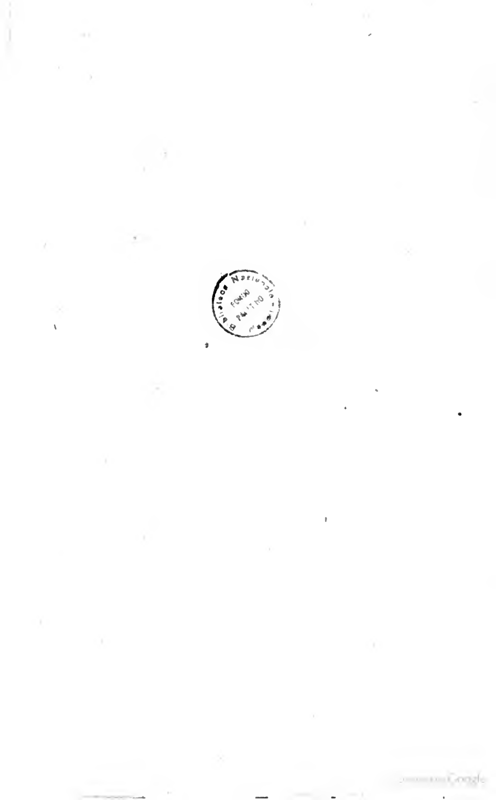


Epinal





Chenilmenil près Epinal.



c'est un mal qu'à la longue la révolution guérira dans les garnisons, parce que les soldats de ligne ne seront plus des soldats, mais des citoyens. Comment, en effet, un régiment n'eût-il pas apporté jadis la corruption dans une ville? La composition des troupes étoit si mauvaise; les agens des recrues étoient si peu scrupuleux sur le choix des sujets, ils étoient eux-mêmes si viciés, si vénaux, si dégradés. Quel honnête-homme eût voulu fréquenter un recruteur, ou l'être lui-même? Car si le principe de l'égalité trouve tant de contradicteurs, il ne faut pas croire que cela vienne autant de ce que bien des gens veulent être au-dessus des autres, mais bien de ce que beaucoup s'étoient mis au-dessous. La classe qui a besoin de remonter à l'égalité est bien plus nombreuse que celle qui est obligée d'y descendre. Où se faisoient les recrues? dans les tripôts, les mauvais lieux, et souvent, ce qui est pis encore, dans les cachots des malfaiteurs. Quelles gens alloient commander ces hordes vomies par les gouffres de la débauche? Des Pages, infectés à seize ans de l'air impur des cours, des laquais imberbes et titrés, moulés dans le creuset de la servitude, et les épaules encore flétries des stigmates de la livrée d'un homme; des enfans de l'école militaire, abreuvés dès le berceau par l'ignorance et la morgue nobiliaire, et sur la poitrine desquels on affichoit, à l'aide d'un ruban ponceau, l'orgueil qu'on leur avoit injecté, et la dédaigneuse pauvreté de leur père qui les avoit exilés du sein de la nature; des *hidalgos* de province, empâtés des préjugés de leurs chaumières à girouettes, encrassés de la ténébreuse

logique d'un précepteur à gages, ou de la poussière abrutissante d'un collége de sacerdotique ignardise. Quels étoient les chefs de ces chefs subalternes? leurs semblables, mais vieillis dans l'oisiveté des casernes, dans les recoins d'un café, dans les coulisses d'un théâtre, dans l'arêne d'une salle d'armes, dans les cloaques d'une garnison. Quel étoit enfin le chef suprême de cette hiérarchie de chefs de tout grade et de tout âge. Un *grand seigneur*, que dirois je de pis? Et je le demande alors, quand un régiment, ainsi composé, entroit dans une ville, quel colosse de mœurs auroit résisté au choc de cette masse de corruption? On comptoit les bons sujets dans un corps, tandis qu'au contraire ce seroient les mauvais que l'on y auroit dû compter. Quel tems! Sparte étoit cachée dans la France, et les troupes de Darius y étoient ostensibles.

En 1670, le maréchal de Créqui (2) fit le siége d'Espinal, et s'en empara. Cette ville fut démantelée. C'est à ce siége que l'on a recueilli le mot précieux d'un soldat Français, dit par cet homme dans la simplicité de son cœur, mais toutefois critique bien amère de l'abus que l'hypocrisie fit dans tous les tems du nom de Dieu. Les prêtres et les moines s'étant enrichis, en persuadant à l'ignorance que les dons que l'on leur faisoit étoient agréables à l'Etre Suprême, et qu'ils avoient le pouvoir de prier Dieu pour celui qui leur donnoit son bien, les mendians imitèrent en petit cette formule commode de vivre aux dépens d'autrui, en mettant à l'enchère d'un ou deux liards le magasin d'*Ave Maria* qu'ils ont dans la

tête. Il est même assez singulier que, depuis la révolution, c'est-à-dire que, depuis que tous les yeux sont ouverts sur les cagotteries de tout genre que les prêtres avoient inventées pour filouter les peuples, on laisse au milieu de Paris, et dans toute la France, les pauvres employer encore ces locutions ridiculement mystiques pour émouvoir la charité. Ce sont encore les cantiques de *S. Hubert* et de *Sainte-Geneviève*, les mots au nom de la *Vierge-Marie*, au nom de la *Passion de Notre-Sauveur*, que les mendians emploient pour toucher le cœur des passans. N'est-il pas bizarre d'entendre au coin d'une rue, qui porte le nom de *Rousseau*, un aveugle entonner le cantique de S. Roch? N'est-il pas bouffon de voir un homme invoquer le grand S. Dominique en face du marbre où se trouve gravée l'inscription : *quai Voltaire* ? Et qu'on ne dise pas que cette observation est puérile : c'est encore un chaînon qui reste entre les prêtres humiliés, et le souvenir des gens simples. Vous ne séparerez point dans la tête d'une bigote, ou d'un homme crédule, l'idée du Saint que nomme le pauvre, de l'idée du prêtre qui promettoit le paradis au nom de ce Saint: et la main qui jette un liard dans le chapeau du mendiant, regrette à-coup-sûr l'heureux exercice des *mea culpa*, qui lui présageoit le salut éternel. C'est une prédication intestine que les prêtres, en fuyant la terre de la liberté, ont laissée derrière eux ; et tant que l'on aura des pauvres qui parleront du *crucifiement* du *Sauveur*, ou des miracles de *S. Boniface*, croyez que les moines, en sautant vos frontières, n'ont pas secoué la *poussière de leurs pieds*. Quand viendra donc

le jour où l'infortuné demandera des secours au nom de l'humanité! « Faites-moi l'aumône, dit un pauvre ; » à un soldat français, pendant que *Créqui* faisoit le » siége d'Espinal, je prierai Dieu pour vous. Tenez, » lui répondit le soldat, en lui donnant une pièce » de monnoie, mais priez pour vous, et non pour » moi : je ne prête pas mon argent à usure. » Ce mot renferme en lui tous les décrets destructeurs du clergé.

Non loin d'*Espinal* vécut une *dame*, *comtesse* de *S. Balmont*, célèbre par son goût guerroyant. Cette femme, indigne de son sexe, regrettoit de n'être pas du nombre des hommes ; et pour s'en rapprocher davantage, cherchoit à les imiter dans ce qu'ils appellèrent long-tems leur courage, et qui, dans le vrai, n'etoit que leur foiblesse. On lui suppose une vingtaine de duels, dont elle s'est tirée, comme on disoit alors, avec *honneur*. Tantôt elle armoit *ses* paysans, et chevauchant et par monts et par vaux, ravageoit les terres de ses voisins, et ramenoit en triomphe quelques pourceaux grognans de sa victoire. Tantôt elle mettoit le siége devant le presbytère de quelque curé ignorant qui n'avoit pas prononcé son nom avec assez de respect au prône de sa paroisse. Tout étoit sujet de guerre pour cette femme spadassine. Un jour, un officier, logé dans ses quartiers, oubliant le respect que l'on devoit aux levreaux de la Don-Quichotte à jupons, tue un pauvre lièvre, qui ne se doutoit guère que sa mort armeroit une grande héroïne. Ce lièvre ne savoit pas l'histoire ! il auroit pu s'en douter, s'il avoit su que Charles VII, plus timide que lui, avoit bien trouvé une femme pour lui conquérir son

royaume. Bref, le lièvre est tué. Grande rumeur. Cartel envoyé. Habit d'homme revêtu, rapière ceinte, champ pris, carrière fournie, lance rompue, chasseur renversé, victoire complette pour la Dame. Tout cela est bien beau ! Mais j'aimerois mieux pour ma femme cette Lacédémonienne qu'une femme Athénienne, du caractère de la S. Balmont, insultoit en lui reprochant et sa naissance, et sa pauvreté. « Je suis mon époux » aux combats, disoit l'Athénienne, je suis de la » race des Pisistratides, j'ai apporté en mariage un » grand nom, des palais, des richesses, et sur-tout » mon courage. Mais vous, quelle fut votre dot ? — La chasteté, répondit la Spartiate.

Espinal avoit aussi ses chanoinesses. Jadis ces cantons étoient fertiles en ces sortes de beautés mi-partie saintes et profanes. Outre *Remiremont*, *Mirecourt* avoit aussi les siennes. Elles habitoient un abrégé de palais à une demi-lieue de la ville, qu'elles honoroient de leur présence, pour montrer le luxe de leurs carrosses aux pauvres gens, assez pauvres pour les admirer. Comtesse ou Princesse, étoient communément les titres modestes que prenoient ces femmes de bien ; et l'on peut dire qu'un chapitre de chanoinesses étoit une académie de science héraldique.

Mirecourt n'est pas plus considérable qu'Espinal. Cette ville est petite, assez mal bâtie, et sans aucun monument digne de fixer l'attention. Ses environs sont assez cultivés. Son commerce consiste en dentelles, mais principalement en violons et en ces sortes d'orgues à cylindre que les montreurs de lanternes magiques font entendre pendant les nuits. Le nombre

prodigieux de violons qui sortent des factures de *Mirecourt*, n'en prouve pas la bonne qualité. Ils sont sans réputation parmi les virtuoses, et l'Italie, à cet égard, a conservé la prépondérance sur la France. En se promenant dans Mirecourt, l'après-dînée, on croiroit que cette ville n'est habitée que par des femmes. Elles sont toutes à leur porte, occupées à tresser leurs dentelles sur des coussins, tandis que les hommes, dans l'intérieur des maisons, travaillent à la facture des instrumens de musique. Cette habitude donne à cette ville une physionomie particulière. L'hospitalité y est en honneur, et dans nos voyages, c'est un des lieux où l'on se soit le plus vivement empressé à nous dédommager par la fraternité de la pénurie d'objets dignes de nos recherches. Le patriotisme est bon dans cette ville. Il est plus uniforme, moins exalté, et conséquemment plus sûr. La raison en est simple : peu de grands ont habité *Mirecourt*, donc il n'a presque point existé de lutte entre la probité plébéïenne et la morgue patricienne.

Quelques chroniqueurs prétendent que ce fut dans ces cantons qu'*Ebroin*, maire du palais d'Austrasie, si célèbre par sa tyrannie, sa scélératesse et sa duplicité, se réfugia en se sauvant de l'abbaye de *Luxeu*, où il avoit été renfermé en même-tems que son maître *Thierry*, qu'il avoit entraîné dans le précipice, en lui applanissant la route des forfaits. *Thierry*, sorti plutôt que lui de sa prison, avoit, en remontant sur le trône, nommé pour maire du palais un certain *Leudèse*, plus agréable au peuple. *Ebroin*, irrité d'un choix qu'il regardoit comme une injure et une

ingratitude

ingratitude de *Thierry* franchit les murs de *Luxeu*, se cache dans les bois des Vosges, arme des assassins pour poignarder *Leudèse*, rassemble autour de lui une armée de brigands, et marche sur Paris, dont *Thierry*, trop foible, n'osa lui fermer les portes. Pour colorer sa vengeance particulière d'une ombre de justice, il avoit supposé un *Clovis*, fils prétendu de *Clotaire III*, et qui, à ce titre, avoit *des droits* plus *légitimes* à la couronne que *Thierry*. Mais quand le monstre fut entré dans Paris, et que *Thierry* lui eut rendu sa place, il abandonna le malheureux *Clovis*, instrument déplorable de son ambition, et le fit poignarder. Il périt à son tour après un règne de forfaits. Un *Seigneur*, nommé *Hermanfroi*, qu'il avoit dépouillé de ses biens, et dont il menaçoit la vie, le prévint. L'église fut alors ce qu'elle fut toujours. Tant qu'*Ebroin*, au milieu de ses vices, fut ami d'un *S. Léger* (3), évêque d'Autun, *Ebroin* fut célébré par elle comme un modèle de vertu. Mais ce *S. Léger* ayant conseillé à *Thierry* de choisir un autre maire, et *Ebroin* s'en étant vengé en lui faisant couper la langue, dès-lors, aux yeux de l'église, il ne fut plus qu'un monstre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle joignoit à cette justice, que son intérêt, blessé dans un de ses membres, lui faisoit rendre à ce scélérat, la bassesse de le servir ; car ce fut par son ordre qu'un synode d'évêques condamna *S. Léger*, et le livra au supplice. Dans tous les siècles, chez tous les peuples, les prêtres et les cours ont toujours été les mêmes. Heureux qui ne les connoît point! plus heureuse encore la Nation assez sage pour se passer de rois, de pontifes, et de grands. Cela

rappelle le mot de madame de Longueville, que l'on pressoit de retourner à la cour pour lui donner un bon exemple. « J'en donne un bien meilleur en la » quittant, répondit-elle. »

Saint *Dié*, *Diez* ou *Diey*, car les géographes varient sur l'ortographe de ce nom, fournit une preuve moderne de cette ambition constante du clergé, et du succès dont elle s'est vue couronnée dans tous les tems. S. Diey renfermoit un chapitre de chanoines *nobles* de toute *noblesse*, car ces Messieurs mangeoient, buvoient et dormoient bien, pendant que des gens à leurs gages, jeûnoient, chantoient, et prioient bien à leur place; en conséquence, le gras chapitre, qui s'ennuyoit de s'ennuyer, résolut d'avoir un procès pour passer le tems. C'étoit communément les délassemens de jour de Messieurs les chanoines de tous les lieux. Quant aux délassemens nocturnes, assez de gens les connoissent, et je n'en parle pas. Le chapitre de S. Diey se mit donc en tête qu'il ne dépendoit d'aucune puissance spirituelle, et prétendit ne reconnoître la jurisdiction d'aucun évêque. Le prélat de *Toul* trouva cela mauvais, et Messieurs les huissiers, troupes légères des combattans ecclésiastiques, commencèrent les hostilités. Bientôt la France fut inondée de mémoires, où personne n'entendit rien. Car les mémoires des prêtres ressemblent aux manifestes des Rois, c'est à qui mentira le mieux, et embrouillera le plus la question. Tout le monde prit parti : sous l'ancien régime, le vol d'une mouche obtenoit plus d'attention que le buste de Brutus. On eût dit qu'il y alloit des destins de la France, parce que

quatre ou cinq bouquins à tonsure ne vouloient pas s'agenouiller devant les doigts bénis du rèvérend père en Dieu de *Toul*, par la grace de Dieu et du S. siége Romain. La bataille s'engage, chanoines frappent, évêque riposte, arrêts pleuvent, tout se mêle, et d'estoc et de taille, on combat de manière à ne pas finir de sitôt. Rome s'en mêle enfin. Rien de plus juste, il s'agissoit de ses enfans. Mais pour cette fois, lettres pastorales, brefs, bulles du S. Père s'émoussèrent contre la sainte irascibilité des disciples du *Seigneur*. Le Pape eût plus aisément mis tout un royaume en interdit que d'accorder des prêtres plaideurs. Pour y parvenir, le successeur de S. Pierre ordonne les prières des quarante heures, toutes les boutiques de Rome sont fermées pendant deux jours, parce qu'à quatre cent lieues de là, des prêtres faisoient déraisonner des avocats : un jeûne de huit jours est prescrit dans toute la chrétienté : le Pape prend l'extrême parti de ne vivre, pendant une semaine, que de *turbots* et de *solles*. Il pousse enfin l'humilité jusqu'à se mettre à genoux pendant trois minutes dans son oratoire, et là, par l'opération du S. Esprit, ses entrailles immaculées enfantent un évêque pour décorer la ville de S. Diey, qui s'en étoit passée pendant dix-huit cents ans, et ne s'en portoit pas plus mal. Un évêque de plus ou de moins dans le monde, cela ne fait pas grand chose à l'ordre public. Mais ce qui y fait beaucoup, c'est qu'un homme méchant soit revêtu de quelqu'autorité, et l'enfant mîtré de Monsieur le Pape ne valoit pas grand chose. C'étoit M. de la Galaisière. Les jolies femmes eurent un prélat de plus

pour les faire danser, et les curés de campagne un apôtre de plus pour les persécuter (4). La rixe cessa, S. Diey eut un évêque. Qu'est-ce que cela prouve? sinon que le Pape, tout Pape qu'il est, tout infaillible qu'il se dit, ne s'entend pas aussi-bien à faire des évêques que le Peuple Français.

S. Diey est située dans un vallon agréable et fertile, sur les bords de la Meurthe. Ses pâturages passent pour être excellens, et ses environs sont agréables et rians. Le nom primitif de son territoire fut *Vallée* de *Galilée*. Un nommé *Deodatus*, évêque de Nevers, et Saint de profession, vint jouer l'hermite dans cette vallée. Childéric II, lâche et foible tyran, qui n'est connu dans l'histoire que par l'outrage qu'il fit à un jeune-homme, que l'on mutila par son ordre, pour je ne sais quelle offense qu'il prétendoit en avoir reçue, donna à l'aventurier saint cette vallée de Galilée. Il y bâtit un monastère; aux environs un village se forma; le tout prit le nom du fondateur, et de ce nom de *Saint Dieu-Donné*, s'est fait à la longue, par corruption, celui de *S. Diey*. Ce Childéric II avoit quelque connexité avec le Louis XVI qui, le même jour où il faisoit raser la tête d'un malheureux garçon perruquier, par la seule raison qu'il avoit de trop beaux cheveux, donnoit une pension de quarante-mille francs à je ne sais quel évêque, celui de Senlis, je crois.

Cette haine de Louis XVI contre les perruquiers étoit aussi bête qu'inconcevable, elle ne pouvoit émaner que d'un caractère féroce. On l'a vu dans la forêt de S. Germain, sans autre raison que son caprice,

croiser à coups de chambrière la figure d'un de ces infortunés qui se trouvoit sur son passage. Le tyran ne rougissoit pas d'engraisser son épargne de l'argent énorme qu'il retiroit de la vente des maîtrises de cette classe d'hommes, et la main qui palpoit avec joie leur argent, frappoit sans pudeur l'ouvrier qui, pour la foible rétribution de douze francs par mois, travailloit depuis l'aurore jusqu'au soir pour amonceler la somme qu'il en exigeoit, pour lui permettre d'exercer son industrie. Vespasien percevoit un impôt sur les urines, mais il respectoit les buveurs. Voilà pourtant les hommes dont les statues offusquoient nos places publiques ! Encore un jour, peut-être, et l'effigie de Louis XVI auroit insulté aux regards du peuple, et le Français ne s'en seroit vengé que par des épigrammes plus ou moins sanglantes. Cela me rappelle qu'à l'inauguration de celle de Louis XV, quelqu'un dit : « pourquoi donc le statuaire l'a-t-il habillé à la Romaine ? C'est, répondit plaisamment quelqu'un, parce qu'il n'est pas Grec. On écrivit sur le piédestal deux vers plus sanglans que ce jeu de mots :

Il est ici comme à Versailles,
Sans cœur, sans ame, et sans entrailles.

On peut dire que Louis XVI est le centaure qui, par degrés, a étouffé dans ses bras l'amour que la France avoit pour les Rois. L'observateur a calculé tous les degrés de l'agonie de cet amour insensé, d'après le respect religieux que l'on portoit à Henri IV. Avant la révolution, lors de l'assemblée des notables,

Louis XII et Henri IV étoient les divinités tutélaires : de douze et quatre l'on faisoit seize. Ce calcul tomboit sur le locataire actuel du Temple : l'amour royaliste étoit donc déjà dans le délire, puisqu'il calculoit si mal. La révolution vient : on force les passans d'ôter leur chapeau en traversant le pont-neuf. C'est la fantaisie d'un malade qui, dans la fièvre chaude, veut que son chirurgien le saigne chapeau sous le bras. A la fédération de 90 on ne salue plus la statue de Henri IV, mais on lui met des cocardes tricolores ; c'est une vieille coquette qui se farde encore à l'heure de la mort. A mesure que l'orgueil de l'aristocratie conçoit quelqu'espoir, tous les théâtres jouent la Partie de Chasse. C'est ainsi qu'à leur instant suprême on écoute encore avec patience le radotage de ceux dont on admira l'esprit pendant leur vie. Louis XVI accepte la constitution, quelques cris de vive le Roi se font entendre. Tous les jours, quand un moribond reçoit l'extrême-onction, ne se trouve-t-il pas des gens qui lui disent : vous en reviendrez. Le 10 août arrive, Louis XVI fait tirer sur le peuple. Ce fut là le dernier hocquet de l'amour royaliste : il meurt, statues et partie de chasse, tout est renversé, et la Liberté et l'Egalité, ces héritières du pouvoir souverain, que les Rois n'ont jamais nommées dans leurs testamens, ont fait ouvrir la succession à leur profit.

Il falloit bien enfin que la raison triomphât. Tous les hommes de bon sens, même dans les siécles les plus barbares, ont senti combien il répugnoit à l'équité qu'un homme commandât ses semblables. Les peuples d'Austrasie avoient décidé de nommer

maire du palais un certain *Chrodin*, né dans les Vosges. Cet homme, qui ne vouloit être ni tyran ni esclave, se refusa opiniâtrement à cet honneur. N'ayant pu vaincre sa résistance, on le pria de nommer celui qu'il croiroit le plus digne d'occuper cette place. « Le » premier venu, dit-il, dès qu'on veut un maître, le » choix n'y fait rien. Si le sujet est mauvais, les hon- » neurs ne le corrigeront pas; s'il est bon, ils le cor- » rompront. » Il prit alors la main d'un seigneur nommé *Gogon*, qui se trouvoit par hasard à ses côtés, et l'ayant mise sur son cou : voilà le maire que je vous donne, dit-il. Ce geste éloquent étoit une leçon que ses concitoyens n'entendirent pas. La main de *Gogon* sur le cou de *Chrodin* étoit le symbole du joug où la nation alloit être soumise.

Point de maître, mais des loix. La plus mauvaise de toutes, quand elle est fidèlement exécutée, fait plus de bien que le meilleur des Rois, quand il est servilement obéi. Pourquoi ? C'est qu'une loi, même mauvaise, parle à tous, et qu'un Roi ne parle qu'à quelques-uns. Le soldat Romain, dans les beaux jours de la république, poussoit jusqu'à la superstition ce respect aux loix. En prêtant le serment militaire, il appuyoit son épée nue sur son cou; il s'attachoit par là au joug de l'obéissance, et ne le secouoit jamais. Aussi Rome a-t-elle triomphé de l'univers. On a vu les ridicules *Palamites* (5) inonder au quatorzième siécle la Grèce et Constantinople, passer la vie entière assis au coin des rues, le long des maisons, dans les places publiques, immobiles, dans le silence, les yeux fixés sur leur nombril pour attendre l'heureuse

vision de la gloire du Père Eternel, mourir enfin, plutôt que de violer la loi émanée de leur imagination en délire, et l'homme de bon sens auroit de la peine à se soumettre aux loix de sa patrie. O mortels! réfléchissez-donc.

La difficulté que les loix éprouvent quelquefois à se faire obéir, vient, non pas d'elles, mais du peu de confiance dans les législateurs. Ce peu de confiance est votre faute. Peuple! quand vous nommez un législateur, ne demandez pas si tel homme est orateur, s'il a couru les assemblées populaires, s'il portoit un fusil tel ou tel jour de telle insurrection: car souvent cet homme n'a fait tout cela que pour vous donner des loix, et non pas pour vous faire des loix. Mais demandez si, depuis qu'il respire, il a obéi aux loix. S'il l'a fait, nommez-le, il possède la première vertu du législateur. Voulez-vous connoître ensuite si les loix que l'on vous propose sont bonnes, examinez si celui qui les a faites brigue l'honneur de les faire exécuter, et concluez-en qu'elles ne valent rien. On court au bout du monde pour chercher des remèdes à une maladie. La nature les place souvent loin de nous. De mauvaises loix sont une maladie du corps politique, et vous voulez en trouver le remède précisément sous votre main! Vous vous trompez, les charlatans sont sur la place publique. Hypocrate est sous son toît.

C'est ainsi, par exemple, qu'au sein des Vosges, au milieu des rochers, dans une vallée infertile et sauvage, la nature a caché les sources de *Plombières*, dont l'onde minérale porte dans les veines la santé

que les excès en ont chassé. Cette nature est uniforme dans sa marche, elle voile ses trésors : et quel plus grand trésor que l'homme de bien !

Le site agreste de *Plombières*, les bois dont il est entouré, les points de vue que l'on y rencontre, les paillettes de luxe que la molesse des voyageurs a semées sur l'écharpe sauvage dont il est ceint, cet espoir de la vie que l'on croit respirer au bord de ces fontaines, ce charme de la convalescence qui semble se fondre dans le vague du paysage, et pénétrer dans vos sens avec l'air embaumé qu'exhalent les bocages, la vapeur du matin, le calme du soir, le silence qui descend des montagnes, tout verse sur ces lieux une magie dont l'ame jouit avec volupté. Jadis ces femmes que l'on appelloit par excellence, les *Dames de France*; en firent le voyage. La nayade de Plombières se voilà le front : elle voyoit le vice pour la première fois. Bon peuple ! qu'il étoit facile alors de vous en imposer. *Adélaïde*, *Victoire*, *Louise*, *Sophie*, vont à Plombières : et toutes les enseignes des cabarers, d'ici là, prennent le nom de *Dames de France*. Saviez-vous, bon peuple, ce que vous écriviez sur votre porte pour vendre votre vin, en mettant aux *Dames de France ?* Vous mettiez : *à l'inceste*, (6) *à l'hypocrisie, bon logis à pied et à cheval.* La belle enseigne!

Je n'attristerai point votre ame, Monsieur, en vous parlant des plaisirs de Plombières. Vous savez, comme moi, que les habitans des cités, ou, pour mieux dire, les riches oisifs des cités, sont ceux-là dont la santé délabrée va chercher à grands frais des soulagemens dont la pureté des mœurs dispense le pauvre. D'après

cela, vous concevez que la corruption des villes profane chaque année *Plombières* de l'aspect de ses plaisirs dégoûtans. Vous avez vu *Spa*, *Bath*, *Thumbridge*, vous connoissez donc *Plombières*. C'est du plus au moins. Mais bénissez le ciel d'avoir consolé la terre des vices des puissans, en semant sur sa surface quelques familles, quelques dynasties vertueuses, qui, de père en fils, se sont consacrées à l'humanité. La race *Valdajoux*, l'honneur de ces cantons, est du nombre. Sans autre prix que le bonheur d'être utile, sans autre art que l'étude de la nature, ces hommes, dont la bienfaisance se perd dans la nuit des tems, ont guéri des milliers de leurs semblables. La belle noblesse, Monsieur, que celle de ces hommes que le pauvre a toujours trouvés prêts à le secourir. Le père transmet à ses fils la sensibilité qu'il a reçue du sien, et les *Valdajoux* peuvent se dire : la reconnoissance des malheureux a gravé notre généalogie sur les aîles du Temps.

Leurs cures sont souvent aussi bizarres que leur désintéressement est rare. J'ai vu conduire à ces Messieurs un homme qui, dans une chûte, s'étoit tellement dérangé le cou, que la tête en étoit restée dans une habitude penchée aussi pénible qu'incommode. Un de ces Messieurs examina long-tems le malade, et après s'être bien assuré, sans doute, de la nature du mal, il le plaça dans un fauteuil, et lui assujettit fortement un énorme *in-folio* sur la tête. Je ne pouvois deviner où aboutiroit cet appareil, lorsque je vis le *Valdajoux* monter lui-même sur une chaise, par derrière le malade, qui étoit aussi loin que moi de

prévoir ce qu'il alloir faire. Je vous avoue que les cheveux me dressèrent, quand je lui vis soulever une pesante massue, et l'assener avec force sur l'*in-folio*. Je crus que le malade alloit tomber en poussière. Point du tout : le contre-coup qu'il éprouva, sans doute, lui procura une commotion salutaire, et quand le *Valdajoux* l'eut débarrassé de l'*in-folio*, nous vîmes avec admiration que la tête avoit repris sa place naturelle, sans que le malade eût éprouvé une douleur bien poignante. Il perfectionna sa cure par des procédés de l'art, et, dans peu de tems, l'homme fut entièrement rétabli.

Non loin de Plombières se trouve un village nommé *Bains*, où les Romains venoient, dit-on, jadis, user de quelques sources d'eaux chaudes qui s'y trouvent. Peu de monumens prouveroient la vérité de cette assertion, si l'on prétendoit la discuter. Il est à présumer qu'ils ont connu celles de Plombières, et que la proximité des unes et des autres les a fait confondre sous le nom général de *Bains*, qui sera resté à l'un des deux endroits. Les eaux de Plombières sont de trois qualités, avec des propriétés différentes, pour se baigner, pour transpirer, et pour boire.

Dans le troisième siécle, quelques brigands ayant troublé la tranquillité des baigneurs, le *duc Ferri III* y fit bâtir un château. Cette petite ville s'est vue détruite trois fois. En 1498, un incendie la réduisit en cendres. En 1682, un tremblement de terre la renversa, et en 1771, une inondation l'ensevélit sous la vase.

En quittant Plombières, nous avons vu *Neu-Château*, ou *Neuf-Château*. Cette ville, petite, mais jolie, est ancienne : l'itinéraire d'Antonin en fait mention sous le nom de *Neomagus*. Ses habitans sont honnêtes, polis, et généralement spirituels. Elle avoit un château qui n'existe plus, où *Christine* de Danemarck, *duchesse douairière* de Lorraine, assembla les états du duché en 1545. Son principal commerce consiste dans ses tanneries, que l'on estime. Nous avons vu, à une lieue et demie de Neuf-Château, près d'un village appellé *Fruze*, les vestiges d'un camp Romain. Cette ville fut la patrie de *Rivard*, mathématicien célèbre, dont les ouvrages sont en honneur dans les écoles de philosophie. Plus compilateur qu'homme de génie, son principal mérite fut d'être clair et méthodique. Neuf-Château a donné le jour à un autre *Rivard*, dont les talens furent plus utiles à l'humanité. Celui-ci, chirurgien habile, se distingua sur-tout dans l'opération de la pierre, et fit faire un grand pas à cette partie de l'art. Ami de *Morand* et de la *Peironnie*, ce grand homme (car tout homme est grand quand il soulage ses semblables) ce grand homme guérit dans sa vie plus de six cents pauvres dans l'hôpital de Lunéville, tourmentés par cette maladie, aussi singulière que douloureuse, et dont la cure entraîne tant de dangers.

Depuis la révolution, ce département a bien mérité de la patrie. Le patriotisme y est franc et pur comme l'air qu'on y respire : tant il est vrai que les richesses, de quelque nature qu'elles soient, maigrissent les vertus et engraissent les hommes : car ce ne sont pas

les départemens les plus opulens où nous avons trouvé le meilleur esprit. Nous ne souhaiterons donc pas à ce département plus de richesses qu'il n'en possède. Il a les véritables, la simplicité des mœurs, la concorde, l'hospitalité, l'égalité et la liberté.

NOTES.

(1) Remiremont étoit un magasin de ridicules. Les immenses revenus de cette abbaye étoient divisés en 144 prébendes. L'abbesse en avoit 34 pour sa part. Les chefs par-tout ne se sont jamais oubliés. La dame avoit pour grands dignitaires, non des femmes, mais des hommes, et modestement elle se contentoit de quatre chanoines. Elle avoit en outre son grand sénéchal : c'étoit son premier ministre, son général de cavalerie et d'infanterie, son grand amiral, etc. etc.

Une *Félicie de Lore,* en 1090, rêva qu'elle étoit Princesse, et en prit le *décorum.* Depuis toutes les abbesses furent princesses, et Albert premier d'Autriche confirma galamment ce titre à *Clémence d'Oiselet* en 1307.

La formule dont usoient ces princesses de la pauvreté évangélique étoit l'*humilité* même. La voici. « Je N. par » la *grace* de Dieu, *humble* abbesse de l'église de Saint- » Pierre de Remiremont, ordre de S. Benoît, diocèse de » Toul, *immédiatement soumise* au Saint siége aposto- » lique, etc.

Au chœur, les dames d'honneur portoient la queue de l'*humble* abbesse, et ses grands officiers portoient sa crosse. Elle se pavanoit sur son trône de velours cramoisi, où on lui apportoit *humblement* l'évangile à baiser, et son Dieu à communier, et l'*humble* femme regardoit *humble-*

ment du haut de sa gloire, et le Dieu, et les pontifes, et les prêtresses, et le peuple trop bon, qui ne brisoit pas d'un coup de pied l'insolente idole, dont le faste insultoit à sa misère.

En la personne de son sénéchal, qui ne recevoit des ordres que d'elle, elle faisoit les montres et les revues de la bourgeoisie armée. Enfin, pour achever le tableau des *grandeurs* de Remiremont, on mangeoit, on dormoit, on calomnioit, et l'on attendoit la paix du Seigneur.

(2) Ce *Créqui* eut un ayeul fameux pour ses duels en l'honneur du beau sexe. Il venoit de prendre un fort commandé par *Dom Philippin*, bâtard de Savoie. Ce bâtard, en fuyant, oublia dans le fort une écharpe, dont un soldat s'empara. Le lendemain, un trompette vint demander que l'on rendit les morts. Créqui lui dit de conseiller à son maître d'être plus jaloux des faveurs des dames, et de ne pas abandonner une autrefois les écharpes qu'il en recevoit. Sur ce, cartel du bâtard, réponse de Créqui, combat, et défaite de Dom Philippin. L'avantageux Créqui se vanta d'avoir tiré du sang de Savoie : nouveau cartel : nouveau combat, où Dom Philippin perdit la vie. Voilà ce que l'on appelloit de l'honneur ! c'est de l'honneur de Cannibale. Il y a quatre ans qu'on parle d'une loi contre les duels. On ne la fait pas. Peut-être n'en aurons-nous pas besoin. Il faut espérer que le duel est émigré à Coblentz. Ce Créqui fut tué d'un coup de canon au siége de *Brême*, en 1638. On lui fit cette épitaphe :

Qui fuit eloquii flumen, qui flumen in armis,
Ad flumen, martis flumine, clarus obit.

Le joli jeu de mots! Quel fleuve bienfaiteur que l'homme qui passe sa vie à tuer ses semblables!

(3) J'ai connu un *curé* de la paroisse des *Trois-Valois*, du diocèse de S. Diey, que cet évêque la *Galaisière* a fait enfermer pour lui avoir donné un mauvais dîné dans ses visites pastorales. Le vrai est que le curé avoit une nièce et un mobilier qui plurent à l'apôtre. Une lettre-de-cachet le délivra de l'oncle, et il prit la nièce et le mobilier.

Jesus-Christ disoit à ses disciples : quand vous entrez dans une maison, donnez ma paix à tout le monde, et ma paix y restera. La Galaisière ne dérogeoit pas au précepte. Rien n'est plus paisible qu'un cachot.

(4) Ce *S. Léger* s'étoit mis en tête de faire régner les Rois avec justice. C'étoit un fou, car il cherchoit là la pierre philosophale. *Ebroin* lui fit arracher les yeux, et on lui trancha la tête en Picardie. Nations, il faut opter: point de Rois, si vous voulez que les gens de bien vivent: point de peuple, si vous voulez que les scélérats vivent.

(5) *Grégoire Palamas, archevêque* de Thessalonique, fut chef des Palamites. Il prétendit que la lumière que les apôtres virent sur le *Thabor* étoit une lumière increé. N'étoit-ce pas là une chose bien *importante* à savoir : il falloit dabord savoir si des gens qui n'avoient jamais rien vu avoient pu voir quelque chose. Un *Barlaam*, moine de Calabre, dénonça *Palamas* et ses complices à l'empereur et au patriarche de Constantinople. On tint deux conciles, où le *S. Esprit* étoit en *personne*. Palamas fut approuvé et Barlaam condamné. Eh bien ! malgré le *S. Esprit*, malgré deux *conciles*, Jean, patriarche de Constantinople, dans un troisième concile, condamna Palamas. Comme tous ces gens-là s'entendoient bien ! Qu'ils étoient bons avec leur *S. Esprit !* Voilà ce qu'on n'a pas voulu voir pendant seize cents ans.

(6) Voici ce qu'on ne croira pas dans la postérité. Le peuple Français a cru aux vertus de *Norbonne!* Narbonne, fils de l'incestueux Louis XV et d'Adélaïde sa fille, frère et fils tout-à-la-fois de sa mère, parvient au ministère, et l'on a la bonté de croire à son patriotisme. On croit qu'il tiendra tête à son oncle, alors régnant, pour servir la cause d'un peuple qu'il méprise. On croit qu'un homme né dans le crime sera un honnête-homme. Je ne crois pas que les pensées qui occupent l'homme et la femme dans le moment de la conception d'un enfant, soient indifférentes au moral de cette créature. Or, je demande quelles pensées rouloient dans la tête de Louis XV dans les bras de sa fille. Peuple Français, il vous a indignement trahis, ce Narbonne! C'est votre faute. Je veux bien que vous croyez aux vertus, cette supposition est digne de votre auguste caractère, mais n'allez pas les chercher dans les cours : votre générosité deviendroit duperie.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
Le Roi et le Pélerin, en deux actes.	
Voyage dans les 83 Départemens.	14 nos.



Signes.

Chef-lieu

Place forte.

2283. Toises

RRE

R. Queich

Rheinzabern

Jockgrim

Carlsruh

D. DE LA

Rastadt

LA MEURTE

Phalsb

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

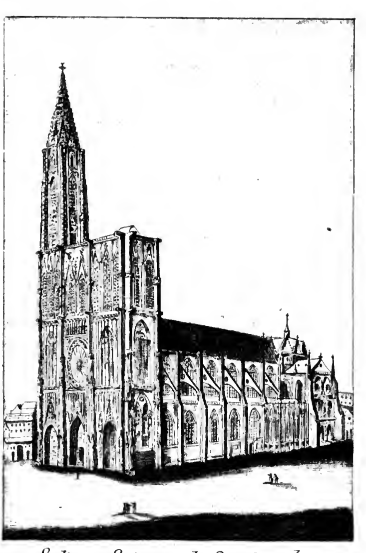
DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

JE TE SALUE, ô génie des Républiques! Qu'as-tu fait depuis Pharsale? caché dans la tombe de Brute et de Cassie, as-tu médité sur tes fautes antiques? te souviens-tu de ce sénat de Rome, et de la fuite du peuple sur le mont sacré? Te souviens tu de ces Dictateurs, de ces Consuls, de ces Questeurs, de ces Chevaliers? Te souviens-tu de l'ambition de Marius et des crimes de Sylla? Si tu t'en souviens, tu vois tes erreurs: Rome vivroit encore, si tu l'avois voulu. Que te manquoit-il donc? l'égalité, sans laquelle toutes les républiques périssent. La France vient de te réveiller. Apprends à tes dépens à devenir immortel pour elle. Si tu veux vivre, nivelle tout. Une république doit ressembler à la surface des mers. Un flot veut-il s'élever, il s'en soulève des millions, et les orages grondent. Rien dans une république que la loi. La loi est le jour serein, tous les flots s'applanissent devant lui.

Pour affermir cette égalité, nous commencerons ce cahier, le premier que nous écrivions depuis la naissance de la république par le crime d'un roi. Tant que la France connut des rois, nous les dénoncions pour qu'elle les chassât. Elle n'en a plus : notre mission a changé. Désormais elle est de les poursuivre si loin, qu'elle ne soit pas tentée de les rappeller.

Croiriez-vous, Monsieur, que le nom de Strasbourg, chef-lieu de ce département, soit le monument du brigandage affreux de l'un de ces scélérats couronnés si fameux dans l'antiquité. Du tems des Romains, cette ville se nommoit *Silberstadt*, ou *Argentine*. Elle étoit le bureau général des tributs qu'ils tiroient de la Germanie. Attila, ce monstre du Nord, cet homme qui tiroit gloire de s'appeller le fléau de Dieu, moins scélérat encore que les rois hypocrites, parce qu'il commettoit ses crimes à découvert, ce brigand réduit en cendres *Argentine*, et pour imprimer un éternel souvenir de ses fureurs sur la place où la Germanie l'avoit vomi dans les Gaules, il lui donne le nom de *Strasbourg*, ou *Bourg* de la *Rue*.

Louis XIV ! quand tu fis mettre des portes de fer à cette rue d'Attila, ton modèle, pour les fermer sur toi, quand tu reviendrois chargé des dépouilles des Nations ; quand les conquérans d'Autriche ont voulu les enfoncer pour boire le sang des Français dans le crâne de leurs enfans égorgés ; quand enfin l'imberbe Césarion de Vienne fait actuellement roder les flasques cohortes de ses esclaves autour de ses remparts : mince César ! gigantesque Louis XIV ! et vous tous conquérans, écume de l'univers ! Avez vous oublié



Eglise Episcopale de Strasbourg.



que c'est la rue qui conduisit Attila dans les plaines de Châlons.

Les plaines de Châlons! c'est donc là le tombeau des tyrans, comme celles de Philippe furent le cercueil de la liberté. Qu'en reviendra-t-il à Frédéric de *Prusse* pour avoir combattu sur les os d'Attila ? Le supplice de la vie, peut-être, car Attila y trouva la mort : c'est un bienfait dont peu de despotes sont dignes.

Pourquoi un bienfait ? Antigone, l'un des généraux d'Alexandre, ravageoit le monde. Un philosophe lui présente un traité sur la justice. Il le reçoit en riant; cela vient fort à propos, dit-il, pendant que je prends le bien d'autrui. Autant il avoit été cruel dans sa jeunesse, autant il devint doux dans sa vieillesse. On lui en demandoit la raison? C'est que j'ai besion de la douceur pour conserver ce que j'aï acquis par la force, répondit-il; la mort n'est-elle pas un bienfait pour l'homme qui se voit contraint à faire le bien par le souvenir de ses crimes.

Il n'y a point de transition, Monsieur, entre le département des Vosges et celui du Bas-Rhin. C'est passer de la Tauride dans les champs de l'Indus. L'imagination ne se peint pas la vue dont on est frappé en arrivant sur les montagnes de Saverne. Derrière vous, autour de vous, des forêts ténébreuses : des chênes antiques tapissés d'une mousse blanchâtre, gresillés par le souffle des hivers : des pins mornes et silencieux, dont le front, couvert d'un voile de deuil, s'est courbé sous le vent d'Orion : des rochers suspendus sur leurs bases inégales, ombrageant de leurs masses effrayantes les abîmes, où les torrens roulent,

à travers les grés épars, leurs ondes écumeuses. A droite, à gauche, s'élèvent sur la cîme des montagnes quelques tours, quelques pans de murailles, monumens dégradés de la férocité féodale, dont les injures du tems, vengeresses de l'humanité flétrie, effacent lentement l'orgueil dévastateur, et dont les ruines associent sans pudeur le souvenir des crimes des tyrans, à la simplicité terrible de la nature sauvage. Là, dans ce calme imposant, où l'ame du spectateur, planant sur le cahos auguste dont elle est entourée, se reporte aux premiers jours du monde, quelquefois un frémissement soudain du feuillage éveille la terreur, dont le frisson léger glisse comme un éclair sur les membres de l'observateur : c'est le daim sauvage qui s'élance à travers les buissons : il vous a vu, vous fuit, et son innocente timidité atteste que ce fut sur les animaux que l'homme fit l'apprentissage de l'art affreux de détruire. Le daim est loin, le silence est revenu : mais bientôt le zéphir nonchalant apporte à votre oreille les plaintes amoureuses du chalumeau lointain : la mélancolique solitude semble sourire à ces sons consolateurs, et l'on se dit : l'homme est donc deux quelquefois. Enfin, l'on avance : et tout-à-coup vos yeux s'égarent dans un horizon immense; vous n'avez fait qu'un pas, ils ont déja décrit un cercle de cent lieues. Toutes les richesses de la nature et de l'art se sont déroulées comme par explosion sous vos regards. Vous jouissez d'abord de l'immensité du cadre : par degrés, les détails du tableau vont rappeller votre curiosité stupéfaite. Ici, et presque sous vos pieds, Saverne se dessine; les toits fastueux d'un prêtre

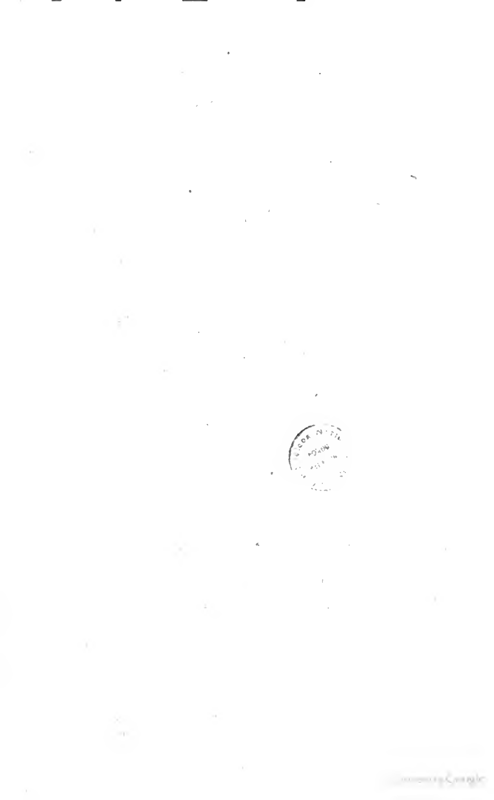
insolent, les jardins de sa volupté se tracent pour vous sur la terre , indignée de les porter. Naguère , du haut de la montagne, vous eussiez distingué les flatteurs s'agiter à la porte de ses palais, les chars dorés silloner les routes pour apporter la bassesse aux pieds du *monseigneur*. Naguère , votre odorat révolté eût respiré la fumée de ses festins, que le vague des airs auroit fait ascender jusqu'à vous. Les cris des chiens et des chasseurs, ravageant les guérets pour les plaisirs d'un homme, eussent insulté votre oreille. Naguère vous auriez vu l'innocence fuir les désirs impudiques des valets d'un pontife corrompu. Maintenant tout a changé. Les rues de Saverne sont sous vos pieds, et ces hommes qui les parcourent sont des républicains, dont l'œil mesure avec mépris ces temples de la débauche, et dont les mains en briseroient le marbre avec indignation, s'il ne devoit enfler les trésors de la république. Hors des murs de Saverne, les champs, empreints de l'industrie de l'homme, étendent leurs tapis émaillés, et fondent insensiblement l'éclat de leurs couleurs dans l'opale vapeur dont se charge l'horizon : les villages, les bourgs, les hameaux rapprochés entr'eux par l'optique, s'amoncèlent, et semblent se confondre. Le Rhin, ce fleuve républicain, dont la tombe de *Tell* est l'urne sacrée, descendant avec fracas du S. Bernard altier, arrive avec majesté, serpente avec orgueil dans ce bassin immense, et fuyant à regret ses rives enchantées, sembloit, par la lenteur de son cours, y attendre, depuis la création du monde, le réveil de la liberté ; il l'y voit maintenant, et gémissant de la quitter, il se précipite avec

fureur à travers les champs flétris des prêtres de Mayence et de Cologne, et vole mourir dans les bras de son amie, qu'il retrouve chancelante sur les bords du Batave. Strasbourg enfin, dont la flèche téméraire semble défier les orages, termine ce tableau, et la richesse de son commerce, la multitude de ses habitans, se peignent sur la poussière et la fumée, dont les nuages épais enveloppent ses tours.

De l'opulence de cette vue nâquit le desir d'en toucher les objets, et la science des communications y déploya tout son art. Le chemin qui descend des Vosges dans Saverne, est l'un des chefs-d'œuvres de l'homme. Vingt fois s'avançant, vingt fois revenant sur lui-même, serpentant avec adresse sur l'escarpe des abîmes, sa pente insensible et douce semble se jouer de la roideur des rochers, et consoler le voyageur des obstacles que la nature prétendit mettre à ses jouissances.

Ce département, l'un des plus riches de la république, produit des grains de toutes les espèces, des vins, du tabac, de la graine de moutarde, des chanvres, des bois, du gibier de tout genre, du poisson excellent, et des bestiaux en abondance. Dépôt du commerce de l'Allemagne et du Nord, l'industrie s'y est élevée au plus haut degré de splendeur. Rien de plus actif que ses manufactures d'armes blanches, d'orfévrerie, de draperies et de toiles, sur-tout de toiles à voiles. Les pelleteries qu'il tire du Nord, et dont il fournit ensuite presque toute la république, accroissent encore son opulence.

Il fait une partie de ce que l'on appelloit autrefois





Vue de Strasbourg du côté de la porte de Saverne

l'*Alsace*. C'étoit le pays des anciens *Tribocces*, qui retinrent leur nom jusqu'à Charlemagne. Les Romains le possédèrent cinq cents ans. Les Rois français en furent maîtres ensuite, jusqu'à Othon Ier, qui s'en empara. Othon III l'érigea en *Landgraviat*; la maison d'Autriche l'a possédé long-tems. Enfin, il rentra à la France, mais peu s'en fallut qu'il ne fût le siége d'un nouvel empire, et que l'ambition d'un homme n'en fît le noyau d'un nouveau trône. Le *duc de Saxe Weimar* (1), étranger que l'imprudent *Louis XIII* avoit mis à la tête de ses armées, aidé du *cardinal* la *Vallette* et du comte de Guebriant, fit la conquête de l'Alsace, d'une partie de la Franche-Comté, et de quelques villes de Lorraine. Louis XIII s'apperçut trop tard combien il est impolitique de confier des forces à un étranger. Il manda Weimar à la cour. On cesse d'obéir aux rois, quand on cesse de les craindre. Weimar refusa de s'y rendre, et peut-être eût-il poussé ses projets plus loin, si la mort ne l'eût surpris à Neubourg. Elle délivra Louis XIII d'un rival qui pouvoit devenir redoutable. Le maréchal de Guebriant acheva la conquête de l'Alsace, mais ce ne fut que longtems après que, par le traité de *Riswich*, elle se vit pour jamais attachée à la France.

Strasbourg, chef-lieu de ce département, dont nous vous envoyons une vue, est l'une des plus belles villes de la France. Les fortifications, cette *litre* (2) funèbre dont les villes de guerre reçoivent communément cet air morne que leurs environs respirent, ne diminue rien de la gaieté des alentours de Strasbourg. Le voisinage du Rhin, les arbustes amphibies

dont ses rives sont couvertes : la multitude de canaux qui se remplissent des eaux de l'Ill : une sorte d'esprit Hollandais, répandu sur les maisons de plaisance et les jardins dont elles sont ornées: la quantité de guinguettes où le peuple va se délasser des travaux de la semaine : les promenades publiques enfin, que l'orgueil des gouverneurs a fait planter aux dépens de l'agriculture exilée; tout s'unit pour enrichir la ceinture de Strasbourg. L'intérieur de la ville ne répond pas également à l'élégance de ses dehors. Quoique les places y soient grandes, les rues communément vastes, la bâtisse des maisons, dans le genre Allemand, ne flatte pas l'œil du Français, accoutumé à la noblesse de l'architecture. Rarement les maisons ont la façade sur la rue. Elles ne s'y présentent que par le pignon, et la vue est désagréablement frappée par ces toits pointus qui déparent l'alignement des corniches. Certains quartiers reçoivent leur luxe des boutiques. D'autres sont plus déserts, et c'est dans ceux-là qu'une foule de rues étroites et tortueuses présentent à l'étranger un dédale inextricable.

La trop fameuse cathédrale n'a pas pour le connoisseur ces charmes qu'on lui suppose devoir attacher les regards des voyageurs. Combien de gens à qui l'on dit telle chose est belle, et qui le croient. Un portail immense, surchargé jusqu'au dégoût de tous ces colifichets que l'architecture gothique amonceloit, énorme par sa masse, pauvre par ses détails, composé de petits Saints, de petites colonnes, de petits chapiteaux, tel est le sombre parvis par où l'on pénètre dans ce temple, que ferment des portes de

cuivre, que l'on annonce comme des chefs-d'œuvres. Ce temple n'a rien de surprenant que son immensité. Mais ce qui mérite en effet l'étonnement du voyageur, c'est la flèche qui s'élève au-dessus d'une tour, déja prodigieuse elle-même par sa hauteur : jadis cette flèche avoit sa pareille sur la même tour, mais la foudre l'a renversée. Cette flèche est sculptée de manière que tous les fleurons en sont percés à jour ; ensorte que la hardiesse et la délicatesse sont d'accord pour frapper l'imagination. L'escalier, qui parvient à la pointe, tourne spiralement en dehors, depuis la plate-forme, qui lui sert de base, jusqu'à la boule qui supporte la croix ; ensorte que cet escalier se rétrécit, à mesure qu'il approche de l'extrémité ; et que, n'ayant qu'une rampe soutenue d'espace en espace par des barreaux de fer, il offre, si ce n'est le danger, au-moins la terreur à vaincre à l'homme intrépide qui se hasarde à l'escalader. De cette élévation formidable, le plan de Strasbourg se découvre en entier, et l'on plane non-seulement sur la ville, mais encore sur un pays de plus de trente lieues de diamètre peut-être. Vous jugerez de la hauteur de cette flèche par la gravure.

Avant le décret bienfaiteur de la liberté des cultes, les religions catholiques et luthériennes étoient également dominantes à Strasbourg. Elles avoient chacune leur temple. Les femmes seules, toujours plus minutieuses en pratiques de religion, se distinguoient entr'elles par le costume. Celui des luthériennes mariées étoit noir. Celui des catholiques étoit plus riche. Il semble que le luxe ait été dans tous les tems

un attribut de la religion catholique; aussi n'en est-il point où l'insensibilité pour les misères humaines ait été poussée à un plus haut degré de férocité. *Tout pour l'orgueil*, paroît avoir été la devise des prêtres de cette religion : des milliers de monumens sont élevés dans leurs églises à des hommes. Qui sont ces hommes par-tout? Des cardinaux, des pontifes, des grands, des princes, des rois, des imbécilles. Cherchez dans ces épitaphes de vingt pieds de haut une seule vertu, vous ne la trouverez pas. Cent lignes de titres, cinquante de *superlatifs*, ces interprètes du mensonge, six pieds de marbre noir pour les écussons, un mausolée de jaspe et de porphyre, et les os d'un brigand, voilà le faste des églises catholiques. Que l'orgueil est bête! il ne s'apperçoit pas que ces figures en pierres, de *chasteté*, de *bienfaisance*, de *clémence*, de *charité*, qu'il met aux quatre coins des tombeaux, sont une épigramme sanglante contre le mort. La dureté, l'immobilité et la froideur de la pierre sont l'histoire de sa vie. Les autres sectes, plus modestes, n'ont dans leurs temples que la nudité des murs. On ne voit dans celui des luthériens de Strasbourg que le mausolée de *Saxe*. Au-moins est-ce un grand homme qu'ils ont honoré de cette distinction. Un grand homme! c'est donner une terrible extension à ce mot. Peut-on l'être quand on fit son métier de la guerre.

Ce mausolée est du célèbre Pigalle (3). Nous l'avons trouvé placé avec mal-adresse. Il ne fait pas un effet aussi magique là, que lorsqu'il étoit dans l'attelier du statuaire. Et si l'expression étoit permise, on pourroit dire qu'il n'est pas dans son jour.

Les villes sont comme les hommes, elles ont leur ridicule. La révolution en a corrigé quelques-uns. Le grand ridicule de Strasbourg, étoit le *grand* chapitre des *grands* prêtres, tirés des *grandes* maisons de la *grande* noblesse. Rome, si fertile en faux dieux, n'eut jamais d'autels à l'insolence. Strasbourg avoit les siens. Je serois curieux de savoir ce que Dieu devoit dire, en se voyant servi par les valets des *très-hauts* et *très-puissans* chanoines de Strasbourg? s'il trouvoit très-bon de n'avoir, pour chanter ses louanges, que quelques musiciens à voix torses, tandis que M. le chanoine avoit des concerts à *toutes parties* pour célébrer sa courtisanne? comment il s'accommodoit de la mauvaise raisine dont on l'encensoit, tandis que tous les parfums de l'Arabie couloient à grands flots dans la baignoire de M. le chanoine. Hélas! dans les familles de grands, tous les individus n'ont pas pu avoir le même emploi. Les uns ont dit, insultons aux hommes, et ce sont ceux qui ont régné. Les autres, insultons à Dieu, et ce sont ceux qui ont pris l'encensoir. Voilà l'origine du chapitre de Strasbourg.

Par-tout les grands seigneurs ont agi avec le ciel de pair à compagnon. Quand je vois un chanoine de Strasbourg envoyer un prêtre subalterne prier Dieu pour lui, je crois être dans le royaume de *Bénin*, où un *grand* appelle un esclave, et lui dit : porte ce présent à Dieu, tu le salueras de ma part. N'est ce pas comme cela qu'on rendoit le *pain béni* à la manière des *grands seigneurs*.

Ces chanoines étoient surchargés de titres et de dignités. Jadis les Germains, les Gaulois, les Francs,

ne connoissoient point ces épithètes d'illustrissime, d'éminentissime, etc. qui semblent enfler l'idée que l'on veut vous donner d'un homme. Ils ne les apprirent qu'en fréquentant les Romains, et les adoptèrent à leur imitation. Mais ces titres mêmes étoient le symptôme de la corruption de Rome. Ainsi, pendant douze cents ans, nous avons honoré, admiré, respecté dans quelques familles de *singes*, le motif de l'anéantissement d'un grand peuple.

Suivant le système physique de Diderot, l'univers est un *grand animal.* Il se trompe. C'est non un grand, mais un petit animal. C'est une chenille qui gouverne tout, et cette chenille est l orgueil des grands. Bête à mille pattes, ses jambes jadis servoient de rames au vaisseau du monde, et le faisoient flotter au gré de son caprice. Nous autres, peuple, nous étions forcés, jusques dans nos plaisirs, de nous souvenir qu'il y avoit des grands. Deux promenades de Strasbourg ne portoient-elles pas le nom de *Contades* et de *Broglie*? Extrême tyrannie! si j'allois me promener avec mon épouse et mes enfans sur ces places, et qu'ils m'interrogeassent sur le nom bizarre de ces promenades, je ne pouvois leur répondre sans corrompre leur innocence ou leur candeur. Est ce à mon fils que j'aurois cité le nom de *Broglie* pour lui donner des leçons de perfidie? Est-ce à ma femme que j'aurois parlé de *Contades* pour alarmer sa pudeur? Par-tout le souvenir des grands; nulle part l'image du peuple. En deux mots, voilà l'ancien régime. Et les scélérats se plaignent qu'au bout de douze cents ans ce peuple leur ait rappellé qu'il existoit. Malheureux! dans sa lutte

avec vous, il n'apporta pour armes que la bonté et la vérité : vous lui répondites par des poignards, et vous vous plaignez qu'il vous ait écrasés. Vous nâquites reptiles, vous vous battites en reptiles, vous périssez en reptiles. Qu'avez-vous à vous plaindre ? vous subissez votre destinée.

On montroit à Strasbourg une horloge, que l'on disoit admirable, parce que quelques ressorts faisoient paroître un *Père Eternel*, une *douzaine d'apôtres*, un *coq*, que sais-je? tous les brimborions de l'ignorance et de la superstition. On disoit avec une admiration qui tenoit de l'épouvante : cette horloge a une roue qui n'achève son mouvement que dans la révolution de cent ans, comme si cela étoit plus étonnant que d'en voir une tourner dans une minute. Une erreur populaire, qui donne pour auteur à cette horloge le même à qui l'on doit celle de S. Jean de *Lyon*, prétend qu'on lui fit crever les yeux pour l'empêcher de faire jouir les Anglais de ses talens. Au reste, la réputation de ces méchaniques gigantesques ne s'est soutenue, que parce qu'elle nâquit dans les siècles d'ignorance, où la moindre découverte des arts passoit pour un miracle, et que, pour bien des gens, il est de tradition de dire : telle chose est belle, parce qu'on l'a dit avant eux.

Cette église de Strasbourg est, après celle de Paris, la plus belle dans les gothiques, si l'on peut appeller beau ce qui est souverainement ridicule, et n'a d'autre mérite que des pierres les unes sur les autres. Croiroit-on que la basse adulation ait fait illuminer jusqu'à sa cîme cette fameuse fléche, lorsque Louis XV,

après sa maladie de Metz, fit son entrée dans Strasbourg. L'on a fait graver à grands frais le dessin des fêtes que cette entrée d'un tyran nécessitèrent. L'on ne retrouve plus l'édition de ces gravures magnifiques, elle est tombée dans l'oubli, comme le sentiment méprisable qui les inspira. O Strasbourg! lave-toi maintenant de ces fêtes impures. L'heure en est venue. Illumine-toi. Les prisonniers de Worms, courbés sous le joug des défenseurs de la liberté, vont entrer dans tes murs. Dore le front des nuages de l'éclat de tes flambeaux, et garantis de la foudre des Dieux cette flèche superbe dont tu t'énorgueillis, en l'ombrageant des lauriers de la république.

Strasbourg dispute, un peu légèrement toutefois, à d'autres villes, deux inventions bien opposées dans leurs effets; l'imprimerie, qui terrasse les despotes; et la poudre à canon, qui les perpétue. Le dernier roi de Prusse, qui n'étoit philosophe que l'hiver, parce qu'il passoit les étés à conquérir, et qu'il faut bien qu'un roi soit toujours *roi* par quelque chose, faisoit exercer son artillerie devant un Français. Croyez-vous, lui disoit-il, qu'il soit aisé de tenir contre un feu si prompt et si vif? Sire, lui répondit le Français, on est incertain aujourd'hui en France si l'on ne supprimera pas la poudre. Si son successeur eût livré bataille aux Français dans les plaines de Châlons, il auroit éprouvé, je crois, que les soldats de l'égalité avoient sanctionné l'opinion que ce Français avoit sur la poudre.

Il faudroit plaindre Strasbourg, si la poudre à canon étoit née dans ses remparts; ce qui n'est pas.

Un



Costume de ce Département

Dessiné, sur la place du vieux marché au vin, de Strasbourg

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, où toute invention meurtrière passera pour un crime. Hommes de toutes les Nations! Plus de guerre dès que vous aurez brisé vos fers. Que ne faites-vous souvent cette réflexion, il n'y auroit bientôt plus de rois. Allemands, Espagnols, Prussiens, Italiens, Russes, combien de tems souffrirez-vous encore que l'on vous dise, en parlant de la liberté, ce que le Lacédémonien Lysandre disoit à un député de Mégare qui parloit avec hardiesse : *que ses paroles avoient besoin d'une autre ville.*

Le costume des femmes Strasbourgeoises est singulier! la gravure vous en donnera quelque idée. D'abord il paroît ridicule, mais bientôt l'œil s'y fait, et croit y trouver quelque grace. La propreté en fait les premiers charmes. Les filles seules y portent les tresses. Une fois mariées, elles n'en ont plus le droit. Je ne sais par qu'elle raison ces tresses sont un emblême de la virginité, mais il n'est pas sans exemple que les filles en corps aient coupé les tresses de quelques-unes de leurs camarades convaincues de foiblesses. Les femmes luthériennes semblent avoir adopté le noir pour leur couleur favorite.

La révolution a fait fourmiller par toute la France un petit troupeau de Cromwels. Strasbourg a eu le sien, le *fameux* Diétrich, maire de cette ville. Ce fut le véritable tartuffe de la liberté. Il fut un tems où son nom même étoit sacré, et la lanterne eût été le partage de l'homme qui l'eût prononcé sans enthousiasme. Secrétaire de d'*Artois*, comment pouvoit-on croire que cet homme eût le germe des vertus civiques? dans

les orages qui grondent autour du berceau des républiques, il semble que le peuple n'arrache le bandeau dont il s'étoit couvert les yeux pour se garantir de l'éclat des foudres du despotisme, que pour en prendre un plus épais qui le garantisse des éclairs des intrigans. Quand viendra donc le siècle où nous entendrons les hommes, éloignés des charges, dire, comme ce citoyen de Sparte qui n'avoit pas été nommé sénateur, tant mieux, je me réjouis que la république ait trois cents hommes plus gens de bien que moi.

Diétrich avoit l'art de feindre les vertus; c'est le dernier période de la scélératesse. Nul ne sut mieux caresser, serrer le peuple dans ses bras, et le trahir avec un front plus patriote. Il le conduisoit dans l'abîme avec des guirlandes de fleurs. Maître des évènemens, calculant les époques, le monstre avoit su se ménager encore le faste de l'innocence, et le criminel plaisir de dire au peuple, quand il auroit été écrasé : hélas! je serois mort pour vous, si vous n'étiez mort avant moi. Spirituel, actif, fertile en ressources; habile en piéges, astucieux, faux, perfide, mais insinuant, doucereux, aimable, c'étoit un serpent couvert d'une couronne civique. Vingt communes le dénonçoient, celle d'Haguenau (4), entr'autres, faisoit retentir la France des gémissemens que lui arrachoit l'oppression de ce maire, le Tibère du Bas-Rhin; la voix des patriotes se brisoit contre le colosse de la réputation de ce tyran. Le 10 août l'a démasqué, il a fui; il avoit acheté l'opprobre, il est allé s'en repaître, en attendant la justice éternelle qui poursuit les traîtres à leur patrie.

Nulle ville ne fut peut-être plus travaillée que Strasbourg. Le fanatisme des prêtres y avoit plus beau jeu qu'ailleurs. Moitié catholique, moitié luthérienne, il est rare que là où deux religions se froissent journellement, les prêtres des deux partis n'exaltent leurs disciples pour l'intérêt de leur rivalité. Il devoit donc y avoir à Strasbourg et dans tout le département du Bas-Rhin plus de têtes foibles qu'ailleurs. Il devoit aussi s'y trouver moins de lumières, par la localité de sa langue. L'allemande est la plus générale, dans le peuple sur tout. Nos ouvrages y sont donc moins connus qu'ailleurs par le défaut de traductions. Quelle circonstance heureuse pour les prêtres, les aristocrates et les malveillans ! et comme ils en ont profité ! c'est vraiment ici qu'on reconnoît l'incommensurable avantage des sociétés patriotiques.

Les menées sourdes des prêtres fanatiques, et les intrigues des *nobles* n'étoient pas ici, comme ailleurs, les seuls complots qu'elles eussent à déjouer : les ridicules prétentions des *princes* possessionnés en Alsace ajoutoient encore à leur travail pour le salut de la chose publique, et elles ont triomphé de la multitude des obstacles. C'est vraiment ici la place de remarquer que les *princes* sont par-tout des hommes sans pudeur. Comment ces Allemands pouvoient-ils réclamer des titres, monumens de leur honte, et dont le souvenir retraçoit l'humiliation où l'orgueil d'un homme les avoit réduits. On croiroit en honneur que cette classe de gens tire vanité des mépris dont un roi les accable (5). Qu'on se reporte à la paix de Nimègue. Que l'on songe à Louis XIV, établissant à

Metz et à *Brisac* des jurisdictions pour réunir à la couronne les propriétés de ces princes qui, de nos jours, se sont cru permis de prendre un ton si superbe avec un peuple souverain. Que l'on se rappelle quelques souverains de l'empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne, le roi de Suède, cités à ces tribunaux pour rendre *foi* et *hommage* au roi de France, ou subir la confiscation de leurs biens : que l'on pense aux électeurs de *Trèves* et de *Manheim*, dépouillés des seigneuries de *Falkembourg*, de *Gemersheim*, de *Veldentz*, etc. et nous leur demanderons, à tous ces gens à *pourpre*, s'ils avoient plus à se louer des ménagemens de ce roi que de la modération du peuple Français. Ils se plaignirent à la diète de Ratisbonne, et n'en obtinrent rien contre les vexations d'un roi. Une Nation auguste, loin de les dépouiller, les indemnise; ils se plaignent encore à cette diète, et ils en obtiennent la guerre contre une Nation généreuse. Raisonnez donc, gens qui n'avez que des titres, et nulle logique. Qui vous faisoit trembler devant ce Louis XIV? vous n'aviez pas peur d'un homme, sans doute? ce n'étoit donc pas lui que vous craigniez, mais la Nation qu'il *commandoit*. Votre terreur venoit, non pas de l'homme, mais de la Nation qu'il faisoit mouvoir. Il est mort lui, mais non pas elle. Pigmées! esclave, elle vous faisoit trembler; libre, que fera-t-elle? De quel limon sont donc les princes! s'honorer des flétrissures de la verge d'un roi, et repousser les bienfaits d'un peuple! Acheter par des bassesses l'oppression d'un monarque, et se venger par des forfaits de la générosité d'une Nation. O Dieu! je te

rends grace de m'avoir donné le cœur d'un homme, et non celui d'un prince.

Strasbourg fut presque la dernière ville de l'Alsace qui passa au pouvoir de Louis XIV. Elle étoit du nombre de ces cités qui jouissoient d'une ombre de liberté sous la protection de l'empereur. Cette ombre est chère au peuple quand il a perdu la réalité : c'est un amant que l'insensible portrait de sa maîtresse console encore de son absence. Ce ne fut pas sans indignation que les Strabourgeois virent le joug que Louis XIV plantoit sur leurs remparts, mais Louis XIV avoit dans les mains cette arme odieuse, qui n'est qu'à l'usage des despotes, parce que les vertus la repoussent; je veux dire l'or qu'ils arrachent à une partie du monde pour corrompre l'autre : appauvrir les uns pour enrichir les autres; voilà comme se sont forgés les fers des Nations. Les magistrats vendirent Strasbourg à Louis XIV, comme Diétrich l'auroit vendu à *François* ou à d'*Artois*. Les cris, le désespoir des habitans, leur courage, leurs larmes, leurs ressources de défense, rien ne fut écouté. Louvois étoit à leurs portes avec vingt mille hommes, ce n'étoit rien : mais l'argent de Louis XIV étoit dans la poche des magistrats ; c'étoit tout! et dans le même jour la ville fut investie, insultée, rendue et esclave, cent ans justes avant la révolution. Le jour de l'énergie n'étoit donc pas encore venu. Les Strabourgeois n'avoient qu'à mettre leurs magistrats aux fers, se défendre, et Louis XIV eût été confondu. Les rois sont si petits devant les hommes qui leur résistent. En Allemagne, *Charles-Quint* avoit un corps de douze mille Espagnols, com-

mandés par le *duc d'Albe*. Tous les jours un Allemand, d'une taille gigantesque, venoit à la tête du camp insulter et défier les Espagnols. Charles-Quint défendit, sous peine de mort, d'accepter le défi de cet homme. Un petit Espagnol, bravant la défense, attaqua cet insolent, le tua, et en rapporta la tête dans le camp. Charles-Quint voulut trancher du Torquatus (6), et ordonna la mort du vainqueur; il ignoroit qu'un roi et un homme libre n'ont pas la même autorité. Les Espagnols déclarèrent qu'ils ne le souffriroient pas. Douze mille hommes firent trembler le potentat pusillanime, dont un regard faisoit trembler l'Europe. Charles-Quint s'en tira par une gasconnade: « il dit aux Espagnols, qu'en effet il avoit tort, qu'il » n'étoit pas leur commandant, que c'étoit au *duc* » *d'Albe* a prononcer sur le sort du coupable. » Le *duc d'Albe* ne manqua pas de faire grace, et la sédition fut appaisée. Que d'exemples ont prouvé aux hommes que leur volonté étoit toute puissante, et que celle des rois n'étoit que factice! Comment tardent ils si long-tems à en profiter?

L'*Alsace* avoit marqué les derniers exploits *de Condé*, et Saverne, assiégée par *Montecuculli*, que la mort de *Turenne* avoit enhardi, dut sa délivrance aux manœuvres savantes de ce *Condé*, dont le nom, depuis, s'est vu flétrir sans retour. Le Condé d'alors fit devant Montecuculli la même campagne que Dumouriez vient de faire contre le *Condé* d'aujourd'hui. Saverne est une ville ouverte, et les talens de Vauban, que l'on voit prodigués dans ce département, n'ont rien fait pour cette ville. En revanche, Strasbourg, le Fort-Louis

du Rhin, Landau, etc. ont épuisé toutes les ressources du génie de cet ingénieur; Landau, sur-tout, ville infortunée, victime déplorable de l'ambition des rois, que l'on a vue, dans l'espace de dix ans, soutenir quatre siéges, et en supporter les horreurs pour des hommes dont les querelles lui étoient bien étrangères, et dont elle ne pouvoit attendre que l'esclavage, quel que fût le vainqueur. Peu s'en est fallu que la plus noire trahison ne l'eût remise, de nos jours, au pouvoir des brigands de l'Autriche, si *Custine* n'eût veillé sur elle.

C'est des lignes fameuses qui joignent *Lauterbourg* à *Weissembourg*, que ce citoyen s'est élancé sur *Spire* et sur *Worms*, et que les prêtres insolens de ces deux villes ont appris que leur règne étoit passé, en voyant des Français pour la première fois. Comment l'histoire peindra-t-elle cette époque de la gloire française? Ses burins saisiront ils la rapidité de cette gloire. C'est le 10 octobre, Monsieur, que je vous fais le récit de notre voyage dans le département du Bas-Rhin. Il y a aujourd'hui deux mois que la France étoit perdue: que son imbécille tyran méditoit de l'égorger: que cent mille scélérats déchiroient son sein: que la Prusse, l'Empire, la Savoie étoient liguées contre elle: que ses forteresses étoient vendues: qu'un général parjure ouvroit ses portes, et faisoit assassiner ses défenseurs: en deux mots, il n'y a que deux mois que la France n'étoit plus, et la France aujourd'hui est le premier empire de l'univers. La royauté anéantie: les malveillans écrasés: la trahison réduite au silence: une armée de cent mille hommes chassée

de son territoire : la Savoie conquise : le Palatinat réduit : Lille et Thionville délivrés : l'édifice de ses loix s'élevant avec majesté au milieu des orages de la guerre. Voilà, dans deux minutes, l'ouvrage d'un peuple libre ; car deux mois sont deux minutes dans les jours des Nations. O postérité, c'est à vous à y croire, c'est à nous à en douter : pourquoi ? parce que nous n'avons eu que le tems de faire, et non celui de voir.

Molsheim, dont nous vous faisons passer une vue, est l'une des plus jolies villes de ce département, par la gaieté de sa situation. Elle fut long-tems le séjour des *chanoines* si vantés de *Strasbourg*, mais Molsheim est plus intéressant par les boules d'acier (7) que l'on y compose, et que, mal-à-propos, on nomme boules de Nancy, parce que les chartreux de Nancy en avoient le dépôt.

Haguenau est dans un territoire moins fertile, et dans un site moins agréable. C'est une des villes du royaume que la journée du 10 août a le mieux servi. Nulle peut-être ne fut plus opprimée par l'aristocratie. La contre-révolution y a eu plusieurs éditions. Jamais l'assemblée constituante n'a voulu prêter l'oreille aux réclamations de sa commune : l'effort de dix aristocrates l'a emporté sur les signatures répétées de mille patriotes. *Victor Broglie* et *Diétrich* travailloient si bien, que la voix du peuple étoit sans cesse étouffée. Ainsi, graces à leurs soins, Haguenau a vu sa municipalité dans les fers, ses greffes violés, sa garde nationale dissoute, son peuple opprimé, la banqueroute presque effectuée, et dix brigands triom-



Molsheim

phans aux cris de *vive le roi* ! Il sembloit que la providence avoit mis cette ville en tableau sous les yeux de la France, afin qu'elle pût y lire ses malheurs, si son courage venoit à sommeiller.

Haguenau étoit une de ces villes, dites Impériales, dont Louis XIV abolit la préfecture. L'empereur *Frédéric Barberousse* y fit construire un palais en 1164. Depuis le traité de Munster, les Autrichiens l'ont assiégée deux fois. Le dernier siége qu'ils en firent, en 1705, fut marqué par un évènement aussi hardi que bizarre. Au bout de neuf jours de tranchée ouverte, le gouverneur de cette ville trouva le secret de s'évader avec sa garnison : les ennemis, après sa fuite, entrèrent sans obstacle ; mais, peu de jours après, l'habile gouverneur, revenant lui-même sur ses pas avec sa garnison renforcée, les assiégea à son tour, et força près de trois mille hommes qui s'y trouvoient à se rendre prisonniers de guerre.

La majeure partie des villes de ce département s'est vue depuis la révolution fanatisée par les prêtres réfractaires, dont l'ame intéressée combattoit, au nom de Dieu, contre la liberté qui portoit le flambeau sur leur odieuse opulence. Eternels hypocrites ! ils mettoient dans la bouche d'autrui les regrets que leur dépouillement leur faisoit éprouver, comme ils mirent jadis dans celle des ignorans le désir qu'ils ressentoient de s'enrichir. Astucieuse adresse, par laquelle, soit qu'ils persécutassent le monde en acquérant les richesses ou en les perdant, ils conservoient toujours le droit de dire : ce n'est pas notre faute, c'est le peuple qui le veut ainsi. *Schelestat* a

vivement ressenti les effets désastrenx des menées criminelles de ces gens qui n'avoient de l'homme que la figure, encore la cachoient-ils sous un costume attristant et ridicule. Le costume eut toujours une sorte d'analogie avec les sentimens de l'ame. Tous les peuples esclaves furent habillés à la *longue.* Les cérémonies de cour, sur-tout, où la bassesse se déploie dans tout son lustre, furent marquées par-tout par des manteaux à longue queue. Les Grecs, les Romains, les Français, ont toujours été jaloux de montrer les formes : les Persans, les Turcs, les Mogols, les Indiens, antiques ou modernes, les prêtres, les grands et les rois, ont toujours été envieux de les cacher. Il semble que tous ces esclaves cherchent à se dérober à eux-mêmes la boue dont ils sont pétris.

Villers, *Oberenheim*, *Rosheim*, n'ont rien offert de piquant à notre curiosité, que quelques manufactures d'armes blanches. Leur territoire nous a paru riche et fertile en pâturages, où de nombrenx bestiaux s'élèvent.

Le climat n'est pas également sain dans ce département. Le *Fort-Louis* est sujet à des vapeurs fébrifères qui rendent cette garnison funeste aux troupes. Les eaux minérales de *Soultz* ont quelque réputation. Ce petit bourg possède une mine de bitume extrêmement féconde, dont on dut la découverte à l'intelligence d'un naturaliste. La blancheur des eaux d'une fontaine de ces cantons le frappa. Il en soupçonna la cause, et fit creuser aux environs; le succès récompensa ses soins, et la mine fut trouvée.

Des forêts superbes ajoutent encore aux richesses que la nature a prodiguées à ce département, et dans quelques montagnes qu'il a dérobées aux *Vosges*, l'on trouve des mines de fer, de plomb, d'argent même, dont les filons sont opulens. Nul département de la France n'est situé plus avantageusement pour le commerce. Un grand fleuve, beaucoup de rivières, une population nombreuse, la clef des portes du Nord, que de ressources que les immenses possessions du clergé avoient étouffées, ou du moins encombrées, pendant tant de siècles. Horreur des préjugés de la religion catholique, croiroit-on qu'il existoit des hommes ici qui ne pouvoient fréquenter avec des hommes! qu'il y avoit, comme dans l'Inde, une caste de *Parias*, que les *Bramines* du Christ avoient banni des villes, et réduits à l'odieuse nécessité de payer aux portes comme de vils troupeaux. Ces hommes étoient les juifs. O honte de l'esprit humain! Depuis dix-huit cents ans des hommes étoient rayés de la liste des Nations. Liberté! quand tu n'aurois fait que ce bien à ma patrie : quand tu ne lui aurois procuré que cette gloire, de rendre à la terre des malheureux que l'erreur en avoit retranchés, tu serois encore la première divinité qu'elle devroit encenser.

Ce département est un de ceux où les sociétés patriotiques étoient les plus nécessaires, et où elles ont rendu le plus de services; il avoit un genre d'aristocratie de plus qu'ailleurs. On ne s'imagine pas la nombreuse fourmillière d'êtres serviles que la gent sacerdotale faisoit vivre. Les prêtres étrangers grands,

propriétaires y avoient des résidens, des baillis, des receveurs, des concierges, des fermiers; une hiérarchie d'intérêts réciproques faisoient de tous ces gens autant d'anneaux accrochés l'un dans l'autre, et cette chaîne touchoit d'un bout aux pieds de l'idole, et de l'autre au cou du malheureux peuple, qui suoit sang et eau, pour engraisser tous ces brigands. Il y avoit donc ici une colonie aristocratique que l'on ne connoissoit point dans le reste de la France. Ajoutez à cet inconvénient une certaine connexité entre le caractère de ses habitans et le caractère Allemand, qui, plus réfléchi, plus froid, plus empâté, n'a pas ce bithume nécessaire pour concevoir, entreprendre, exécuter, et calculer les résultats des grandes secousses politiques : ensuite la superstition, la crédulité, caustiques toujours mordans sur l'homme plus fort en matière qu'en esprit; un certain goût même pour la vertu, inné dans ces cantons, toujours si facile à dévier, quand les prêtres s'en emparent; et vous verrez, Monsieur, que si les sociétés patriotiques n'avoient dans d'autres lieux que la peine de convertir, elles joignoient ici la nécessité et le danger de combattre. Mais, disons de même, que le génie républicain, une fois ancré dans ce département, son règne sera indestructible. Ce sont encore ces mêmes Germains, ces descendans d'*Arminius*, si terribles aux Romains, et dont le bras disputa quatre cents ans leur liberté contre les vainqueurs de l'univers. C'est encore le sang de ces hommes dont le courage écrasa les légions de Varus, et fit saigner l'orgueil du premier despote du monde, que la fortune et la bassesse

proclamèrent *Auguste*. Que la république compte donc sur cette partie de ses enfans. Une fois le voile sombre que la religion avoit étendu sur ces climats entièrement en lambeaux, l'homme tout entier reparoîtra, et la liberté n'aura point de plus fiers défenseurs. Les lumières et la philosophie acheveront l'ouvrage ici, comme ailleurs elles l'ont commencé. Placés entre les Français libres, et les tyrans de l'Allemagne, si leur trône chancelant ne s'écroule pas dans quelques minutes, les habitans du Bas-Rhin auront sous les yeux la comparaison, et la vérité se chargera de les conduire à la félicité, que l'homme ne peut trouver, si cette liberté n'en fait les frais.

NOTES.

(1) *Weimar, duc de Saxe*, étoit élève du fameux *Gustave-Adolphe*. C'est le plus grand ennemi qu'ait eu la maison d'Autriche. La perte de la bataille de Nordlingue ne le découragea point. Il passa au service de Louis XIII, et ce fut en commandant les armées françaises qu'il fit la conquête de l'*Alsace* entière. Il songea vraiment à s'y rendre souverain. Il falloit que cet homme fût estimable, car il ne voulut jamais flatter le cardinal de Richelieu, quoiqu'il se trouvât quelquefois dans le cas d'en avoir besoin. Une de ses réponses prouve combien il est ridicule de raisonner sur ce que l'on n'entend pas. Un capucin s'avisoit de lui montrer sur la carte les villes qu'il lui conseilloit de prendre : cela seroit très-bien, révérend père, lui répondit-il, si l'on prenoit les villes avec le bout du doigt.

(2) *Litre* étoit le nom d'une ceinture noire surchargée *d'écussons* que les seigneurs faisoient peindre autour des églises. Je ne crois pas que l'imbécillité de l'orgueil puisse aller plus loin, car cet usage ne vouloit pas dire simplement que telle église appartenoit à tel *seigneur*, mais que tel seigneur étoit enterré dans telle église. Que lisoit l'homme sensé sur cette litre ? sinon : *ci gît un homme qui n'a plus le droit de faire du mal à ses semblables.*

(3) *Pigalle*, ce fameux sculpteur, étoit fils d'un menuisier. Une anecdote de sa vie fait honneur à *Frédéric* de Prusse. Par un mal-entendu, on l'annonça à ce prince comme l'auteur du *Mercure de France*, et il refusa de

le voir. Pigalle, ignorant le qui-pro-quo, partit de Postdam très-piqué. Il eût été plus sage d'attacher moins d'importance aux regards d'un roi. Frédéric, instruit de la méprise, fit courir après lui pour le combler d'honneur. Nous citons ce trait, parce qu'un roi qui fait son devoir est un phénomène.

Pigalle prétendoit que tous ceux qui avoient peint ou sculpté *Frédéric* lui avoient donné l'air d'un coupe-jarret. Il avoit raison. Je ne sais pas si les peintres avoient tort.

(4) Quand on voit avec quelle facilité, sous l'ancien régime, on élevoit des monumens aux hommes, on peut croire que *Diétrich* en auroit eu un, si la contre-révolution s'étoit faite. Le 10 août a rendu aux églises le plus grand service. Combien de brigands à épithaphes auroient tapissé leurs murailles !

(5) Un petit-maître, sous l'ancien régime, étoit un homme *délicieux*. Cette classe n'a pas été la moins aristocrate de toutes. La nullité étoit sa propriété, et elle l'a perdue. Il est dur d'être forcé à devenir utile, quand on trouvoit de la gloire à n'être bon à rien. Une chenille que l'on voudroit forcer à devenir un éléphant seroit fort attrapée. Liberté, égalité, patrie, sont des mots vides de sens pour un petit-maître. Pour un petit-maître, liberté est le droit d'être insolent : égalité, l'habitude de se mettre au-dessus de ceux qui le regardent au-dessous : patrie, la fréquentation d'une maison de jeu, de l'alcove de sa maîtresse et de l'écurie de ses chevaux. Sortez-le de là, il est dépaysé. J'ai remarqué que, plus les têtes sont vides, plus il est difficile d'y faire entrer quelque chose.

(6) *Manlius Torcatus Imperiosus* fit mourir son fils pour avoir désobéi à la discipline. On devroit lire l'histoire romaine aux soldats français, depuis le consulat de Brutus jusqu'à la prise de Syracuse.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

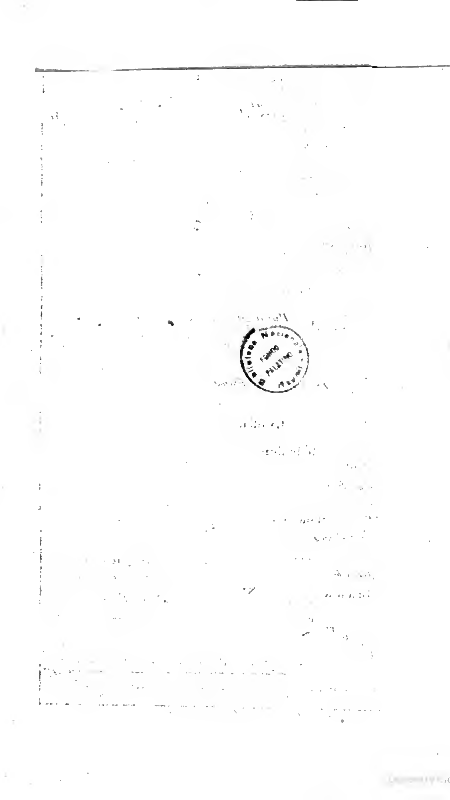
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	15 n^{os}.


Biblioteca Nazionale Napoli
FONDO PALATINO

Dt. DE LA

Petit Bale

e

Rte. de Besançon

Dt. DU

E

I

T

Signes.

Chef-lieu.....

Place forte...

...mmunes de 2,283. Toises.

30

30

47

47

24

6

10

30

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Si la voix du peuple est celle de Dieu, la malédiction du peuple est également celle de l'Eternel. Depuis mille ans, la vallée d'*Ochsenfeld*, que nous venons de parcourir, offre un exemple terrible de cette vérité. Le peuple, que dans tous les tems indignent le parjure et la trahison, semble avoir, comme un Dieu vengeur, frappé de stérilité cette terre, et le nom de *Champ du Mensonge*, qu'il en a reçu, demande encore, au bout de dix siècles, vengeance de l'affreuse perfidie des grands et des prêtres. Peuple généreux! Quel étoit l'homme dont le sort déplorable t'arrachoit ainsi les larmes de l'indignation? un imbécille couronné, dont les jours, inutiles à ton bonheur, s'écouloient dans les obscures cérémonies des cathédrales. Ce *Louis*, dit le *Débonnaire*, parce que des historiens, qui n'avoient dans les veines que du suif, n'ont pas osé l'appeller Louis le Stupide; ce

Louis, fils d'un brigand, l'assassin à diadême de quelques millions d'hommes, et dont la superstition promène encore tous les ans l'effigie dans les rues d'Aix-la-Chapelle (1); ce Louis, père sans vigueur d'enfans parricides qu'il avoit mis au jour pour te gouverner; par où donc méritoit-il que le sceau de ta malédiction s'imprimât par commisération pour lui sur le sol qu'il avoit touché? O peuple! faut-il le demander? parce que ton premier sentiment est la pitié, parce que le malheur trouve toujours grace devant tes yeux, et que ton cœur compatissant prend presque toujours l'infortune pour la vertu.

Il fut malheureux! quel roi le fut sans l'avoir mérité! Quel étonnant rapport entre Louis le premier et Louis le dernier! quelle connexité de foiblesses! quel égal asservissement sous leurs épouses impies! quelle ressemblance entre Louis le premier, détrôné par ses fils perfides, et Louis le dernier, renversé du trône par l'insolence de ses frères parjures! Enfin, quelle analogie entre deux rois, que le parjure et le massacre plongent dans l'abyme. Un mot encore pour le parallèle.

Louis le premier fut l'esclave de sa femme, *Judith de Bavière*, dont l'adultère amour pour le *comte* de Barcelone fit rougir tous les gens de bien, dont la honteuse préférence pour son fils Charles, le fruit de ses débauches, irrita les autres enfans de son époux, dont l'ambition aigrit toutes les puissances voisines de la France, dont l'avarice vendit toutes les charges au plus offrant, dont les profusions épuisèrent les

fonds de l'état, et dont la lubricité insultoit à l'impuissance de son époux.

Louis le dernier ne rampoit-il pas sous le génie sinistre d'Antoinette d'Autriche ? Ne caressoit-il pas dans ses bras les rejetons de ses amours impudiques ? Ne souffroit-il pas sous ses yeux les dégoûtantes lascivetés de cette femme déhontée ? Ne voyoit-il pas les fleuves d'or s'ensevelir dans le sein de cette reine immonde, comme, après les orages, les ruisseaux des rues fondent dans les cloaques altérés d'immondices ? Ne souffroit-il pas que ses mains polluées versassent les emplois sur la tête des intrigans, et les trésors de la Nation dans la gueule affamée des reptiles de l'humanité.

Louis le premier fut le timide ennemi de ses trois fils. Poursuivi, persécuté par eux, il cherchoit, par des traités honteux, à transiger avec ses oppresseurs. Il vouloit ménager des enfans ingrats, et la Nation, qui gémissoit de sa foiblesse : il juroit hautement de les punir, et secrètement leur promettoit sa bienveillance.

Louis le dernier, aussi foible, mais plus effrontément parjure, n'a-t-il pas indignement ménagé des frères ingrats, dont le cœur avoit soif de son sang, après avoir juré de poursuivre tous les ennemis de la Nation ? N'a-t-il pas acheté leur sanglante pitié avec les richesses que le peuple lui prodiguoit pour se garantir de leurs projets fratricides ? N'a-t-il pas fui des bras de ses protecteurs pour voler aux pieds de ses assassins ?

Louis le premier prépara sa chûte par le massacre des peuples d'Italie, qui se confioient à sa foi, qui se reposoient sur le droit des gens de la sûreté de leur vie, et de la conservation de leurs propriétés.

Louis le dernier n'a-t-il pas consommé sa perte par le massacre des Français ? Les ruisseaux de sang qu'il a fait couler aux Tuileries n'ont-ils pas fait ébouler ce trône d'argile que sa tyrannie vouloit recrépir.

Nulle différence donc entre le premier et le dernier des Louis. Mais qu'elle est grande entre ceux que les crimes de ces deux rois avoient outragés. Les prêtres et les grands n'ont rien pardonné à Louis le premier, et la punition suivit sans lacune le forfait et la vengeance. Le peuple a pardonné cent fois à Louis le dernier, et un million de perfidies oubliées ont été l'intermédiaire entre le crime commis, et la punition nécessaire.

Ce fut dans cette vallée d'Ochsenfeld que campoit l'armée de *Louis le Débonnaire*, quand les perfides prêtres lui persuadèrent de se rendre au concile, que ses fils avoient convoqué pour dépouiller leur père par l'opération du S. Esprit. Ce fut aux caresses de ces monstres qu'il céda, de ces monstres, qui devinrent ses juges, et le condamnèrent, pour prix de la lâcheté qu'il avoit eue, de se rendre à leurs avis, Ce fut alors que le peuple, indigné de la scélératesse de ces prêtres, donna à cette vallée le nom de *Champ du Mensonge*.

Ce département, ainsi que celui du Bas-Rhin, fait une partie de ce que l'on connoissoit sous le nom d'*Alsace*, et se trouve également placé sur la rive gauche de ce

fleuve, mais en remontant vers sa source. C'est de sa situation qu'il a pris sa dénomination. Il jouit de la même fécondité que celui du Bas-Rhin. Le climat, le sol, les mœurs y sont à-peu-près semblables. On y fabrique des toiles, des indiennes d'une grande finesse, des papiers, des cuirs. Le charronnage y est parvenu à un point de perfection que l'on ne retrouve qu'à Paris et à Bruxelles. On y trouve des carrières de marbre, de jaspe et d'ardoise, ainsi que des mines de fer, de plomb, et même d'argent. On y cultive des grains de toute espèce, et plusieurs plantes inconnues ailleurs, telles que le tabac et la garance. Ses bestiaux sont nombreux, et l'on y recueille aussi des vins, que les gens du pays et les Allemands estiment, mais qui ne valent pas, à beaucoup près, ceux que fournit, de l'autre côté du Rhin, le *marquisat* de *Bade Baden*.

Comme les habitans des départemens du haut et Bas-Rhin ont, pour ainsi dire, la même éducation, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs, nous avons attendu jusqu'ici à vous parler plus particulièrement de leur caractère. Ces Français du Rhin, que l'on nommoit sous le règne de l'inégalité *Alsaciens*, ont un peu les formes Allemandes, tant pour la constitution physique que pour la morale. En général, ils sont d'une taille avantageuse, cependant plus matérielle qu'élégante. Leurs cheveux sont communément blonds, leur teint blanc et animé; la figure plus agréable qu'expressive; la marche pesante; les mouvemens des membres plus robustes qu'agiles. Ils sont en général braves, bons, confians, hospitaliers et laborieux : peu inventeurs, ils imitent avec perfection, et naturellement

réfléchis, ils saisissent avec assez de sagacité ce qu'on leur enseigne. Mais parmi ces bonnes qualités, un penchant à la crédulité les rend susceptibles de superstition. La superstition mène au fanatisme, et ils n'en ont pas toujours été exempts. Les prêtres avoient un empire profond sur leur esprit, et ce défaut, ou, pour mieux dire, ce vice, plutôt acquis que naturel, a rendu dans ces cantons les bienfaits de la liberté plus lents à se développer. S'ils ont l'amour du travail, ils n'ont pas la tempérance qui, pour l'ordinaire, l'accompagne. Ils se livrent facilement aux désordres de l'ivresse. Comme la danse est leur passion favorite, que la danse nécessairement rassemble un plus grand nombre d'individus, que les fatigues de cet exercice amènent la nécessité de boire, il est rare qu'un dimanche ou une fête se passe sans quelque rixe violente, et malheureusement suivie de quelqu'effusion de sang. Rien n'est si gai, si champêtre que ces danses pendant l'été. Le goût qu'ils ont à remporter des prix, soit de l'arquebuse, soit de la fronde, ou de la flèche, ou de la faucille, fait que dans la belle saison il est peu de villages qui n'ait son jour marqué pour cette cérémonie. Ces espèces de joûtes, unies à l'activité des danses, et à la joie bruyante des tables rustiques, répandent sur ces délassemens champêtres un air de vie que l'on retrouveroit difficilement ailleurs. Mais l'hiver, ces scènes de plaisir sont loin de ces graces de la nature, dont le charme embellit les amusemens du village. Rien de plus dégoûtant que les lieux appellés *stuben* ou *poëles*, où l'on se rassemble pour danser. En effet, au milieu d'une salle, communément

sombre ou enfumée, se trouve un poële de fer fortement échauffé. C'est autour de ce poële que quarante ou cinquante paires de danseurs valsent pendant des heures entières au son d'un mauvais violon qui racle des airs d'une alégresse et d'un mouvement toutefois enchanteurs. Les spectateurs boivent et fument. Les voix des enfans, le glapissement des vieilles, l'idiôme rauque des buveurs, se mêlent à certains cris des danseurs, qui reviennent en ritournelle à certaines mesures de la danse. Ce n'est plus l'expression naïve de la joie, c'est l'étourdissant charivari d'un sabbat. Une lampe judaïque à quatre lumignons, suspendue au plancher, souvent renversée par la débauche effrontée, autant de fois rallumée par la pudeur qui dispute, verse un jour ténébreux sur ces orgies. La vapeur du poële, la fumée des pipes, la poussière que la danse élève, l'odeur infecte, la chaleur étouffante, les aigres exhalaisons de la bierre, font de ces asyles du plaisir un vrai gouffre de putréfaction. On est forcé de fuir. Il semble que la gaieté ait pris les dégoûts pour garde prétorienne.

Colmar est le chef-lieu de ce département. C'est une ville agreable, mais de peu d'étendue. Elle est joliment bâtie. Les petites rivières de *Freiche* et de *Lauch*, dont les eaux se répandent dans les rues, y entretiennent la propreté et la salubrité. Sans renfermer de ces fortunes prodigieuses, dont l'opulence fait quelquefois l'éclat et la satyre des grandes villes, Colmar ne contient que des habitans aisés. Le territoire qu'elle occupe, l'un des plus fertiles de ce département, contribue à y entretenir cette abondance des premières

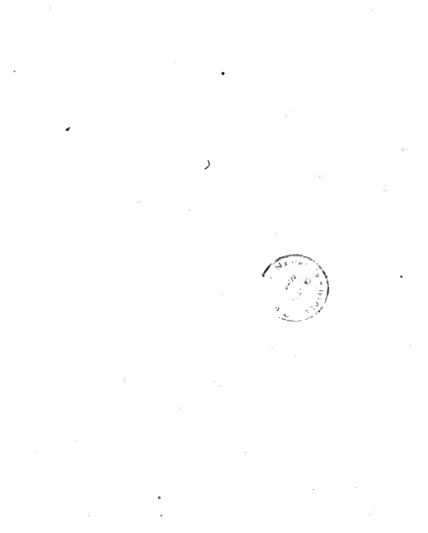
nécessités, infiniment préférable à ce luxe que l'on voit ailleurs froisser impudemment la misère ; des fabriques de tabac, de toiles peintes et de faïance, ajoutent encore les bienfaits de l'industrie aux ressources inépuisables de la nature. Ses édifices sont rians, ses rues bien ouvertes, ses dehors enchanteurs, ses habitans affables, et la vie animale excellente et peu chère. Elle doit plaire au voyageur de toutes les classes; au riche, par ses productions; au pauvre, par son hospitalité.

Colmar marque peu dans l'histoire. Elle fut une des dix villes impériales de l'*Alsace* dont Louis XIV étouffa la liberté. Le nom d'*Argentaria*, que quelques auteurs lui donnent, feroit présumer qu'elle fut un de ces bureaux que les Romains avoient établis pour percevoir les tributs. Après la mort de ce *duc* de Weimar, dont nous avons parlé dans le précédent département, cette ville, dont il s'étoit emparé à la tête des troupes françaises, et qu'il avoit gardée pour lui, fut remise à Louis XIV par l'entremise du maréchal de Guébriant. Le traité de Westphalie confirma cette usurpation : et tels étoient tous les traités des rois, une consécration de vols réciproques que faisoient ces Messieurs. Nous vous envoyons une vue de cette ville de Colmar. Elle se vit démolie, presque abandonnée : mais insensiblement les habitans y revinrent, elle se releva, et maintenant c'est une des jolies villes, non pas des bords, mais des environs du Rhin.

C'étoit à Colmar que l'on voyoit, avant la révolution, une de ces chambres de justice, que l'on



Colmar



appelloit alors *conseils souverains*. Rivaux des parlemens, ces conseils avoient toute la morgue, toute l'iniquité, et toute l'ignorance de ces magistrats, si fiers de leur robe rouge. Cette ignorance, que je reproche à ces Messieurs, sera démentie sans doute. On dira qu'un *conseiller* au *parlement* ou au *conseil souverain* étoit un homme bien élevé, souvent instruit, quelquefois même profond. Tout cela se peut. Mais ce que j'appelle ignorance, c'est l'insolence envers le pauvre, et la prévention en faveur du puissant : c'est cet art cruel de tordre les loix et le bon droit pour favoriser l'homme injuste, mais qui paie, contre l'homme probe, mais qui ne peut engraisser un secrétaire : c'est cet esprit de chicane qui perpétuoit les difficultés entre les plaideurs pour les ruiner tour-à-tour, et s'enrichir de leurs dépouilles : c'est cette profonde bassesse, toujours agenouillée devant un roi pour écouter ses caprices, et cet incommensurable orgueil envers le peuple, dont ils se disoient le père : c'est enfin la conduite des anciens magistrats de tout rang, à mortier, à robes-rouges ou noires, à bonnets quarrés, à chaperon, à manteau long ou court, etc. etc. Voilà ce que j'appelle de l'ignorance; car il n'en est point de plus profonde que celle qui cache à l'homme le droit de ses semblables.

Ce joli conseil de Colmar, ses jolis présidens, ses jolis conseillers, ses avocats, ses procureurs, ses huissiers, un peu moins jolis que ceux de *nos seigneurs de la cour*, tout cela s'est fondu devant le foyer de la révolution : et le *caput mortuum* de cette opération chymique a été un peu d'aristocratie dont la ville de

Colmar s'est sentie. Les *Glinglin* ont été long-tems présidens de ce conseil *souverain*, et c'est de cette famille qu'étoit le *Glinglin*, commandant anti-patriote de Strasbourg.

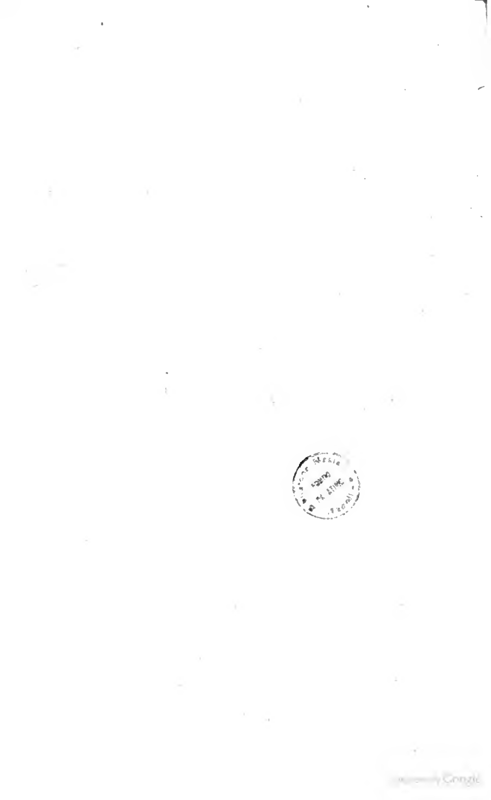
Colmar seroit un séjour charmant pour un philosophe. La bonhommie de ses habitans et le site délicieux de ses environs rapprochent de la nature, et tels sont les charmes que le sage recherche. Le climat est à peu près le même qu'à Strasbourg, un peu plus froid, peut-être, mais sujet également aux brouillards que le voisinage du Rhin répand sur les campagnes. Ces brouillards sont une précaution de la nature qui, par leur moyen, fertilise les terres, un peu sablonneuses dans ces cantons. Depuis *Schelestat* jusqu'à *Huningue*, qui font précisément les deux pointes de ce département, on retrouve cette qualité de sable à la terre, et peut-être ces brouillards fréquens lui donnent-ils une fertilité qu'elle n'auroit pas sans eux.

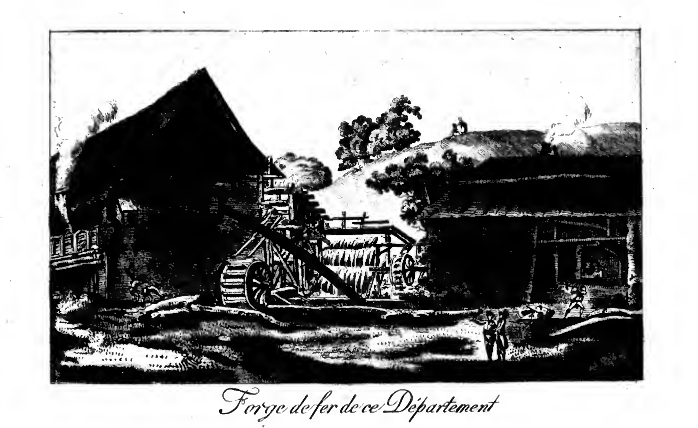
Le règne affreux de l'aristocratie, qui n'a duré qu'un moment entre la révolution de 89 et celle de 92, a été marqué par de grands crimes dans ces cantons, où le fanatisme des prêtres avoit encore tant de prépondérance. Nécessairement un esprit de vertige avoit saisi tous les *ci-devant*, à compter depuis les *rois* jusqu'au dernier *vicaire* de village. La postérité ne croira point, et en effet l'esprit humain ne sauroit le comprendre, que, détruits au bout de quatorze cents ans par un peuple fatigué de leur insolence et de leur scélératesse, respirant un moment par la générosité de ce même peuple, n'ayant plus d'autre ressource pour se réconcilier avec lui que de lui montrer au moins quel-

ques vertus dans la nudité où ils se trouvoient réduits, ce soit ce quart-d'heure de trève, trève qui les eût conduits à une éternelle paix, s'ils eussent su le mettre à profit, ce soit, dis-je, ce quart-d'heure qu'ils aient consacré à l'épouvantable excès du crime. C'est pourtant cette classe d'hommes qui se prétendoit dépositaire unique de toutes les perfections, n'avoit à la bouche que les mots honneur et délicatesse, et voilà qu'aujourd'hui si *Cartouche* et *Mandrin* ressussitoient, Cartouche et Mandrin se trouveroient honteux d'être assimilés avec tous ces hommes, que, de leur tems, on servoit à genoux. Mais le désespoir, me dira-t-on? C'est le désespoir même qui prouve que ces *rois*, ces *nobles*, ces *prêtres*, sont des scélérats. Le désespoir dans les grandes ames enfaute les grandes vertus : et si le désespoir se signale par de grands crimes, c'est que les succès étoient préparés par de grands forfaits. C'est une grande vérité que la révolution française a développée. Consultez l'histoire des *rois*, des *grands* et des *prêtres* depuis l'origine de cette révolution jusqu'à ce jour; vous y verrez l'ignorance, l'impéritie, la sottise se heurtant, se triturant, pour ainsi dire, avec l'orgueil, la morgue et la rage : accouchant d'un million de projets sans concevoir un dessein : formant mille nœuds sans réussir à faire un lacet; et sans cesse errant dans un arsenal d'attentats, sans avoir le tact pour choisir un crime heureux. Je le répète encore : les races futures ne croiront point que, dans un million d'hommes qui, pendant trois ans, ont travaillé à la contre-révolution, il ne s'en soit pas trouvé un seul capable d'un bon conseil : et le fait est vrai cependant.

Au milieu de ce monceau de crimes, de cet atlas de forfaits, l'assassinat du maire de Colmar peut se compter. Le dernier degré de la corruption, c'est que le cours affreux de ces meurtres, dont l'aristocratie s'est rendue coupable, se formoit dans l'obscurité de la plus dégoûtante débauche. Un prêtre constitutionnel se transporte pour dire une messe dans une chapelle des environs de Schelestat. Quelques soldats l'accompagnent. Des hermites, habitant près de cette chapelle, fuient à l'aspect des prêtres constitutionnels. Les soldats parcourent leurs huttes; que trouvent-ils? Un prêtre réfractaire, l'abbé *Engelmann*, ci-devant curé d'*Orleisheim*, couché, non pas avec une, mais avec deux filles, avec les deux sœurs, et couvert avec effronterie du masque de l'hypocrisie, osant dire que la situation où on le surprend est une instruction pastorale qu'il donne à ces deux *innocentes* pour les conduire dans la voie du salut.

C'est peu de leurs crimes individuels, mais ces monstres-prêtres avoient l'art des crimes collectifs. Ces brigands, tytans des ames assez foibles pour les croire, faisoient commettre à leurs suppôts des crimes que l'enfer même n'inventeroit pas. Dans un village de ce département, une femme, près d'accoucher, envoie chercher une sage femme. Cette exécrable matrône lui refuse ses secours, à moins qu'elle ne jure, pour les obtenir, qu'elle n'assistera plus aux cérémonies religieuses des prêtres constitutionnels. Cette malheureuse et brave villageoise, plutôt que de prononcer un serment que sa conscience démentoit, congédie la sage-femme, et préfère d'attendre





Forge de fer de ce Département

de la nature un secours que le fanatisme lui refusoit. Cependant les douleurs croissent, le travail se prolonge, les symptômes deviennent alarmans, et les accidens plus graves. Ses amis la pressent, lui remontrent ses dangers, ceux qu'elle fait courir à son enfant. La sage-femme est rappellée : on cherche à surprendre son humanité, à la persuader par la raison, à lui faire entendre que son ministère et le respect qu'elle exige pour un prêtre réfractaire sont entièrement étrangers l'un à l'autre. Rien ne peut la vaincre. Que la mère et l'enfant meurent, dit-elle, ou que la malade jure de ne plus aller à la messe des prêtres constitutionnels. Il fallut racheter la vie par cette absurde condition. La malheureuse mère, plutôt pour sauver son enfant qu'elle-même, fit le serment, et la sage-femme la délivra. Que l'on juge du détestable esprit dont la majeure partie des autorités constituées étoient animées avant le 10 août. Ce fait fut dénoncé au département, et les magistrats en rirent.

Sainte-Marie-aux-Mines est le premier lieu qui mérite quelqu'attention, en entrant dans ce département par les Vosges. Cette petite ville tire son surnom des mines d'argent et de plomb que l'on y trouve. Il nous a semblé qu'elles pourroient être dans une plus grande activité ; aussi la véritable richesse de Sainte-Marie est bien plutôt dans ses manufactures de toiles, de lin et de coton. A l'instar de Rouen, l'on y fabrique des moires et cotonnades. L'on rencontre aussi dans ces cantons des mines de fer et des forges. Peu d'artistes ont offert encore à la curiosité publique la vue des mécaniques dont on use dans les forges.

Nous y suppléerons ici, en vous envoyant une gravure.

En suivant la chaîne des Vosges pour nous rendre à *Munster*, nous avons vu *Turkeim*, dont les vins sont estimés. Ils flattent cependant davantage les Allemands que les Français. La qualité générale de tous les vins que l'on recueille sur les rives du Rhin est froide, et conséquemment les rend pesans, et presque tous ont un goût de soufre et une sorte d'acidité qui répugne aux Français, accoutumés à la chaleur et au parfum délicieux des vins de Bourgogne et de Bordeaux.

Munster étoit une des plus célèbres abbayes de la France, située dans la vallée de S. Grégoire. Elle fut fondée dans le septième siècle par Childéric II. Elle étoit de l'ordre de S. Benoît; et si riche, qu'elle comptoit plus de douze mille cultivateurs parmi ses vassaux. Cette opulence monacale, véritable outrage dont la nature gémissoit depuis mille ans, est enfin renversée; et tous ces trésors, si long-tems inutiles à la société, sont enfin rentrés dans le fisc national. Cette destruction, si révoltante aux yeux des moines; est le juste résultat des vengeances éternelles que ne peuvent éviter tôt ou tard les monumens de la tyrannie. Il étoit juste que l'ouvrage d'un scélérat comme Childéric (2) fût brisé, lorsque la philosophie auroit eclairé les hommes sur la justice qu'ils doivent aux monstres qui les oppriment. Au milieu des débauches les plus honteuses et les plus sales, les mains teintes de sang des plus gens de bien, regorgeant de meurtres, de rapines et de brigandages, Childéric, comme

comme tous les tyrans, se jugeant encore mieux lui-même que le monde, effrayé du supplice que l'éternelle justice réserve aux criminels, croit désarmer le courroux de la divinité en fondant un repaire de paresseux, et se laver de ses crimes par un crime nouveau. Plus d'une ville, en Allemagne, porte ce nom de *Munster*, et il ne faut pas confondre celle-ci avec la ville de *Munster* en Westphalie, si célèbre par le séjour qu'y fit le fameux Thomas Muncer, chef des anabaptistes. Aujourd'hui que les principes de philosophie et de liberté se répandent dans toute l'Europe, on est bien aise d'en découvrir des traces dans quelques hommes jetés comme par hasard dans les siècles d'ignorance. Cela prouve que, primitivement gravés dans le cœur de tous les hommes, ils sont descendus d'âge en âge jusqu'à nous; qu'ils n'ont été étouffés que par les tyrans de l'espèce humaine, et que le jour qui les a développés dans la Nation française, n'a fait que nous rappeller à l'institution première de l'humanité.

Ce *Muncer*, né dans la *Misnie*, doué d'une énergie peu commune, eut le courage de voir les hommes, dans le 15e. siècle, du même œil dont un Français les mesure dans le 18e. Disciple de Luther, mais également ennemi de son maître et du pape, il s'attacha plus à prouver le ridicule des deux religions, qu'à en fonder une nouvelle. « Nous sommes tous frères, » disoit *Muncer*, et nous n'avons qu'un père commun » dans Adam. D'où vient donc cette différence de » biens et de rangs que la tyrannie a introduite entre » nous et les grands du monde? Pourquoi gémissons-

„ nous dans la pauvreté, tandis qu'ils nagent dans les „ délices? N'avons-nous pas droit à l'égalité des biens „ qui, de leur nature, sont faits pour être partagés „ sans distinction entre tous les hommes? Rendez- „ nous, riches du siècle, avares usurpateurs, rendez- „ nous les biens que vous retenez dans l'injustice. „ Et toi, infortuné troupeau de Jesus Christ! ajou- „ toit-il, en haranguant les peuples, gémiras-tu tou- „ jours sous l'oppression des puissances ecclésiasti- „ ques? Le Tout-Puissant attend de tous les peuples „ qu'ils détruisent la tyrannie des magistrats, qu'ils „ redemandent leur liberté les armes à la main, etc.„

Telle étoit la doctrine de *Muncer*. Il y a donc eu dans tous les tems des hommes de 89 et 92. Il écrivit aux villes et aux rois que la fin de l'oppression des peuples et du despotisme des forts étoit arrivée, que Dieu lui avoit commandé d'exterminer tous les tyrans, et d'établir dans les emplois des gens de bien. La vérité, cette clef du cœur humain, lui fit de nombreux prosélytes, et l'on vit bientôt plus de quarante mille hommes armés pour la cause de l'égalité. Les vils esclaves, en possession jusqu'à ce jour des burins de l'histoire, ont traité cette armée de héros de *horde de brigands*. Nous, plus justes que ces hommes criminels, dont la plume, aussi lâche que mercenaire (3), a plus servi les *rois* que les cachots et les canons, nous dirons que *Muncer* étoit un grand-homme, et que son unique tort fut d'être né dans un siècle trop au-dessus de lui. Une circonstance, digne de remarque, c'est que ce fut un Landgrave de Hesse-Cassel dont les armes écrasèrent *Muncer* et son parti. Il faut que cette

maison de Hesse ait une furieuse antipathie contre la liberté. Quand les petits *fentorchin's* de cette principauté ne peuvent pas combattre eux-mêmes contre les peuples qui brisent leurs fers, ils vendent des hommes pour les attaquer. Le malheureux *Muncer*, défait et prisonnier, paya sur un échafaud le funeste droit d'avoir prêché des vérités éternelles aux hommes. C'est ainsi que les scélérats couronnés disputent. Ils répondent par des crimes aux développemens des principes de justice éternelle. Tous les hommes aujourd'hui sont des *Muncer*, et vingt rois voudroient traiter l'univers comme un brigand a traité un philosophe. La malheureuse ignorance de son âge fut cause que *Munker* ne forma que des fous, quand il travailloit à n'enfanter que des sages. Une des plus baroques folies des anabaptistes, fut la scène qu'ils donnèrent à Amsterdam dans le 16e. siècle. En 1555, sept hommes et cinq femmes se rassemblent dans une maison. Un d'entre eux, nommé *Theodoret Sartor*, s'endort, et rêve qu'il voit Dieu, et que la fin du monde approche. A son réveil, il communique son rêve à l'assemblée, et convaincu qu'il n'a plus besoin de rien, il se dépouille de ses habits, et les jette au feu; les onze autres en font autant, et voici que mes douze nuds sortent dans la rue, et parcourent Amsterdam, en criant : malheur! malheur! la fin du monde arrive. Cependant tant d'habits en brûlant mettent le feu à la maison que ces fous avoient quittée. L'incendie, les hurlemens de nos écervelés répandent l'alarme dans la ville ; le peuple se figure que quelque ennemi a surpris la cité : on court aux armes, mais bientôt

détrompés, les Hollandais tombent sur l'immodeste procession (4), on la garotte, on la traîne devant le juge, et ce juge les envoie au supplice. C'étoit un imbécille qui jugeoit des fous, un mois de petites-maisons et de douches, voilà ce qu'il leur falloit.

Si le *Munster* de ce département, dont les moines insolens croyoient faire toute la splendeur, n'est pas celui qu'honora le sage *Muncer*, Belfort, capitale jadis du ci-devant Sungaw, peut se vanter d'avoir été gouvernée par le plus odieux des tyrans subalternes, le détestable Hagembach, ministre d'un autre tyran de haut parage, *Charles de Bourgogne*. Il falloit que ce fût un *Néron* de trempe supérieure, puisqu'il indigna assez les *Nérons* de son siècle, *Sigismond* d'Autriche et Louis XI, pour qu'ils lui déclarassent la guerre. Les délassemens de ce monsieur étoient d'éventrer les femmes après en avoir abusé, de faire écorcher les paysans que la misère empêchoit de lui donner l'argent qu'il demandoit, de faire égorger quelques douzaines d'enfans pour se désennuyer en sortant de table. C'étoient là les passe-tems de sa bonne-humeur. Que faisoit-il quand il étoit en colère! Sigismond et Louis XI l'attaquèrent et le prirent, et le firent conduire à l'échafaud. Par malheur c'étoit un tyran valet que ces Messieurs punissoient, et le maître tyran s'avisa de le trouver mauvais, et de vouloir venger son mignon. Ce fut l'origine de cette guerre si longue entre le Bourguignon et le tartuffe de Blois. Et voilà, peuples de la terre, quand vous êtes assez imbécilles pour avoir des rois, les dignes sujets de leurs dis-

putes, et les nobles causes pour lesquelles vous prodiguez votre sang.

Celles de la liberté sont plus gaies, plus légitimes et moins sanglantes. La mode des principautés en avoit fondé une par hasard dans ce département : c'est Montbéliard. Cette principauté, dans la France, est à peu-près comme l'oiseau-mouche sur les branches d'un chêne. Quoi qu'il en soit, le prince de Montbéliard se croit bien plus, à lui seul, que toute une Nation. Un jeune-homme, du département de Saône et Loire, a trouvé plaisant, depuis la révolution, de faire, sans sabre, ni pistolet, ni fusil, une guerre à outrance à ce prince redoutable. Mailli-Châteaurenaud, secrétaire d'un directoire de département, dont son père, aujourd'hui membre de la convention nationale, étoit président, se met en tête de faire une compagnie de volontaires. Connu et aimé dans sa ville, bientôt 50 à 60 guerriers, dont le plus vieux avoit seize ans, se rassemblent autour du conquérant de dix-huit ans : on le passe au scrutin, et mon Mailli est colonel par l'absolue majorité. C'est peu que d'être colonel aujourd'hui, il faut se battre. Autrefois c'étoit peu que de se battre, c'étoit beaucoup que d'être colonel. Les choses sont bien changées. Mais comment se battre ? point de fusils, et la commune n'en peut fournir. Nos guerriers se ressouviennent qu'à vingt lieues de là existe un prince de Montbéliard, dont l'armée peut bien, sur le pied de guerre, se monter à vingt hommes. Vignt hommes ! c'est toujours vingt fusils, si par hasard les arsenaux ont été bien fournis. On demande une commission

secrète, on l'obtient, les sacs se font, l'ont part, et graces à une marche forcée, l'on arrive aux pieds de Montbéliard. On ne s'amuse pas à ouvrir la tranchée, ce n'est pas comme cela que les soldats de la liberté se battent à quinze ans; leurs pères, dans les armées de Custine, de Montesquiou et de Dumouriez, ne leur en ont pas donné cet exemple. Quoi qu'il en soit, voilà nos jeunes conquérans devant Montbéliard, sans munitions, sans équipages, sans tentes, sans armes : qu'importe ? ils avoient leur courage, et pour des Français, c'est tout avoir. Siége formé, trompette envoyé, sommation faite, tout ce qu'une armée commune met quinze jours à faire, nos jeunes héros le font en quinze minutes. Le gouverneur, étonné, demande à capituler : on lui accorde les honneurs de la guerre. Nos braves entrent, ils étoient venus sans armes, ils s'en retournent chacun avec un fusil, et un poste vraiment important, une citadelle faite pour soutenir ce qui s'appelle un siége dans les formes, s'humilie devant des enfans : mais ces enfans sont des Français, et la liberté planoit sur leurs têtes. Châteaurenaud revient avec son bataillon dans ses foyers, où les palmes l'attendoient avec ses camarades. Rien n'est étonnant dans tout cela que le silence que l'on a gardé jusqu'ici sur ce fait héroïque. Il y a eu tant d'historiographes de Rois! Quand donc y aura-t-il des historiographes du peuple ! (5)

Mulhausen est le pendant de Montbéliard. C'est encore un petit peuple étranger, enclavé dans la France. Ces petits états, dans la république française, sont à-peu près comparables à ces petits trous

que font sur un superbe tapis les bluettes que le bois enflammé d'un foyer fait pétiller. Mulhausen, alliée des Suisses, ou, pour mieux dire, Suisse elle-même, est une jolie ville, bien bâtie, assise dans une campagne fertile. Elle doit son origine aux premiers empereurs d'Allemagne, et son nom aux nombreux moulins que l'on y voyoit jadis. Elle se vit long-tems en butte à la tyrannie des landgraves, des avoués et des préfets d'Alsace. Les atteintes que l'on portoit à sa liberté, la décidèrent enfin, en 1466, à s'allier avec *Berne* et *Soleure*, et en 1506, avec *Bâle.* Cette incorporation avec la Suisse l'a fait jouir de la paix; et depuis, elle a vu sans alarmes les orages de la guerre gronder autour de ses murs, et n'oser en approcher. Elle fut, pour ainsi dire, témoin d'un triomphe de Turenne, et l'avantage qu'il remporta dans ses environs sur un corps de cavalerie Autrichienne, prépara la bataille d'*Enshem*, dont le succès délivra l'Alsace de l'armée des alliés. Peu de villes ont plus souffert que Mulhausen des longues querelles des empereurs et des papes. Et quel fut le principe de ces querelles! mânes de nos ancêtres! que ne pouvez-vous sortir de vos tombeaux, pour apprendre de vos fils le mépris que vous deviez à ces scélérats orgueilleux pour qui vous vous égorgiez.

Adrien IV, né anglais, fils d'un mauvais sujet, d'abord mendiant et vagabond, puis valet d'un chanoine de Valence en Dauphiné, devient prêtre, ensuite intrigant, bientôt cardinal, enfin pape, et se met dans la tête le projet extravagant de se faire tenir

l'étrier par l'empereur *Frédéric Barberousse* dans une entrevue. Les cardinaux, effrayés des suites de cette prétention ridicule, se sauvèrent. Barberousse, loin de se fâcher de cette insulte, en fit une plaisanterie, et tint le mauvais étrier, sous prétexte qu'il étoit novice dans cet emploi. Le superbe Adrien, mécontent de son palfrenier, refusa de lui donner la couronne impériale, s'il ne lui tenoit le bon étrier. Ces *bonnes* gens se piquèrent, leur ressentiment éclata, et tel fut le *noble* motif d'une guerre dont l'Europe fut désolée pendant près de deux siècles; et d'après cela, les lévites ultramontains prêcheront que les Français méritent les foudres célestes, parce que le nom de pape les fait sourire.

Hélas ! Monsieur, si toute la surface de la terre est imbibée du sang que l'orgueilleuse folie de quelques hommes fit couler, combien l'ame jouit, quand au milieu de ces débris de carnage, dont le monde s'est couvert depuis que le Tartare vomit les rois pour le malheur des hommes, on trouve un point où les passions douces ont fixé, pendant quelques jours, le fantôme du bonheur. *Ribeauvillers*, séjour délicieux, oublié par les poëtes, que Pétrarque n'a pas connu, car Pétrarque t'auroit chanté, Ribeauvillers ! que l'on célèbre ailleurs les fêtes des tyrans, qu'ailleurs l'on encense les autels de quelques hommes stupides, que le fanatisme et l'avarice décorèrent du nom de Saints, Ribeauvillers ! c'est dans tes murs que chaque année ramène l'unique fête aimable pour les ames honnêtes et sensibles : le jour de l'amitié est la pâque de cette ville. Au dixième

siècle, deux jeunes-gens, *Christian* et *Williams*, se virent dès le berceau, et leurs cœurs, semblables au lierre, s'unirent pour croître, s'aimer et mourir ensemble. L'aurore les réveilloit, ils se trouvoient, et tous les jours étoient sereins : le soir les ramenoit au village, et toutes les nuits étoient paisibles. Christian soupiroit-il quelque romance sur son chalumeau? le chalumeau, humide encore, répétoit sous les lèvres de Williams le refrain que cherchoit Christian. Si l'infortune les imploroit, Williams donnoit l'argent qu'avoit touché Christian, Christian recevoit les bénédictions que le malheureux donnoit à Williams. Le soleil les éclairoit-il? chacun le remercioit d'éclairer son ami. Si l'un d'eux se miroit dans le crystal de l'onde, l'autre s'y désaltéroit aussitôt, et la fontaine lui sembloit plus pure. Ils étoient plus que frères. Ils étoient amis enfin. La vieillesse arriva sans qu'ils la vissent, parce qu'ils ne voyoient que l'amitié. Un jour naît : ce fut leur dernier! Courbés sur leur bâton, il montent lentement sur le côteau, témoin jadis de leur jeunesse : elle avoit fui sur les aîles du tems. Vois-tu ces fleurs, dit Williams à son ami, je ne peux plus me baisser pour les cueillir. L'automne les flétrira, répond Christian, mais l'hiver de notre vie a respecté celles que nous portons dans notre sein. Tout meurt dans la nature, excepté les vertus : tout meurt, excepté l'amitié : tout meurt.... A ces mots, leurs yeux se fixent, leurs bras s'étendent : tout meurt, excepté l'amitié! Ils le répètent encore, s'embrassent, se taisent, tombent, ils ne sont plus ; et leur bouche inanimée sembloit dire

encore : tout meurt, excepté l'amitié. Depuis, Ribeauvillers voit tous les ans dans ses remparts célébrer la fête de l'amitié. Les musiciens des environs s'y rassemblent, et l'on y chante, sur la tombe de Williams et de Christian : tout meurt, excepté l'amitié.

Belfort est une des villes importantes de ce département. Elle étoit, comme nous l'avons dit, la capitale d'un petit pays appelé le *Sundgaw*. Ce fut long-tems une des clefs du comté de Bourgogne. Elle eut d'abord des *souverains* particuliers, ensuite elle appartint à l'Autriche, et en 1648, elle passa à la France par le traité de Westphalie. Elle est divisée en deux, ville haute et ville basse. Cette distinction est moderne. Quoique Louis XIV l'eût fait extrêmement fortifier, M. de Vauban s'apperçut qu'elle étoit commandée par des hauteurs. Pour y remédier, il fit donc construire de nouvelles fortifications avec des tours bastionnées, ensorte que l'enceinte se trouvant accrue par-là, on bâtit une seconde ville, dont les rues sont tirées au cordeau. Le château que ce même Vauban a fait réparer est un ouvrage plus ancien, placé sur des montagnes escarpées, et dont les murailles sont d'une élévation prodigieuse.

Les environs de Belfort sont peu fertiles, mais l'on y trouve des mines de fer très-abondantes, et par conséquent des forges considérables, et dont l'activité forme la principale branche de son commerce. Nous y avons vu aussi des moulins à poudre, que Louis le dernier avoit paralysés autant qu'il avoit pu. Sans doute la situation de Belfort avoit paru intéressante à l'aristocratie, car c'est une des villes de la république que


Digitized by Google



Richenveir.



Zellenberg.

Colmar. sc.

Bouillé et ses complices ont le plus travaillé. Au commencement de l'hiver de 1790, sa garnison, abusée par ce général perfide, et de lâches officiers, fut, pendant quelques minutes, en état de contre-révolution ouverte : l'odieuse cocarde blanche y fut arborée, et les cris détestés de *vivent le roi*, *la reine*, etc. s'y firent entendre. Mais ce triomphe dura peu. Le courage des municipaux, le bon esprit du peuple, étouffa bientôt le coupable espoir des lâches satellites de la tyrannie, et là, comme ailleurs, les ennemis du peuple se virent réduits au silence.

Ce département présente souvent des paysages piquans. Celui de *Zellenberg*, que nous vous envoyons, nous a paru mériter la préférence que nous lui donnons. L'œil est plus flatté de ces jeux de la nature que de la sombre monotonie des remparts des villes de guerre. L'art est par-tout le même; la riche nature par-tout nouvelle : et l'aspect de ce Zellenberg et de *Richenberg*, vous délasseront plus que le plan, par exemple, d'*Huningue* et de *Neubrisac*. L'homme qui lit est un voyageur. Il a besoin de repos, et dans l'auteur, c'est un sentiment d'humanité de lui fournir dans son livre des hôtelleries agréables.

Ce Neubrisack et cet Huningue sont de véritables citadelles, et non des villes. Une poignée d'habitans et de nombreux bataillons, voilà communément la composition de ces sortes de corps-de-garde des grands états. Eh bien! malgré le despotisme militaire qui, pour ainsi dire, mastiquoit toutes les facultés de ces cités de casernes, l'amour de la liberté y a pénétré comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, parce

que les outrages de la tyrannie y étoient plus sentis. Rien de plus triste que ces prisons guerrières, Neu-brisac et Huningue. Le dernier sur-tout réunit, à l'ennui qui règne en souverain dans ses murailles, l'insalubrité de l'air, qui les meuble de funérailles. Des fièvres éternelles sont le commun partage des soldats de cette garnison, et la population de l'hôpital est souvent plus forte que celle de la ville.

A un quart de lieue d'Huningue, Bâle élevoit avec orgueil jadis ses tours libres et opulentes. Aujourd'hui, plus libres qu'elle, nous regardons en pitié ce gouvernement Helvétique, où l'aristocratie souille de son pouvoir ces Suisses, dont un paysan n'avoit pas brisé les fers pour les enchaîner à de *magnifiques* magistrats. Non loin de là sont ces gorges fameuses de Porentrui, plus utiles que les palais de l'évêque de ce nom, puisqu'elles protègent la terre de la liberté contre la rage impuissante de ces princes des prêtres. Il sembleroit que le Créateur prévit qu'il y auroit des tyrans, il fit des montagnes pour le salut de la liberté. Les montagnes sont le livre de la nature. L'homme, en les parcourant, voit ce qu'il peut, et ce que les hommes ne peuvent pas.

Cet évêque de Porentrui ou de Bâle croyoit sans doute que la France n'étoit pas plus grande qu'un carré de ses jardins, puisqu'il s'étoit mis dans la tête qu'un évêque pouvoit lui résister. Pauvre bonhomme ! il a pu le croire de bonne-foi. Ces grands seigneurs étoient si ignorans. Un grand d'Espagne, chargé de la censure des ouvrages géographiques de son pays, refusa bien de permettre l'impression d'une carte de

la Castille, parce que les Pays-Bas, qu'il disoit appartenir à son maître, ne s'y trouvoient pas. Quand les îles fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de Canaries, furent découvertes, et données à Louis *de la Cerda* par le pape *Clément VI*, l'ambassadeur d'Angleterre quitta sans congé la cour du *S. Père*, et retourna à Londres annoncer à son maître que le pape avoit donné à un autre les trois royaumes. Il les prenoit pour les îles fortunées, et voila les hommes qui gouvernoient le monde.

Ce département nous a paru devoir compter au nombre de ses richesses, les superbes sapins dont s'y couronnent les montagnes. Nous allons dans le Nord chercher à grands frais des bois de construction, tandis que ceux-ci ne leur cèdent en rien peut-être pour la qualité. Il ne s'agiroit donc, pour les exploiter, que d'ouvrir ou de perfectionner les communications. Il sera peut-être digne un jour de la grandeur, comme de la générosité de la république, d'avoir une administration distincte d'ouvriers pour toute la France, où l'on pût occuper à la confection de ces monumens d'utilité publique tous ces hommes qui demandent de l'ouvrage. La Nation pourroit les payer, puisqu'elle devroit profiter de leurs travaux, et il n'est point de département où l'oisiveté de l'ancien régime n'en ait laissé d'importans à faire.

NOTES.

(1) Rien de si plaisant que de voir, tous les ans, à Aix-la-Chapelle, la procession où l'on promène l'effigie de ce *Charlemagne*. Cette effigie est un grand mannequin d'osier de vingt-cinq à trente pieds de haut, recouvert d'une robe de chambre de damas jaune. La couleur est bien choisie pour le personnage. La tête est affublée d'une grande perruque à trois circonstances poudrée à blanc. Le perruquier chargé du soin de cette perruque, a quarante-huit francs de rente pour la peigner cette seule fois dans l'année. Le *Charlemagne*, ainsi poudré, peigné et vêtu, est porté par quatre ou cinq hommes cachés sous le mannequin, et ressemble assez au *Geronte* du *légataire*. Il porte dans ses mains un relief de la maison-de-ville d'Aix-la-Chapelle. Et sans doute qu'on lui suppose un grand respect pour cette maison-de-ville, car lorsque cette procession passe sur la place, on lui fait faire trois révérences de femme à la façade.. Le *bon dieu* porté bien humblement après le *Charlemagne*, suit entouré de quelques prêtres enroués à force de crier du latin que personne ne devine. Le peuple s'agenouille devant le mannequin Charlemagne, en disant, Saint-Charlemagne, priez pour nous. Mais le mannequin est aussi sourd que son modèle, lorsqu'il faisoit pourfendre et rôtir les pauvres saxons, *ad majorem gloriam dei.*

Il n'y a que les rois qui aient le droit, à Aix, de se faire ouvrir le tombeau de Charlemagne. Cela n'est pas si mal. Si l'on montroit ses os aux hommes, il y a long-tems que l'indignation les eût réduits en canelle.

(2) J'avois envie de faire une longue note sur ce Childéric. L'énumération de ses crimes m'auroit mené loin, et j'ai réfléchi qu'en disant, ce fut un roi, c'étoit en dire assez à nos lecteurs.

(3) Quand refera-t-on les disctionnaires ? Il en est un que l'on peut appeller les fastes de la flatterie et de la bassesse. C'est celui des grands-hommes, imprimé à Caen, et composé, soi-disant, par une société de gens de lettres. Grand-dieu ! quelles gens de lettres, que des hommes à genoux devant les tyrans, saints, papes, cardinaux, princes, conquérans, théologiens, etc. A peine dans dix mille articles se trouve-t-il vingt hommes vertueux : et ce sont ceux-là que ces messieurs traitent de brigands et de scélérats. Pourquoi ? parce qu'ils ont dit des vérités aux hommes et qu'ils ont repoussé l'oppression des rois qui ont fini par les faire brûler. Et ces auteurs ont pris pour épigraphe : *mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.* Tacite ne se doutoit guère qu'il fourniroit des textes à des esclaves. Voilà pourtant les livres qu'on laisse circuler encore dans les écoles d'un peuple républicain. On n'y pense pas. L'on a tort.

(4) Ces processions d'hommes nuds étoient à la mode du tems de la ligue. Le 30 janvier 1589, il s'en fit une où les filles, femmes, hommes et enfans étoient tous nuds : *oncques ne se vit si belle chose*, dit le journaliste du tems.

Le 14 février de la même année, il s'en fit une pareille à Saint-Nicolas-des-Champs, où plus de mille personnes étoient nues, entr'autres le curé, nommé M. François Pigenat. Le tems, qui étoit froid alors, rendoit

la procession un peu plus décente. On s'ennuya de les faire le jour, on les fit la nuit : et la population s'en trouva mieux.

(5) Si nos jeunes gardes nationaux se battent bien ; ils écrivent bien aussi. Voici un modèle du style épistolaire dans le siècle de la liberté.

« Et moi aussi ; d'hier enregistré, demain je pars. » A dix-sept ans, avec moins de force et d'expérience » que mes frères à dix-neuf et à vingt-deux, je me sens » néanmoins autant de courage. Tous trois nous cou- » rons au rassemblement opposer à l'ennemi une ligne » impénétrable et répressive. Cher papa, chère maman, » aimable sœur ; pauvres petits frères, je le sais, le » succès de nos armes est certain. Mais si, en dépit du » sort, nous éprouvons quelques revers et que vous » soyez investis, mourez, et mourez sans regret ; » alors nous ne serons déjà plus, et les scélérats, pour » vous atteindre, auront, je vous jure, marché sur » nos cadavres ».

Signé, J. B. Brissebarre.

Du camp de Maulde, etc.

Ce jeune homme est de Paris. Son père demeure rue de la Jussienne.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

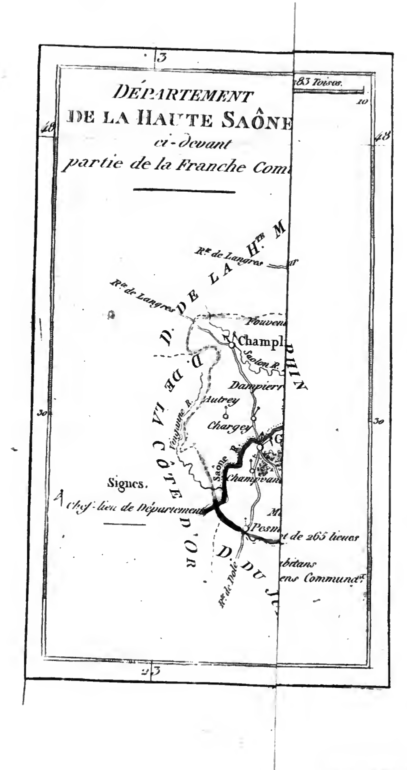
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	16 n^{os}.



DÉPARTEMENT
DE LA HAUTE SAÔNE
ci-devant
partie de la Franche Com
83 Toises.
Rte de Langres
Rte de Langres
D. DE LA Hte M
Fouvent
Champl
Saolon R.
RHIN
Dampierr
Autrey
Chargey
Vingeanne R.
D. DE LA CÔTE D'OR
Saône R.
G
Champvans
Signes.
Chef-lieu de Département
Pesm
t de 265 lieues
bitans
ens Communes
D. DU JU
Rte de Dole

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,
Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAONE.

Nous quittons l'empire d'Austrasie, mon cher Concitoyen, plus fameux dans l'histoire par les crimes de ses rois que par les vertus de ses peuples, toujours si foibles chez les Nations qui cèdent sans courage à la domination des despotes, et nous voici sur une terre connue long-tems sous le nom *de royaume des Bourguignons*. Avant que les Romains fissent la conquête des Gaules, l'obscurité enveloppa l'histoire des peuples maîtres de ces contrées. Lorsque les hordes du Nord inondèrent l'Europe, et que l'empire Romain, dégradé par les vices des cours, succomba sous tant de Nations unies contre son orgueil, les Bourguignons, qui n'étoient qu'une section des Vandales, s'établirent sur la rive droite du Rhin; mais bientôt après s'y trouvant trop resserrés, ils passèrent ce fleuve, et s'étant emparés de tout le pays qui se trouve entre les Alpes et le Rhône, ils jetèrent les fondemens du royaume de Bourgogne.

Alors l'empire Romain commençoit à prononcer assez sa foiblesse pour ne plus imposer de loix : et les Bourguignons, assez redoutables pour n'en recevoir de personne, ne furent long-tems qu'auxiliaires des Romains. Mais lorsque la commotion devint générale, et que cet énorme colosse de puissance, qui pesoit sur la terre depuis tant de siècles, vint à se disjoindre, et à annoncer, par un craquement épouvantable, la dissolution de toutes ses parties, les Bourguignons abandonnèrent des alliés dont le pouvoir tomboit en poussière, et s'érigeant en corps d'état, prirent non-seulement de la consistance, mais marchèrent aux conquêtes, et songèrent, pour s'agrandir, à s'approprier quelques-uns de ces débris, dont la chûte de Rome inondoit l'univers.

Cependant Anthemius (1), fils de Procope, proclamé empereur sous Valens, étoit aux prises avec Ricimer (2), et pour attacher les Bourguignons à sa cause, leur céda la ville de Lyon, dont ils firent leur capitale : et ce fut alors que leur domination s'étendit sur les Gaules appelées Narbonnaise, Viennoise, Sequanoise et Lyonnaise.

Cette puissance inspira de la jalousie aux rois Francs. La jalousie des rois est le brasier où s'allument les torches de la guerre. Après dix ans de combats, le royaume des Bourguignons subit le joug des Francs. *Gondemer*, leur dernier roi, périt, et ce peuple fut incorporé dans le royaume des Francs. Les Bourguignons restèrent en cet état jusqu'au neuvième siècle, qu'une secousse nouvelle les érigea pour une seconde fois en royaume : mais ce titre *suprême* ne dura qu'un

instant, et leurs despotes, par une *modestie* peu *commune*, daignèrent se contenter de celui de ducs et de comtes, et la Bourgogne se vit divisée en duché et en comté. Les ducs, à la longue, plus puissans que les comtes, envahirent les états de ces derniers : et cette habitude de brigandage et de dépouillement est la seule chose où, depuis que le monde existe, les *potentats*, quelle que soit leur dénomination, se soient montrés fidèles.

La *ci-devant Franche-Comté*, où nous venons d'entrer, eut des *comtes* particuliers dès le commencement du onzième siècle. Elle fit partie ensuite du domaine des *ducs* de Bourgogne sous *Philippe-le-Hardi*, dernier duc de la première race. Ces *princes* la possédèrent jusqu'à *Charles-le-Téméraire*, tué devant Nancy en 1477. Après sa mort, sa fille *Marie* porta ce superbe héritage en dot à *Maximilien*, *archiduc* d'Autriche, depuis *empereur* d'Allemagne, et ce fut alors que cet homme, ayant réuni les Pays Bas et la Franche-Comté à l'Allemagne, ces pays prirent le nom de *dixième cercle*. Aujourd'hui que les empereurs ne possèdent pas un pouce de pays en Franche-Comté, leur gothique chancellerie n'a pas renoncé au sot orgueil de nommer le cercle de Bourgogne parmi les titres Impériaux. Le jour n'est pas loin où nous verrons les rois, dans une chaumière, prendre encore pompeusement le nom de vingt peuples, en attelant leurs chevaux à la charrue qu'ils devront conduire pendant le jour.

Ces titres hasardés que prennent les *rois* les exposent quelquefois à des épigrammes sanglantes. Un *chevalier* d'industrie traînoit pompeusement le titre

de *marquis* à la *cour* d'un petit *roi* de Piémont. La baroquerie du nom éveilla apparemment l'attention du *monarque*. Où donc est votre *marquisat*, dit-il au faux marquis? L'intrigant, sans se défaire, lui répondit, Sire, il est dans votre *royaume* de *Chypre* (3).

La Franche-Comté resta unie à l'Empire jusqu'au règne de Charles-Quint, qui la céda avec l'Espagne à son fils Philippe II. Louis XIV, mari d'une Autrichienne, se figura avoir des droits sur cette province, et plaida ce procès à coups de canon : il s'en empara donc en 1668 : mais bientôt après, il rendit la Franche-Comté par le traité d'Aix-la-Chapelle. Un traité, pour les rois, n'étoit que l'art de gagner du tems : en 1674, il la conquit de nouveau, ou, pour mieux dire, il l'acheta de la vénale noblesse dont elle étoit habitée. Tous les grands seigneurs lui étoient vendus, et ils lui livrèrent les portes de Besançon. Voilà l'héroïsme qui inspiroit la verve de Boileau ! On ne sait quel est le plus méprisable, ou du roi corrupteur, ou du poëte flatteur. Et ces deux hommes, pendant un siècle, ont passé pour les deux plus gens de bien du leur. O jugemens humains! on s'étonneroit peut-être que l'Allemagne et l'Espagne n'aient rien fait pour s'opposer à cette usurpation. Ce fut encore l'ouvrage de la corruption. Un million donné aux régences Suisses, et une promesse de six cents mille livres, les détermina à refuser le passage de leurs terres aux armées de l'empereur et du roi d'Espagne : et le traité de Nimègue acheva d'assurer à Louis XIV son usurpation.

Le département où nous nous trouvons, abonde,

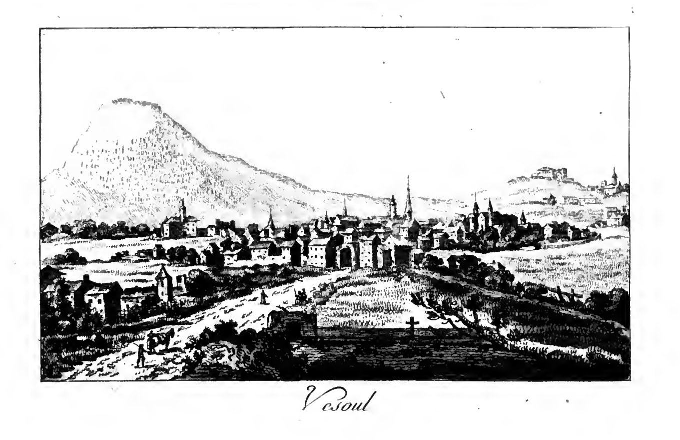
ainsi que le reste de la ci-devant *Franche-Comté*, en grains, vins, pâturages, bestiaux, chevaux, carrières de marbre, d'albâtre, mines de fer, de cuivre, de plomb. On y trouve des sources d'eaux salées et d'eaux minérales, dont nous vous parlerons plus en détail à *Luxeuil*. Le sol de ce département est beaucoup plus uni que celui du département du Doubs, où nos pas s'adresseront en sortant de celui-ci.

Le voisinage du Jura, l'une des hautes montagnes de l'Europe, rend les hivers extrêmement rigoureux dans ces cantons, et de même, en été, les chaleurs y sont communément excessives, Le bled, le vin, le fer et les chevaux font la majeure partie de son commerce. Le salpêtre, les bois de charpente et de construction, les planches de sapin, le beurre, le fromage, contribuent aussi à l'accroissement de ses richesses. Il s'y trouve une quantité considérable de forges sur les bords de la *Saône*, du *Doubs* et de l'*Ognon*, où l'on fabrique, entr'autres, des bombes et des boulets pour l'artillerie.

Malgré tant de ressources, cependant, le peuple n'a point l'air riche. Conséquemment il n'est point gai, et les guérets ne retentissent point ici, comme ailleurs, des cris de la gaieté villageoise. Peut-être aussi cela tient-il au caractère national, plus sérieux, plus auguste, même à mesure que l'on s'approche des montagnes. Et cette froideur apparente tient encore peut-être au souvenir des mœurs Espagnoles, et aux traces de la terreur de l'inquisition. C'est de cette inquisition dont ce pays semble encore porter les contusions, que vient peut-être ce caractère de

dissimulation que l'on reproche aux *Francs-Comtois*, et cette observation porte ce caractère de vérité que cette teinte de dissimulation ne se remarque que dans les circonstances qui placent le *Franc-Comtois* en évidence : car dans la société, dans les doux épanchemens de l'amitié, dans le cercle étroit enfin de sa famille, nul homme n'est meilleur, n'est plus confiant, n'est plus ouvert que le *Franc-Comtois*. Il est naturellement sobre, laborieux, vigilant, actif, pénétrant et spirituel; c'est une des contrées de la république la plus fertile en bons soldats : c'est aussi celle où le germe de la liberté s'est le plus vîte développé.

Vesoul est le chef-lieu de ce département, et nous vous en envoyons une vue. C'est une ancienne ville de la république des Séquaniens, peu considérable aujourd'hui, souvent ruinée par les désastres de la guerre; elle est située près de la rivière de Durgeon, et aux pieds d'une montagne, que l'on appelle la *Motte de Vesoul*. Quoique entourée d'un sol fertile, son commerce est de peu d'importance, comme toutes les villes dont les fondateurs n'ont pas su calculer les débouchés. Elle n'a qu'une église, et assez heureusement pour elle, elle n'avoit jadis qu'un couvent de capucins, deux maisons de religieuses, et une maison de jésuites, dont l'avoit délivrée la destruction de cet ordre avant la révolution. Cette montagne, appellée *Motte de Vesoul*, dont elle est abritée, est un pain de sucre, dont la base n'a pas une demi-lieue, et que l'on ne pourroit cependant gravir en une heure. Les flancs de ce pain de sucre sont couverts de vignobles et de pâturages, et les paysages que l'on découvre



Vesoul



de son sommet, font un coup-d'œil vraiment enchanteur.

En quittant le département du Haut-Rhin, la première ville que l'on trouve dans celui de la Haute-Saône est *Lure*, que les Allemands nomment *Ludders*. Une abbaye de bénédictins faisoit jadis le *lustre* de cette ville. Cela n'est pas étonnant. Il étoit facile, lorsque l'on avoit envahi toutes les possessions d'un canton, d'élever des palais dont l'éclat frappât les yeux du voyageur. On auroit pu calculer les revenus d'une abbaye par le nombre de chaumières qui l'entouroient. A coup sûr, plus il y en avoit, plus c'étoit de propriétaires anciens dépouillés. Les environs d'une abbaye ressembloient tous à la Grèce actuelle : elle n'a plus que le triste souvenir de ce qu'elle fut jadis. Cette abbaye de *Lure* étoit unie à celle de *Murbach* en Alsace, et avoit été fondée par un certain *Saint* Dié, ou Déicole, disciple d'un autre *Saint*, appelé *Colomban*, qui, de son côté, fonda l'abbaye de *Luxeuil*, dont nous vous parlerons bientôt. Cette folie d'avoir des Saints pour fondateurs, a fait commettre quelquefois d'assez plaisantes bevues à MM. les moines. Ils choisissoient au hasard le premier nom venu, et quand ils étoient bien établis quelque part, disoient au peuple que c'étoit un grand Saint. Quelques os pris dans un cimetière, enchassés dans un reliquaire d'or ou d'argent que donnoit quelqu'*imbécille*, *roi*, *prince* ou autre, passoient pour les reliques de l'homme de Dieu. Les moines ne connoissoient pas plus le personnage dont ils chaumoient la fête, que celui qui faisoit son panégyrique, et que le peuple qui lui disoit *ora pro nobis*.

N'importe, tout alloit bien, l'argent venoit, c'étoit là le grand point. Quel dommage qu'à la longue le peuple ait appris à lire. Il n'a plus eu le tems d'écouter, et qui perd le tems d'entendre des sottises, renonce à l'habitude d'y croire. Or, le peuple ne croit plus guère à S. Colomban ni à ses consorts, depuis qu'il ne croit plus à l'os du doigt de S. Crystophe, que possédoit, il y a deux ou trois cents ans, un curé Breton, et que l'on montroit encore au commencement de ce siècle.

Un curé des environs de *Ploermel*, dans le seizième siècle, se met en tête d'avoir dans sa paroisse des reliques de la *bonne faiseuse*, c'est-à-dire, de Rome. Il s'adresse à un de ses amis, capucin à *Hennebon*, qui, tous les ans, venoit prêcher le carême chez lui à douze fois six sous par séance. Le capucin s'adresse à son gardien : le gardien au provincial : le provincial au révérend père général de l'ordre séraphique, manant de Rome : le général à l'auditeur de Rote ; l'auditeur au cardinal Camerlingue : le cardinal à sa sainteté. Que d'échelons pour arriver au vicaire du Christ, et que de peines pour avoir de vraies reliques pour un petit village de l'Armorique ! Mais est-il quelques difficultés pour le zèle apostolique. La requête, de bricole en bricole, arrive au pape. On y fait droit. Reliques sont accordées, emballées, mises au coche, ou à la garde de Dieu sous la conduite de quelque roulier, car je crois qu'alors il n'y avoit point de coches. Les reliques arrivent à Nantes. Le messager les apporte chez le bon curé. Il étoit soir. On remet au lendemain leur intronisation à l'église. Cependant, tandis

que les cloches sonnent en carillon, pour annoncer l'heureuse arrivée d'un patron squelette à tout le village, le curé dit à sa servante de serrer en lieu sûr le coffre qui renferme les précieux os : et à toutes les questions que lui font ses paroissiens, répond que c'est l'os du doigt d'un saint évêque que notre S. Père lui avoit envoyé pour verser la bénédiction du Très-Haut sur les fidèles de sa paroisse. En attendant, la servante met le coffret sur la motte du four. Paroissiens et curé boivent un coup de plus qu'à l'ordinaire en l'honneur de la bienheureuse arrivée. L'on se couche et l'on s'endort.

A quatre heures du matin, la servante se lève, c'étoit le jour où elle faisoit le pain. Son four s'allume, elle le chauffe, elle oublie les saintes reliques, la chaleur les gagne, les pénètre, et voilà les os du saint en fusion. Personne, cependant ne s'en apperçoit. A l'heure convenue, on porte en cérémonie la boîte à l'église. Le curé, en étole, après maintes génuflexions, procède à l'inspection des reliques. On ouvre ! quelle surprise. C'étoient des os de cire que notre honnête pape avoit envoyés à notre bon curé. La cire, en fondant avoit pris la forme longue et carrée du reliquaire, ensorte qu'elle ne ressembloit pas si mal à une brique mal cuite. Le curé, dupé, vit du premier coup-d'œil la *fourbe* catholique, apostolique et romaine, mais il se garda bien de compromettre la majesté papale. Tous les habitans, ébahis, se disoient l'un à l'autre, qu'est-ce que c'est donc qu'un os comme cela ? Le curé leur dit : glorifions Dieu, mes chers paroissiens, C'est un os du petit doigt de S. Crystophe

que le S. père nous a fait passer. S. Crystophe! priez pour nous! Tout l'auditoire répondit *amen* : et, de père en fils, toutes les générations ont cru que leur village possédoit le doigt de S. Chrystophe.

Toutes ces facéties sacerdotiques ont eu leur terme, et les moines, entr'autres, ont été un peu honteux, quand ils ont vu le public instruit du peu de sainteté de leurs *Saints* fondateurs. Ce Colomban, père galant des moines de Luxeuil, et maître *libertin* de ce *Saint* Dié, fondateur des oisifs de *Lure*, étoit Irlandais, et mit à profit, en courant le monde, les charmes de sa figure. Toutes les femmes crurent sans peine que c'étoit un envoyé de Dieu, et quand les femmes croient un homme saint, il est rare qu'il ne leur ait prouvé qu'il est un homme *divin*. La réputation de Colomban parvint jusqu'à la *reine Brunchaud*. Elle s'y connoissoit, et voulut en juger. Elle le trouva sans doute au-dessous de sa renommée, car elle le méprisa bientôt, et Thierry II, roi d'Austrasie, grand inquisiteur des amans disgraciés de sa mère, l'exila à Besançon. Les moines, qui ne comptent pas comme nous, disent que S. Colomban fonda une abbaye dans les Vosges, et c'est Luxeuil, et bientôt après un autre en Italie, et c'est celle de *Bobio*, et qu'alors il étoit tellement détaché du monde, qu'il demandoit l'aumône. Il est assez difficile, ce me semble, de fonder des abbayes quand on est mendiant, mais les moines sont comme les auteurs de roman, qui font faire le tour du monde à leurs héros, sans s'arrêter pour manger ni boire. La vérité est, que toutes ces fameuses abbayes n'ont jamais eu de Saints pour fon-

dateurs : que leur origine , à toutes , n'a été autre chose que le rassemblement de quelques paresseux, ou même, peut-être, de quelques brigands qui, pour se cacher à la justice, se cachoient dans les bois sous quelque costume bizarre, et que l'hypocrisie cimentoit un établissement que le crime avoit nécessité.

Long-tems ce monastère de Lure eut aussi le goût de la noblesse. Il falloit des preuves d'extraction guerrière pour mener une vie de lâche. Attila, nommé le fléau de Dieu, mais qui n'étoit que le fléau des moines, pilla les Saints solitaires. *Hugues*, *comte* d'Alsace, les releva, s'y fit moine avec ses deux enfans, et les anachorètes furent ses héritiers de droit monachal. Il n'est pas difficile de s'enrichir de cette manière ; quand on est riche, il est aisé d'acheter le droit d'être orgueilleux, et l'abbé de *Lure* acheta le titre de *prince* de l'Empire.

Lure est située dans une île que forme un étang près de la petite rivière de l'Oignon. Elle est entourée de bois et de montagnes. Elle a cependant, dans ses environs, quelques terreins cultivés, et qui rapportent, avec assez d'abondance, des blés, des lins et des chanvres ; mais, ce qui répand quelque aisance à *Lure*, ce sont des forges et des verreries.

Cependant, malgré le *respect* que nous portons à ce *Saint* Colomban, dont nous venons de parler, *Luxeuil*, quoi qu'on en dise, ne lui doit point sa fondation, mais bien aux Romains, plus savans encore dans l'art d'édifier des villes et des monumens, que les Saints dans l'art de les détruire. Une inscription, trouvée dans un étang que les bénédic-

tins faisoient dessécher, prouve que *Luxeuil* existoit avant Jules César.

LIXOVII. THERM.
REPAR. LABIENUS
JUSSU. C. JUL. CÆS. IMP.

Les ruines des bains ou thermes de Luxueil attestent encore la magnificence dont cette ville jouissoit dans les beaux jours de Rome. Ces ruines, éloignées maintenant de plus de quatre cents pas de la ville, prouvent que jadis elle étoit infiniment plus grande, puisqu'il est certain que ces bains étoient renfermés dans ses murs. On y a trouvé des pilastres encore entiers dont on s'est servi pour orner la maison commune, des colonnes magnifiques, des vases, des statues, et toutes les richesses enfin que les Romains rassembloient dans ces sortes de palais pour l'agrément et l'utilité publique.

Ces bains chauds de Luxeuil, au nombre de cinq, ont quitté, grace au crasse orgueil monastique, les dénominations augustes qu'ils avoient reçues d'un peuple libre, pour les noms que la bigoterie leur a infligés. On les a nommés le *bain des Bénédictins*, le *bain des Capucins*, le *grand bain* ou le *bain de Saint-Colomban*, le *bain des Dames* : car par-tout où le nom de moine se trouvoit fouré, il étoit rare que l'on ne rencontrât celui des dames, pour rappeller sans doute à ces messieurs le vœu de chasteté : enfin le *bain des pauvres* ou le *petit bain* : rien de mieux ; quand il étoit question des pauvres, il falloit bien toujours quelque désignation humiliante pour flatter la superbe indif-

férence d'un troupeau de prêtres qui sommeilloient en paix à l'ombre de cent mille livres de rente.

Luxeuil s'écrit également *Luxeu*, et c'est même ainsi qu'on le prononce. Sa situation, au pied des Vosges, rend son prospect assez pittoresque : elle est petite ; mais passablement bâtie, et assez jolie. Une de ces erreurs populaires qui voyagent avec les siècles, et qu'une expérience due au hasard souvent fait naître, a donné de la renommée à une fontaine que l'on voit dans ses environs. On la nomme la fontaine de disette. On prétend que plus sa source est abondante, moins la récolte de l'année est belle. Jusqu'à ce qu'une raison physique ait appuyé la justesse de cette observation, nous classerons ce prétendu phénomène dans le nombre des contes de vieille, dont les campagnes, malheureusement, ne sont encore que trop infectées.

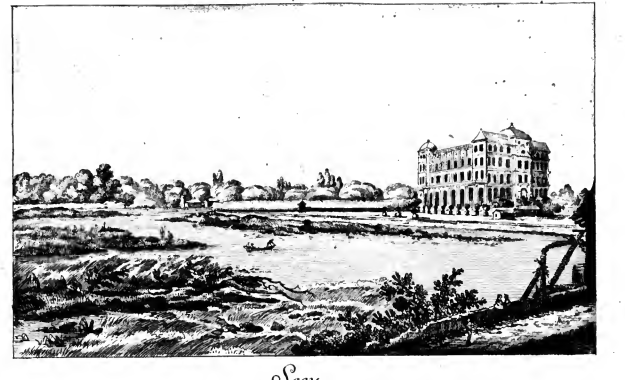
Il n'est pas très-étonnant de retrouver ces symptômes de crédulité dans un pays long-tems habité par les Espagnols, et où les mœurs se ressentent encore un peu de cette espèce de deuil que l'inquisition semble étendre sur les ames, par-tout où les assassins de l'humanité l'ont mise en honneur. Les ci-devant *Franc-Comtois* passant, pour ainsi dire, tout-à-coup du joug d'airain de l'exécrable Philippe II aux chaînes d'argent du superbe Louis XIV, n'ayant connu la société des Français que par la luxurieuse flétrissure de la régence de Philippe d'Orléans, et par le règne désastreux des satrapes avilis de Louis XV, n'avoient nulle idée des douceurs attachées à la qualité d'hommes. Toutes les foiblesses, toutes les puérilités attachées au sort de l'homme esclave, toutes les inepties

souflées par l'esprit sacerdotal pour abrutir la raison sous les prestiges de l'imagination, tout cet appareil de terreur dont les nobles environnoient les malheureux paysans, pour donner une sorte d'opacité à ce respect naturellement si friable qu'ils en exigeoient, en faisoient un peuple autant appauvri de lumières que de ressources. C'est dans cet état que la liberté les a surpris, et il faut le dire, l'explosion a été terrible. Moins préparés qu'ailleurs à ce bienfait signalé que la philosophie promettoit à la France, et non à la Franche-Comté, parce que chez elle, le parlement et le clergé, tout-puissans, lui bouchoient toute avenue, les uns par haine pour la morale, les autres par antipathie pour la justice, ils ont passé tout-à-coup d'un sommeil de mort à une vie d'éternité. Ailleurs, les hommes avoient deviné leurs droits avant d'en exercer la puissance. Ici, au contraire, les hommes ont joui de la plénitude de leurs droits avant de deviner que la nature les leur eût dispensés. Quelques scènes violentes ont été le résultat de cet état de choses, lorsque la liberté, planant sur la France, s'est abattue sur ces cantons, si long-tems témoins des larmes de l'humanité : ils ont joui d'abord de cette liberté sacrée, comme l'Océan, gonflé par les orages, jouit du droit de rouler ses flots écumeux contre les rochers, sans calculer si l'Eternel lui posa des bornes. Quelques scélératesses de leurs despotes expirans sont venues encore irriter cette fermentation première. C'est là, c'est sur cette terre, si long-tems indignée de l'oppression, que l'on vit des hommes renouveller des scènes inconnues à l'astre de la lumière, depuis

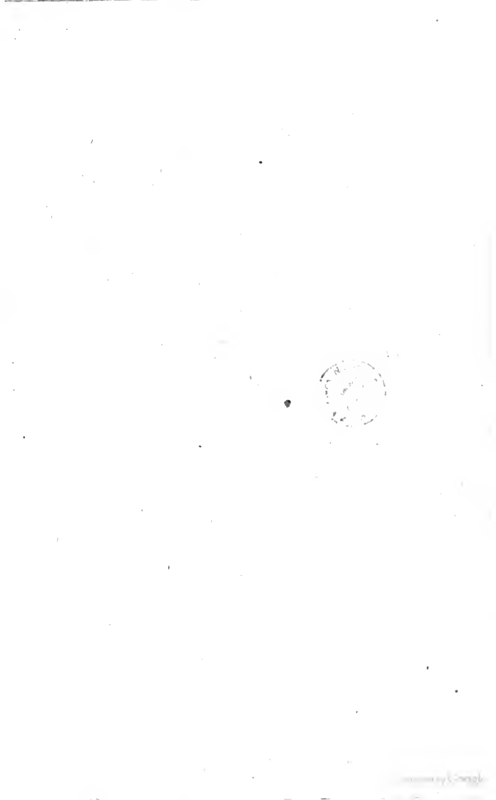
qu'il recula devant le festin des Atrides. Un monstre rassemble de sang-froid chez lui les paysans de ces environs. On le dépouilloit du titre de leur seigneur, il s'appropria celui de leur bourreau. *Memée de Quincy* fait flotter l'étendart de la liberté sur les gothiques tours de son féodal château. D'une main sacrilége il enceint tous les murs de l'écharpe de la confiance. L'hospitalité au regard caressant ; la douce popularité, couchée sur le sein de l'égalité ; la joie, au pied léger, couronnant de pampre la chèvre d'Amalthée ; tel est le groupe de divinités que le Néron subalterne fait asseoir sur le seuil de sa porte. On accourt, on s'empresse, le chalumeau champêtre devance les amans naïfs et la bergère modeste ; les vieillards, d'un pas tardif, arrivent appuyés sur le bras des mères vigilantes ; l'enfance les entoure en sautant, vient, court, revient, les précède ou les suit en cueillant les fleurs, dont l'éclat plaît à leur innocence. Enfin, l'on se rassemble ; trois cents acteurs président à cette fête, le gazon se courbe déja sous les pas cadencés de la jeunesse bruyante ; les tables sont couvertes, le vin coule, et l'infâme Busiris mouille ses lèvres dans le vase de fougère que sa main perfide présente à la pureté sans défiance. Tout-à-coup un craquement affreux se fait entendre, la terre s'ébranle, les murs crevassés s'entr'ouvrent, et leurs pans chancelans se détachent de la cîme des tours. C'est un volcan qui mugit, s'entr'ouvre, éclate, et les acteurs de cette fête, élancés dans les airs, écrasés contre les pierres, que la mine fait jaillir à cent pieds, retombent dispersés sur le sable, que rougit les flots de sang. Ce lieu, naguère le théâtre

des plaisirs et des jeux, n'est plus qu'une épouvantable arêne où les cadavres épars font sourire la mort. Le détestable Quincy promène son œil avide sur cette scène d'horreur : c'est son ouvrage, c'est lui dont l'haleine envenimée a soufflé sur la mèche, dont l'étincelle a porté la flamme dans les entrailles de la terre, que ce scélérat a bourrée de cette poudre cruelle. que la guerre enfanta. Hélas! le monstre a, dans une minute, massacré des hommes, mais croyoit-il massacrer la liberté? Il ignoroit, le pervers, que ses crimes et ceux de ses semblables forgent en airain les ailes de la liberté. Ils ne le prévoyoient pas, ils l'ont vu, et ils en doutent encore. Le parlement de Besançon, qui existoit encore alors, donna à *Memée de Quincy* l'absolution de cette *pécadille*. Il ne s'agissoit, en effet, que de l'assassinat de trois cents *roturiers* (4). Qu'est-ce que c'étoit qu'une semblable misère aux yeux de ces *Messieurs*! Ils se nommoient *pères du peuple*. Oh! les *bons* pères!

Non loin de *Vesoul*, nous avons vu *Scey-sur-Saône*, fameuse par le magnifique château qu'y possédoit la famille de *Beaufremont*. Nous vous envoyons une vue de l'intérieur. Tout le luxe des rois, tout l'orgueil de la féodalité, tout l'éclat d'une race superbe déshonore ce séjour. Autrefois on auroit écrit, embellit ce séjour : mais nous rappellons à nos lecteurs que nous n'écrivons pas vieux style. Peu de familles furent plus fécondes en hommes insolens et bizarres. Ce fut un Beaufremont qui fut cause de la perte de la bataille navale que *Conflans* livra, dans la guerre de 1756, aux Anglais, sur les côtes de Belle-



Scey



Isle. Ce Beaufremont, qui trouvoit qu'un *homme comme lui* étoit déshonoré de servir sous un maréchal de France, s'enfuit avec son vaisseau au commencement de la bataille; il fut imité par *Montbazon* et beaucoup d'autres; et ces Messieurs, par *point d'honneur*, furent s'enfoncer avec leurs vaisseaux dans les glayeuls de la *Villaine*, et laissèrent le pauvre Conflans sur son vaisseau le *Soleil-Royal*, qui fut la proie des flammes sur la côte de *Couëdic*, tout royal qu'il étoit.

Le dernier des Beaufremont, qui a possédé *Scey-sur-Saône*, étoit un abbé, et de plus un original. Celui ci mettoit de la fierté à une négligence de costume et de simplicité extérieure qui tenoit de la folie, et ne l'affectoit que pour goûter le plaisir d'être méconnu, et de dire avec fierté, dans l'occasion : je suis *Beaufremont*, tremblez, profanes! Au nombre de ces aventures singulières, que cette affectation lui a attirées, nous n'en citerons qu'une, parce que c'est une lutte de l'orgueil contre l'insolence, et que c'est ce qui la rend piquante.

L'*abbé Beaufremont*, quoique toujours suivi de nombreux valets, de chevaux fringans, et de voitures brillantes, aimoit, d'après sa ridicule fantaisie, à se dérober souvent au lustre qui l'entouroit. Un jour, dans un voyage vers la Lorraine, mis à-peu-près comme un vicaire de village, la soutane troussée, de gros bas de laine et d'épais souliers pour chaussure, un grand bâton à la main, il avoit devancé de deux ou trois heures sa suite. Il arrive dans une auberge, entre dans la cuisine, où sa tournure ne fait pas grande sensation. Dans une chambre haute, quatre petits-

maîtres officiers au *régiment du roi* attendoient, en persifflant les servantes, leur dîner qui faisoit tourner la tête à l'hôtesse. L'abbé de Beaufremont demande s'il y auroit quelqu'un dans l'auberge avec qui il pourroit dîner. L'hôtesse, en le regardant par-dessus l'épaule, lui répond qu'il n'y a que quatre seigneurs chez elle, mais que s'il veut attendre, des rouliers alloient se mettre à table, et qu'il pourroit dîner avec eux. L'abbé, qui appercevoit une aventure dans son genre, charge une servante de demander aux quatre officiers la permission de leur tenir compagnie. La servante monte : à la peinture qu'elle leur fait du personnage, nos quatre étourdis prévoient une distraction, et acceptent. Beaufremont est introduit. Il est pris pour un curé de campagne, ou tout au-moins pour quelque magister de hameau. Les épigrammes et les faux complimens voltigent. Le malin abbé, que cette méprise amuse, la fait durer par une apparente simplicité. On se met à table, on lui choisit les plus mauvais morceaux, on lui parle de sa nièce, on le persiffle sur sa servante, on lui dit enfin toutes les impertinences dont étoient susceptibles ces jolis Messieurs de l'ancien régime. Sa patience double la hardiesse. Le vin accroît l'audace. Le dessert arrive. Le nez de l'abbé étoit un peu long, et son pauvre nez devient le plastron d'une centaine de chiquenaudes. Tout alloit bien jusques-là. Si la langue de l'abbé étoit muette, son oreille étoit attentive. Il entend quelque rumeur devant la porte de l'hôtellerie. Il devine ce que c'est. Il se lève sous prétexte de quelque besoin. Il descend. Ce sont ses gens qui

viennent d'arriver. D'un mot il les instruit, et mon abbé, accompagné de trois paires de maîtres laquais armés chacun d'un gourdin, remonte vers ces aimables convives. Distribuez, dit-il à ses laquais, quelques volées de coups de bâton à ces Messieurs, pour les remercier des chiquenaudes qu'ils ont données à mon nez. Nos merveilleux veulent crier, ils sont houspillés, et l'exécution finie, l'abbé leur dit en riant: descendez, Messieurs, payez votre écot, et vous direz à vos amis que vous avez dîné avec l'*abbé* de Beaufremont.

Ces petites atrocités de *seigneurs* entre *seigneurs* sont plus risibles que l'épouvantable histoire de la malheureuse Gabrielle de Vergi, que la vue d'*Autrey* nous a rappellée. Jamais l'idée de faire manger à sa femme le cœur de son amant n'est venue dans la tête d'un homme du peuple. Quand les *grands* voyoient un cordonnier battre sa femme, ils le traitoient de *rustre*, et ne se rappelloient pas que le forfait de Fayel avoit été commis par un noble, et que, dans des tems plus modernes, le marquis et l'abbé de *Ganges* (5) ont assassiné, l'un sa femme, l'autre sa belle-sœur, par une combinaison de scélératesse que la tête d'un homme du peuple ne concevroit jamais. Il est une remarque à faire. C'est que l'on n'a qu'à ouvrir l'immense recueil des causes célèbres, commencé par Pittaval, l'on n'y trouvera pas un seul procès de crimes atroces qui n'ait pour acteur des *nobles* ou des grands. En approchant d'Autrey, un serrement de cœur nous a pris. Gabrielle de Vergi, la tyrannie des anciens féodaux, la fureur des croisades, l'ignorance et l'infortune

de ces siècles de barbarie se sont offerts en foule à notre esprit. Les larmes nous sont venues aux yeux, et nous avons dit : heureuses les générations qui naissent dans un siècle de liberté !

Peu de villes dans ce département, comme vous le voyez, Citoyen, méritent l'attention du voyageur; car on appelle villes ici, ce qu'ailleurs on appelle à peine bourgs; de ce nombre est *Champlitte*, *Jussey*, etc. mais il s'y rencontre souvent des paysages charmans, entr'autres, celui de *Jonvelle*, village sur la Saône, dons l'aspect nous a tellement enchantés, que nous avons cédé au désir de vous en envoyer une vue. Il ne faut pas confondre cependant, dans ces villes du 6[e]. ordre, *Gray*, ville dont l'origine ne remonte pas beaucoup au-delà du onzième siècle, mais assez grande, passablement bâtie et assez peuplée. Le pont sur lequel on traverse la Saône, devant *Gray*, est d'une belle architecture.

Une Vierge fameuse, en possession de *faire* des *miracles*, ou, pour mieux dire, que des prêtres imposteurs possédoient pour supposer des miracles, a long-tems rapporté des richesses à *Gray*, par la foule de pélerins qui la venoient visiter. De fortunés capucins étoient les saints dépositaires de la *féconde* image, et long-tems le réfectoire se sentit de l'influence de la bonne dame. C'étoit un cadeau de la bienheureuse *Rose de Beaufremont*, morte en *odeur de sainteté*, pour avoir fourni une image aux enfans de S. François. Rose de Beaufremont la tenoit d'un certain Jean *Bonnet*, qui la tenoit de quelque carrière en pierre où il l'avoit fait tailler. Cette Vierge, quoi qu'il en

soit, a rapporté beaucoup d'argent aux capucins, beaucoup d'argent aux aubergistes, beaucoup d'argent aux vendeurs de cierges, beaucoup d'argent aux bedeaux d'église, etc. etc. Comment voulez-vous, d'après cela, que la révolution française, qui s'est moquée des Vierges de pierre ou de papier, puisse plaire à tout le monde? En dernière analyse, la superstition n'étoit qu'un calcul d'avarice. Laissez aux esprits le tems de donner un autre cours aux bénéfices pécuniaires, et vous verrez la révolution bénie.

L'université de Besançon fut long-tems à Gray, et ce fut là qu'elle fut fondée par l'empereur *Othon IV*, cet homme, toujours poursuivi par les papes, par Philippe-*Auguste* et par l'infortune, et qui porte pompeusement dans l'histoire le titre de superbe. La vie de cet individu nous offre encore un exemple de ces guerres, fondées sur des puérilités de *souverains*, et que ces malheureux soutiennent si souvent au prix du sang des pauvres peuples, assez aveugles pour ne pas distinguer les intérêts des *rois* d'avec les intérêts des nations. Lorsqu'Othon fut nommé à l'empire, il étoit à Londres auprès de son oncle Richard premier, roi d'Angleterre. Celui ci lui fit cadeau de cinquante chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or pour aller prendre possession du trône impérial, et lui conseilla de passer par la France, pour faire ensorte de mettre Philippe-Auguste dans son parti. Philippe, à qui cette élection déplaisoit, reçut assez froidement Othon, et lui dit, qu'il doutoit qu'il pût s'établir sur le trône, et ajouta, avec ironie : si vous voulez me céder celui de vos chevaux qu'il me plaira choisir,

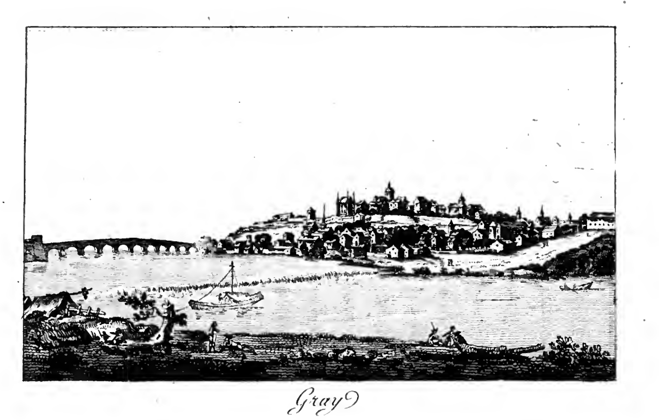
je consens, si vous devenez empereur, à vous donner le choix des trois principales villes de *mon* royaume, Paris, Etampes et Orléans. Othon, piqué de cette plaisanterie, accepta la gageure, et lui laissa le plus beau cheval de sa suite. Rendu en Allemagne, les persécutions du pape *Innocent III*, les excommunications, la rivalité de Frédéric, *roi* de Sicile, appuyée par Philippe Auguste, vinrent empoisonner sa vie, et ce ne fut que long-tems après que, par la mort de Frédéric, il se vit tranquille possesseur de l'Empire. Alors il se rappella la fanfaronnade de Philippe-Auguste, et lui fit dire que le pari tenoit, qu'il avoit gagné, et choisissoit Paris. Philippe lui fit répondre que c'étoit lui au contraire qui avoit gagné, puisque, tant que son compétiteur avoit vécu, il n'avoit pu réussir à être empereur. Othon irrité, et peut-être avec raison, de la mauvaise foi de Philippe, qui, dans le fonds, lui avoit volé son cheval, lui déclara la guerre. De là cette haine irréconciliable entre ces deux hommes, la fameuse bataille de Bouvines, la perte de cent mille hommes peut-être de part et d'autre ; et voilà les guerres des *rois*. On dit que cet Othon se fit étouffer par son cuisinier. Si cette anecdote est vraie, cela ne vaut guères la peine de s'appeller le Superbe, quand on n'a pas le courage de se donner la mort. Je crois plutôt que ce mensonge est le fruit de la bassesse des historiens du tems, qui n'auront pas osé dire qu'Othon étoit gourmand, et qu'il est mort d'indigestion. C'est ainsi que son cuisinier l'aura étouffé.

Il ne faut pas confondre cette mort bizarre d'Othon,





Jonvelle.



Gray

l'*empereur* de profession, avec celle d'Othon, *évêque* de son métier, et qui fut archevêque de Mayence. Cet honnête-homme, dans une année de famine, importuné par les larmes des pauvres, qui lui demandoient du pain, les fit tous enfermer dans un château, où il les fit brûler vifs. Soit effet du hasard, soit vraiment justice éternelle, ce monstre fut, quelque tems après, attaqué par des souris, mais attaqué de telle sorte, que son pouvoir épiscopal ne put l'en garantir. Cruellement persécuté par ces animaux, il fit construire une tour au milieu du Rhin pour s'en garantir, et s'y renferma; mais elles l'y poursuivirent, et parvinrent enfin à l'accabler de leur nombre, et à le ronger jusqu'aux os : et la tour, qui subsiste encore, en a retenu le nom de *Mausthurn*. Ce genre de mort, traité de fable avec raison, par quelques savans, et défendu victorieusement par d'autres, prouve au-moins, s'il est romanesque, que, dans tous les tems, les hommes, s'ils n'ont pas eu la force d'accabler les tyrans, ont au-moins senti que leurs crimes méritoient que la nature s'armât pour les punir.

En sortant de Gray, dont nous vous envoyons une vue, nous avons vu une terre qui porte le nom d'un homme fameux dans la faveur des rois par ses talens politiques, et, dans ces cantons, par l'éclat avec lequel il y vécut, quoique dans la disgrace. C'est Granvelle.

Antoine Perrenot, plus connu sous le nom de cardinal Granvelle, étoit de Besançon, fils d'un père qui possédoit cette terre où nous nous sommes arrêtés une minute. Son père avoit été chancelier de

l'empereur Charles-Quint, et c'est de lui, qu'à sa mort, Charles écrivoit à Philippe II, son fils : « vous » et moi, nous avons perdu un bon lit de repos. » Propos qui prouve que les *rois*, toujours étrangers aux soins du gouvernement, se trouvent trop heureux de confier à des mains subalternes le sort des peuples, dont ils se prétendent, avec orgueil, seuls dispensateurs, tandis qu'ils s'en déchargent avec tant de plaisir.

Ce cardinal Granvelle étoit doué d'une étonnante sagacité, et justifioit ce que l'histoire attribue à César, en dictant cinq lettres à-la-fois en langues différentes. Devenu premier ministre de Philippe II, la douceur de son caractère n'avouoient point la sombre férocité de son maître : mais la vérité est que cette douceur n'étoit qu'hypocrisie, et qu'il avoit plus d'une ressemblance avec le monstre qu'il *servoit*. Je crois qu'il est impossible d'avoir été honnête-homme, et d'être resté attaché à Philippe II. Devenu archevêque de Malines, la *duchesse* de Parme *Marguerite d'Autriche*, lui donna toute sa faveur. Ce fut alors qu'il développa toute son intolérance contre les protestans, et que l'exil, la flamme et le fer furent les instrumens dont il se servit pour les persécuter. Cette épouvantable oppression souleva tous les esprits contre lui, et, pour mettre sa vie à couvert, il se vit obligé de se retirer, ou, pour mieux dire, de fuir à Besançon. Les bienfaits de Philippe II, trop ami des caractères persécuteurs pour ne pas les récompenser, le suivirent dans sa retraite, et Granvelle devint archevêque de Besançon. Cet homme, dont on a dit tant

de bien, parce que ce sont des prêtres qui ont recueilli ses mémoires, et non des philosophes, mourut à Madrid à soixante et dix ans, et passe encore pour un grand homme aux yeux de bien des gens dans ce département. Quoiqu'il soit mort depuis deux cents ans, on n'en parle qu'avec une sorte de vénération. Mais que deviennent aujourd'hui ces grands hommes, dont la fâme n'étoit appuyée que sur la faveur *des rois*? Un mot va prouver qu'il n'en a pas coûté beaucoup à Granvelle pour passer pour un grand homme : c'est qu'au concile de Trente il soutint avec chaleur les intérêts de l'empereur. Il n'en falloit pas tant jadis pour être mis de pair avec les héros. Que de gens, dans l'histoire, ont fait parler d'eux, à qui le silence eût été bien plus utile ! Bion, l'un des sages de la Grèce, embarqué par hasard avec des méchans, les entendit, pendant une tempête, invoquer les Dieux, et leur dit : « taisez-vous, qu'ils ne sachent pas, s'il se peut, que vous êtes ici ! »

Ce département, sans être d'un aspect bien riche, est agréable, et coupé d'une manière variée de bois, de plaines et de montagnes. Sans présenter une grande opulence, il paroît dans l'aisance. Elle augmentera sans doute avec le règne de la liberté. Les abbayes et les grands seigneurs obstruoient les canaux qui portent l'abondance dans la cabanne de l'agriculteur. L'égalité des fortunes seroit un désordre dans l'état civil; mais la trop grande disproportion des fortunes est un désordre d'un autre genre, et voilà l'abus que la liberté a réformé, et cette vérité nous a parfaitement paru sentie dans ce département. On s'y réjouit

moins, ce me semble, de la suppression de la noblesse, que de la rectitude que l'on a mise dans les biens des riches, c'est à dire, de la juste valeur à laquelle on a réduit les fortunes des gens riches. Peu de ci-devant *provinces* étoient plus vexées par les parlemens, les intendans et les grands, que celle-ci. Ils menoient tout, et Dieu sait comme tout étoit mené. Cela rappelle le propos de Thémistocle, en montrant un enfant à ses amis. Ce petit garçon, leur disoit-il, est l'arbitre de la Grèce : il gouverne sa mère : sa mère me gouverne : je gouverne les Athéniens; et les Athéniens gouvernent les Grecs.

Nous avons remarqué avec plaisir ici, ce que nous n'avons pas encore également trouvé dans nos voyages, c'est un respect marqué pour les vieillards. Il est peu de symptôme plus grand de la disposition aux bonnes mœurs. C'est une leçon qu'un vieillard pour l'homme qui réfléchit un peu. Si son front est paisible, sans parler il invite à bien vivre. Si son sein est agité par les remords, il instruit à se garder du crime. La jeunesse ne fait pas la même impression : agitation ou calme, tout est mis sur le compte des passions : au-lieu qu'en considérant la vieillesse, on rapporte tout à l'expression, et c'est de là que doit naître le respect. Par-tout où il est senti pour les vieillards, les peuples ont du penchant à la vertu. Je voudrois que, dans une république, un vieillard et une femme enceinte fussent considérés comme les êtres les plus recommandables : que, dans la rue, chacun fût tenu de leur présenter la main pour les conduire, ou, à leur refus, se rangeât à leur passage. Quelle vénération

ne doit-on pas à l'être qui porte dans son sein un défenseur de la patrie, et à celui qui porte dans son cœur le souvenir des services qu'il lui a rendus. Les Spartiates pensoient ainsi : et les Spartiates se connoissoient bien en sentimens républicains. Un vieillard entre au théâtre d'Athènes. Personne ne se range, personne ne le voit. Il s'avance cependant, et pénètre jusqu'à la place où étoient assis les ambassadeurs de Lacédémone. A son approche, ils se lèvent, se rangent, le font asseoir, et se placent debout derrière lui. Nous sommes un peu Athéniens dans notre indifférence pour la vieillesse. Ne frémit-on pas, quand on voit le sexagénaire se traîner en glissant sur le pavé désastreux de nos grandes villes, tandis que le Sybarite insolent, dont deux coursiers font voler la mollesse, frise de son char les membres tremblans de l'homme décrépit, que son bâton soutient à peine. Les rues des grandes cités sont le supplice du philosophe et de l'homme sensible.

NOTES.

(1) *Procopius Anthemius* étoit de Constantinople, et de la famille de *Procope*, qui avoit pris la pourpre sous l'empereur Valens. Il fut gendre de l'empereur Marcien, qui le nomma général des troupes d'Orient, en lui donnant sa fille *Flavia* Euphémia. Après avoir défait les Goths et les Huns, il passa en Italie avec le titre de César, et fut proclamé *Auguste* par le sénat et le peuple. Ce fut alors qu'il connut *Ricimer*, qui dominoit en tyran sur l'Occident. Ces deux hommes, d'un caractére totalement différent, l'un doux, l'autre barbare, ne purent s'accorder, et Anthemius essaya vainement d'adoucir Ricimer. Ce fut dans les Gaules qu'ils se connurent, et qu'Anthemius crut se l'attacher, en lui donnant sa fille pour épouse. Ce bienfait ne put rien sur Ricimer, et l'amour du pillage l'emportant sur la reconnoissance, il vint mettre le siége devant Rome, dont la terreur de son nom lui fit ouvrir les portes. Il fit assassiner Anthemius, son beau-père, qui avoit osé lui résister. Montrer comme les tyrans se traitent entr'eux, est une leçon qui n'est jamais perdue pour les hommes, et qu'on doit leur offrir, toutes les fois qu'elle se présente. Anthemius méritoit moins ce nom que son rival. L'histoire vante sa douceur; mais il est permis de se méfier de l'histoire des rois jusqu'en 1789. On lui prête un propos que d'autres donnent à Agésilas. Un homme lui demandoit une injustice, et lui disoit qu'il la lui avoit promise. Si la chose n'est pas juste, lui répondit Anthemius, je n'ai pu la promettre.

(2) *Ricimer* est celui dont nous venons de parler dans la note précédente. Peu de tyrans furent plus cruels. Il étoit né en Souabe, et eut vingt fois dans sa vie l'occasion de prendre la pourpre, et la dédaigna, en disant qu'il n'en avoit pas besoin pour se venger de ses ennemis, et faire périr ceux qu'il haïssoit. Qu'en pareil cas, un sabre et un bourreau valoient mieux qu'une toge rouge.

(3) Les *rois* ont porté ce ridicule de titres jusques à l'extravagance. Deux pages ne suffiroient pas pour tous les titres faux, par exemple, que prend l'empereur. Le *roi* Sarde est *roi de Chypre*. Le *roi* d'Angleterre est *roi de France*. Le *roi* de France étoit *roi de Navarre*. Le *roi* d'Espagne est *roi des Indes*, etc. etc. Entre ces messieurs, c'est à qui mentira le mieux. Il n'y a pas jusqu'au *S. Père* de Rome, qui s'intitule *vicaire de Jésus-Christ*.

(4) Ce *Mémée de Quincy* est un des grands scélérats que l'aristocratie ait fournis dans la révolution. Le *très*-juste *parlement* de Besançon ne l'a pas jugé coupable pour avoir fait périr trois cents personnes. Depuis, il a été arrêté une seconde fois à Paris, et le *très*-juste *Châtelet*, qui vivoit encore, l'a trouvé blanc comme neige. Comme ils s'entendoient bien, tous ces Messieurs !

(5) Ce crime de la famille *de Ganges* est d'une atrocité peu commune. Ils étoient trois frères, le *Marquis*, l'*Abbé* et le *Chevalier*. La *Marquise* de *Ganges* étoit une des plus jolies femmes de son tems, et joignoit à la beauté une véritable vertu. Le scélérat abbé ne put résister à ses charmes, et sans respect pour l'épouse de son frère,

lui fit l'aveu de sa flamme. Cette femme malheureuse connoissoit la jalousie de son mari, et n'osa lui découvrir l'affront que son frère lui faisoit. L'abbé désespérant de la vaincre, et voyant que son secret étoit à couvert, médita de se venger : il confia au *Marquis* que sa femme voyoit avec plaisir leur frère le chevalier, et empoisonna leurs actions les plus indifférentes. Le marquis se décida à faire mourir sa femme, et l'abbé se charge a de l'exécution du crime : ces deux scélérats la poignardèrent, et se sauvèrent. L'infame abbé se sauva, et a vécu long-tems dans le fond de l'Allemagne, ignoré. Ce ne fut qu'au bout de vingt ans que voulant se marier avec une fille dont il étoit amoureux, qu'il osa déclarer son nom, et fut chassé avec opprobre de la maison à laquelle il prétendoit s'allier.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.



